
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581996 5

PALMYRE
ET FLAMINIE,

OU

LE SECRET.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

PALMYRE

ET FLAMINIE,

OU

LE SECRET.

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES MARAIS, No. 16, F.-S.-G.
1821.

Epître dédicatoire

A ***.**

La fiction de cet ouvrage est fondée ur un mystère, et sa dédicace sera tou-urs un secret, afin que l'hommage que ose offrir soit aussi pur, aussi dénué de anité qu'il est sincère.

D. Ctesse. de GENLIS.

PRÉFACE.

En réfléchissant à toutes les souffrances morales de la vie, j'en ai trouvé une dont on n'a jamais parlé, et qui est cependant, pour une âme généreuse et sensible, la plus pénible et la plus cruelle que l'on puisse éprouver : cette *souffrance* produit naturellement une situation si neuve, des tourmens intérieurs si déchirans, que si j'ai su disposer ma fiction de manière à n'omettre aucun des détails qui naissent du sujet, ce roman aura du moins le mérite d'offrir (dans le second volume) des scènes et des tableaux d'une grande originalité, et dont tous les résultats

sont également moraux et pathétiques. Ce puissant intérêt n'est point dû au foible talent de l'auteur : le plus médiocre écrivain, avec la même idée et la même connoissance des mœurs et du grand monde, auroit certainement fait un ouvrage attachant.

PALMYRE ET FLAMINIE OU LE SECRET

LETTRE PREMIÈRE.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

Paris, 25 avril 1770.

Dans la ville immense que j'habite et que vous fuyez, vous passez pour un *sage*, et dans un pays et dans un siècle où l'on auroit peut-être quelque peine à en trouver *six autres* pour compléter ce nombre si fameux dans l'antiquité. Tout le monde vante votre prudence, vos lumières, vos vertus; et moi, pour me distinguer, je veux médire de vous!.... Dans

la profonde solitude où vous vivez depuis quatre ans, vous n'êtes occupé que de vos jardins, de vos bois, de vos ateliers de charité, de vos pauvres, de votre hospice de vieillards, et vous avez tout-à-fait oublié le monde, ses usages et ses lois impérieuses. En vous *rouillant* ainsi, vous êtes devenu très-injuste : vous ne vous lassez point de vous plaindre de mon inexactitude, et je viens encore tout à l'heure de recevoir de vous une lettre, fort aimable à la vérité, mais remplie de reproches sur mon *long silence*. Dans une vie consacrée à la retraite et à la bienfaisance chrétienne, tout est méthodique, fixe et réglé; la raison et la vertu sont naturellement amies de l'ordre. Il est bien facile de faire d'une manière invariable le plan des journées qui ressemblent aux vôtres, et d'y réserver une heure pour l'amitié; mais rappelez-vous donc le *décousu*, le tumulte étourdissant et la dissipation fatigante de cette cour et de ce grand monde où vous avez vécu trente

ans; songez à ces billets insignifians auxquels il faut répondre, à ces toilettes indispensables qui consument toutes les matinées, à ces messages continuels, à ces courriers qu'il faut expédier de tous côtés en s'éveillant, pour avoir sur-le-champ des nouvelles d'une migraine, d'un rhume, d'un mal de gorge, qui ne causent pas la moindre inquiétude; songez aux dimanches de Versailles (1), aux dîners des princes, aux soupers de madame de Guémenée; et, à Paris, à ceux du Palais-Royal, du Temple, de madame la princesse de Conti, etc.; sans compter les soupers particuliers, les visites inattendues, si souvent importunes, qu'il faut recevoir, celles qu'il faut rendre; les spectacles, les fêtes, et même les bals: je ne danse plus, mais on a toujours à mener dans le monde une nièce, une jeune parente; et, en renonçant au plaisir de briller dans une contredanse, ne conser-

(1) Jours où l'on faisoit sa cour.

ve-t-on pas un peu, à trente-cinq ans, la prétention d'orner une banquette qui n'est occupée en grande partie que par des femmes de quarante ou de cinquante ans? Jugez donc vous-même si, au milieu de tout cela, on a le temps d'entretenir avec régularité une correspondance suivie. Voilà une apologie générale. Je sens que, pour mon dernier silence, plus long que de coutume, il vous faut une excuse particulière; eh bien, la voici : J'ai été pendant quinze jours dans tous le fracas d'un mariage et d'une noce. Vous savez que, malgré la différence des âges, je suis amie de madame de Nantel, c'est-à-dire, sur sa petite liste, ce qui forme (que l'on se convienne ou non) une liaison toujours intime. Elle a marié sa fille du second lit au comte Charles d'Elmas, parent assez près de M. Dubreuil. J'ai contribué au mariage : j'ai vu naître l'amour mutuel des jeunes époux, je me suis trouvée à la première entrevue, j'ai été invitée à la signature

du contrat; j'ai été consultée d'un côté sur le trousseau, de l'autre sur la corbeille et le choix des diamans; et puis les festins de noce, les fêtes, la présentation à la cour, les visites, etc. Mademoiselle de Nantel, aujourd'hui la comtesse Charles d'Elmas (et que par habitude j'appellerai souvent Palmyre) est l'une des plus jolies personnes que j'aie jamais vues. Figurez-vous une taille de nymphe, des mains charmantes, un teint éblouissant, de beaux cheveux bruns, des traits délicats, des dents parfaites, un sourire enchanteur, et une physionomie à la fois douce et spirituelle, et vous ne pourrez encore vous la représenter qu'imparfaitement; car il y a tant de mobilité et de grâces fugitives sur ce visage-là, il s'embellit tellement en parlant, il change si souvent d'expression, que jamais peintre ne pourra parvenir à faire d'elle un portrait ressemblant. Elle a tous les talens : elle chante à ravir, elle joue avec perfection de plusieurs

instrumens; elle dessine, elle peint; mais d'ailleurs, l'éducation morale qu'elle a reçue auroit gâté l'esprit et le cœur de toute autre. Vous connoissez l'affectation sentimentale et l'exagération en toutes choses de madame de Nantel, qui ne pense pas un mot de tout ce qu'elle débite sur la grandeur d'âme, la sensibilité et l'amitié : mais Palmyre, née avec l'imagination la plus vive et le cœur le plus tendre, n'a vu dans tout cet étalage que des choses possibles et des sentimens vrais. Elle a vingt ans : son âme est exaltée, son caractère a pris son pli, elle n'en rabattra rien : la voilà pour toujours, ou du moins pour bien longtemps, livrée à des chimères auxquelles elle ne renoncera qu'avec désespoir. Elle a des principes religieux, beaucoup d'esprit, une grande vivacité. Sa vie ne sera qu'un combat douloureux et un orage perpétuel. Je m'en afflige, car je l'aime. Je ne lui donnerai certainement que de bons conseils; mais je sais d'avance qu'elle

les trouvera bien froids. Le comte Charles d'Elmas a vingt-neuf ans : il est fils unique du duc d'Elmas; il a un beau nom, une grande fortune, une jolie figure. M. Dubreuil soutient qu'il a de l'esprit et un *fonds excellent*, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir eu jusqu'ici une conduite très-légère. Palmyre le croit passionné pour elle : il devroit l'être; mais je ne pense pas qu'il soit susceptible d'éprouver jamais un grand sentiment. J'ai été triste à cette noce. La joie si pure de Palmyre m'attendrit et me fait pitié. La pauvre enfant aime son mari avec la pureté, la naïveté de son âge et toute l'énergie de son caractère : qu'elle sera malheureuse quand elle sera désabusée! Elle voit tout en beau : le duc d'Elmas, le plus humoriste et le plus taciturne des humains, est à ses yeux un profond *penseur*; sa belle-mère, sèche, impérieuse et bornée, lui paraît une femme du plus éminent mérite; enfin, elle se compose un bonheur idéal qui lui rendra bien amères

les tristes réalités de la vie. Elle partira dans huit jours avec sa nouvelle famille, pour aller dans une maison de campagne de son beau-père, auprès de Saint-Germain, où elle passera une partie de l'été. J'irai avec elle : j'y resterai quinze jours; et, comme j'aurai là du temps de reste, j'en jouirai en vous récrivant.

Adieu, mon cher cousin. Grondez-moi toujours : c'est votre habitude quand vous aimez; elle ne me corrige pas, mais elle me plaît par son motif. Vous me sermonnerez sur ma *médisance* : malgré toute votre austérité, je suis sûre qu'au fond elle vous amuse. Au reste, je ne médis qu'avec vous : c'est une préférence que vous repoussez, mais que je vous conserverai toujours. D'ailleurs, c'est votre faute; je vous ai pris pour mon Mentor dès ma première jeunesse : pourquoi ne m'avez-vous pas rendue moins imparfaite?

LETTRE II.

De la même au même.

8 mai.

Me voici à la campagne avec les nouveaux mariés. Madame de Nantel n'est restée ici que deux jours : sa place à la cour la rappelait à Versailles. Elle a déployé toute sa *sensibilité* dans ses adieux à sa fille, qu'elle reverra dans deux mois : sans l'eau de fleur d'orange et les gouttes d'Hoffmann administrées à propos, elle se serait évanouie deux ou trois fois. Palmyre n'avoit point d'attaque de nerfs, car elle ne joue rien ; mais elle étoit pénétrée de l'état où elle voyoit sa mère, et elle versoit des torrens de larmes. Quelle cruauté de causer ainsi de telles peines aux personnes qui nous aiment, et qui sont assez simples pour être

dupes de ces ridicules exagérations ! Jadis la véritable amitié affectoit du courage pour en donner ; mais l'égoïsme et la vanité voudroient inspirer du désespoir : voilà comme on est capable d'aimer depuis qu'on n'aime plus que soi-même. Vous étiez à mon mariage. J'avois seize ans ; ma mère m'adoroit. Quand je la quittai pour aller passer dix-huit mois à deux cents lieues de Paris, elle ne versa pas une larme, et elle me gronda presque parce que je pleurois ; et vous savez dans quel état elle fut après mon départ !.... A force de disserter sur les sentimens, à force de les raffiner et de les exagérer, on est parvenu à les mettre uniquement en discours. Des phrases, des démonstrations, des scènes ; le désir ardent d'étonner, d'occuper de soi sans relâche, de faire admirer aux spectateurs la délicatesse et l'énergie de son âme : voilà en quoi consistent aujourd'hui tous ces attachemens passionnés qui font tant de bruit. Mais l'oubli de soi-même, les

dévouemens héroïques et soutenus, où les trouve-t-on?..... Tout est joué, tout est faux dans cette grande société que vous avez quittée sans retour; et le peu d'êtres sensibles, vertueux et sincères qui s'y trouvent, n'y sont que des victimes.

Palmyre, toujours dans l'enivrement d'une félicité chimérique, croit que son mari est le héros de roman le plus accompli qui ait jamais existé. Sa jolie physionomie, qui peint tout ce qu'elle sent, fait connoître dans presque tous les instans, d'une manière à la fois comique et touchante, toute son admiration pour lui : s'il ramasse le peloton de soie que sa mère, qui fait de la tapisserie du matin jusqu'au soir, laisse tomber cent fois par jour, les yeux de Palmyre vous disent que M. d'Elmas est le meilleur et le plus tendre de tous les fils; s'il fait une plaisanterie, elle rit aux éclats; s'il dit un mot sentimental, ses yeux se remplissent de larmes. Il joue très-bien au bil-

lard. Quand il fait une partie, c'est une chose à voir que Palmyre, sur une banquette, suivant son jeu : chaque bille faite est pour elle un triomphe qui rend son visage rayonnant. Il en est ainsi de tout ce qui le regarde. J'ai fait dans la société une singulière remarque : tout le monde, comme je l'ai dit, y joue la sensibilité exaltée ; et néanmoins, quand la passion est véritable, tout le monde aussi s'en moque. Et en effet, de quelque genre que soit la passion, quand elle se montre naïvement, elle a toujours quelque chose de ridicule : ses préventions, son enthousiasme souvent si peu fondé, inspirent je ne sais quoi qui ressemble au mépris, alors même que le sentiment est pur et légitime. On se moque infiniment moins de la sensibilité affectée : beaucoup de personnes la soutiennent pour l'imiter, d'autres y supposent un calcul qui dans leur opinion demande de l'art et de l'habileté ; mais, en général, on ne voit dans la sensibilité sincère que de

l'aveuglement et du manque d'esprit. Je suis persuadée que, dans le temps (déjà loin de nous) où l'on pouvoit avoir intérêt à se montrer religieux, les hypocrites, au fond de l'âme, jugeoient ainsi les vrais dévots, qui n'étoient pour eux que des imbéciles. Après bien des réflexions superficielles comme les miennes, et profondes comme les vôtres, il faut en revenir à ce que vous m'avez tant répété depuis ma première jeunesse, et à ce que vous avez senti vous-même de si bonne heure : c'est que rien sur la terre ne mérite un attachement passionné, et qu'on ne peut se livrer à un tel sentiment sans exposer à la fois ses principes, sa vertu, son bonheur. Dans les affections vertueuses, le devoir s'accorde avec elles pour nous prescrire les sacrifices les plus généreux; mais il veut aussi que ces affections légitimes soient toujours réglées par la raison et par un noble empire sur soi-même. Je n'ai jamais oublié ce que je vous ai entendu

dire un jour à ce sujet : « Que toute ivresse est ou peut devenir funeste, qu'elle soit causée par un dégoûtant et pernicieux breuvage, ou par un vin exquis de la meilleure qualité. » Vous voyez que, malgré votre absence, je n'ai pas perdu l'habitude de *moraliser* : ce ton-là n'est bon qu'avec vous ; il paroîtroit bien pédantesque et bien ennuyeux à ceux qui m'entourent ! Nous avons ici plusieurs personnes de votre connoissance : madame d'Erville, qui venoit de se marier quand vous avez quitté Paris : elle a vingt - trois ans, elle est jolie, fort à la mode ; elle se pique d'un grand sentiment pour la comtesse Charles, qui en a un pour elle beaucoup plus sincère. Madame de Crény nous est arrivée hier au soir : elle est comme vous l'avez laissée, *incapable et de haine et d'amour ;* froidement belle, froidement raisonnable, plus insipide par indifférence que par manque d'esprit, dont elle n'est pas absolument dépour-

vue ; esclave indolente de l'opinion générale, du bon air et de la mode, afin de s'épargner la fatigue de penser et de juger : il est vrai qu'elle n'a pris du *code moral* de la bonne compagnie que des maximes nobles, et celles qui recommandent la prudence, la circonspection et l'observance exacte de toutes les bienséances ; irréprochable, et n'ayant fait de sa vie une fausse démarche, elle est sans doute heureuse si elle trouve, non dans la considération dont elle jouit dans le monde, mais dans sa conscience et son cœur, le véritable prix de son excellente conduite. Le brillant chevalier de Blanfort, parent de M. d'Elmas, veut bien nous sacrifier quelques jours : il est certainement dans ce moment l'homme le plus séduisant et le plus dangereux de la société. Il a de la littérature et une grande instruction *philosophique;* mais, par le genre de ses études, il a plutôt *aiguisé* que formé son esprit : le bon goût conserve en lui, non-seulement quelques

discours, mais quelques idées morales; sa dépravation n'a rien de grossier : il sait la mitiger ou la tourner en plaisanterie. L'extrême vivacité de sa tête et de son imagination l'abuse souvent lui-même : incapable d'apprécier la vertu, il ne l'est pas de l'admirer momentanément; il a des saillies de tous genres, il en a même de sensibilité. Il ne croit point aux principes invariables, aux conduites parfaites; mais une belle action peut le frapper et lui causer de l'enthousiasme. Personne au monde ne saisit mieux un ridicule, et ne discerne avec plus de finesse les travers et les défauts des gens qu'il rencontre; mais la grandeur d'âme et la générosité constante seront toujours au-dessus de la portée de sa vue; le vice a borné sa pénétration : il ne connoît bien du cœur humain que ses foiblesses. Il réussit parfaitement ici : il excelle dans l'art insinuant de varier les flatteries les plus adroites. Néanmoins, quiconque possède le sentiment

du vrai, en sera difficilement la dupe : il y a je ne sais quoi d'équivoque dans sa physionomie qui repousse, malgré la beauté de ses traits. Il désireroit connoître avec certitude et détail les pensées et les opinions des personnes qu'il veut subjuguer, et ses yeux, plus timorés que sa conscience, n'osent se fixer sur les yeux dans lesquels il veut lire : il ressemble aux espions poltrons que la crainte d'être découverts et le soin de se cacher empêchent d'observer profondément et de bien voir. Suivant sa coutume, il n'a jamais l'air d'être occupé, dans un salon, que des vieilles femmes qui s'y trouvent : ce sont elles, dit-il, qui font la réputation des jeunes gens, et qui, en les louant sans contrainte et sans retenue, les servent à leur insçu auprès de leurs filles et de leurs belles-filles. Aussi la duchesse d'Elmas élève-t-elle aux nues sa *politesse* et ses *manières parfaites*. Enfin, le commandeur de Gersan, frère de madame de Nantek

et oncle de la comtesse Charles, passera ici tout l'été. Comme il n'approuve que les choses qu'il a conseillées ou dont il s'est mêlé, il n'est pas satisfait du mariage de sa nièce : il vouloit lui faire épouser le jeune Nelmur, qui voyage en Espagne, et qui arrivera incessamment pour recueillir la succession de son père qui vient de mourir. Madame de Nantel a préféré M. d'Elmas, uniquement parce qu'un jour il sera duc. Le jeune marquis de Nelmur est allié de très-près à la famille de madame de Nantel. Vous savez que cette dernière a eu de son premier mariage une fille beaucoup plus âgée que la comtesse Charles, et que cette fille, mariée en province au comte de Melrose, il y a dix-sept ou dix-huit ans, est veuve aujourd'hui, et n'a jamais voulu quitter son château situé en Béarn, à une demi-lieue de Pau. Elle a une fille unique âgée de seize ans, et qui est, dit-on, une beauté parfaite. Le père de cette jeune personne était frère de la

mère de Nelmur : de sorte que Nelmur, qui n'est point parent de la comtesse Charles, est cousin-germain de mademoiselle de Melrose, sa nièce. Je ne m'accoutume pas à l'idée que Palmyre, à vingt ans, avec son visage enfantin, est tante d'une personne de seize ans. Je hais les seconds mariages, parce qu'ils produisent presque toujours des bouleversemens de parenté et d'injustes prédilections maternelles. Madame de Nantel, si passionnée pour Palmyre, est une véritable marâtre pour la pauvre madame de Melrose qu'elle a cruellement sacrifiée. Cependant, elle passe dans le monde pour la plus tendre de toutes les mères. On ne s'avise guère de penser à sa malheureuse fille aînée, reléguée dans un vieux château à deux cents lieues de Paris. D'ailleurs, madame de Nantel prétend que tous les torts sont du côté de cette infortunée qui n'avoit que dix-neuf ans quand elle a disparu pour toujours.

Adieu, mon austère, mais indulgent ami. Quand on a passé la première jeunesse, tout ce qui n'occupe ni le cœur ni l'esprit fatigue. Je me repose de la frivolité en causant avec vous.

LETTRE III.

Le comte Charles d'Elmas à Blanfort.

20 mai.

Conçois-tu, Blanfort, que mon régiment soit envoyé *à Pau*, qu'il faut que j'aille passer quatre mois à Pau..., et que madame de Nantel, établie à Versailles, n'ait pas empêché cette étrange mutation?.... Les femmes ne savent faire que des phrases et des scènes; d'ailleurs elles ne sont bonnes à rien. *Pau!* que devient-on à Pau? Les dames de Pau ont, je crois, de jolies tournures!.... Je n'ai appris cette agréable nouvelle qu'avant-hier au soir, et je n'ai pu dissimuler l'humeur qu'elle me cause, et qui est encore augmentée par les félicitations que je reçois sur la beauté du pays que je vais parcourir, et sur le plaisir que j'éprou-

verai en voyant la ville dans laquelle Henri IV est né, et où se trouve son berceau, *fait d'écaille de tortue, orné de plaques d'argent* : ce trait d'érudition est de madame Dubreuil. Voilà les consolations qu'on me donne : elles sont grandes, sans doute ; mais j'avoue que, malgré ma vénération pour la mémoire de Henri IV, j'aime beaucoup mieux contempler sa statue sur le Pont-Neuf, que d'aller rendre hommage à son berceau d'écaille ; et, lorsqu'il s'agit d'un séjour de quatre mortels mois, l'intéressante ville de Pau me plaît infiniment moins que Chartres ou Pontoise.

Tu as laissé ici beaucoup d'impressions diverses. Ma mère ne tarit pas sur tes louanges : elle te trouve un *aplomb* étonnant à ton âge. La vicomtesse écoute ces éloges avec son sourire malicieux, madame de Crény avec son air froid et pédant, et mademoiselle d'Erville les recueille.

Vois-tu toujours Saint-Cernin ? Il a été

avec son oncle plusieurs fois à Tarbes ; il doit connoître Pau. Si tu le rencontres, questionne-le sur cette ville, sur la société, les femmes, la vie qu'on y mène. Pour tout Être sans préjugés, mon cher Blanfort, il n'y a que deux biens réels dans la vie : la santé et le plaisir. Pour jouir de l'un, nous exposons, nous prodiguons l'autre; et, quelque chose que nous puissions imaginer ou faire,

L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,

nous poursuit et nous atteint à la ville, à la campagne, *même à la cour.* Et l'on parle de Providence !.... Pour toi, ton imagination te sauve; elle te tient en haleine; tu formes toujours quelque nouveau projet. Une succession rapide d'espérances diverses n'est qu'une suite d'illusions ; mais c'est le seul bonheur que l'on puisse goûter sur la terre. Comment fais-tu, à trente-quatre ans, pour t'abuser encore, tandis que moi, plus jeune que toi de cinq ans, je suis déjà détrom-

pé, fatigué de tout? Tronchin prétend que j'ai des obstructions : je le crois, car je n'ai plus de gaieté; je deviens irascible; la moindre contrariété me pousse à bout. Nous sommes de pauvres machines! Et, comme le dit si philosophiquement Voltaire, l'esprit atrabilaire et la tournure morose de nos idées dépendent uniquement *des sels et des soufres qui, entrant dans notre chyle, portent l'acrimonie dans notre sang*. Il faut convenir que ce qu'on appelle *morale* n'est qu'un jargon qui n'apprend rien. La chimie et la physique expliquent tout. Et voilà l'avantage immense de ce siècle sur le précédent.

Je partirai d'ici d'aujourd'hui en huit. Tu sens bien qu'au moment d'une telle séparation je ne puis m'échapper pour aller faire mes petites courses accoutumées à Paris. Ainsi me voilà cloué ici, par toutes les bienséances filiales et conjugales, jusqu'*au* 27. Je serai à Versailles dimanche matin pour prendre congé : tâche de t'y trouver.

Adieu, mon ami. Tu me feras plaisir de passer chez *Sykes*, et, s'il a quelques nouveautés anglaises (surtout des fouets), de choisir ce qu'il y aura de mieux, et de lui dire d'en faire un envoi à Dupré que j'ai laissé à Paris.

A propos, le château de madame de Melrose, sœur de ma femme, est à une demi-lieue de Pau. Ainsi, je verrai là, pour la première fois, ma belle-sœur et sa fille; mais ce ne sera pas pour moi une grande ressource : la mère et la fille vivent en franches campagnardes, et ne sortent jamais de leur vieux château qui, dit-on, tombe en ruines. Madame d'Erville nous quitte demain. Je crois que tu contribues beaucoup à ce prompt départ. Palmyre est persuadée qu'elle ne retourne si brusquement à Paris que pour soigner sa cousine mourante, et, en *confident discret*, je le lui laisse croire.

LETTRE IV.

Réponse du chevalier de Blanfort.

Paris, 22 mai.

Tu as raison de *gémir* sur l'éloignement, la distance, les séparations, etc.; mais il faut que ce soit *sentimentalement*, et toutes les femmes seront pour toi. J'ai déjà mis dans tes intérêts l'une des amies du ministre, madame de Tornis. Il faut l'entendre sur *Pau*, et sur la *cruauté* d'envoyer à *Pau* un jeune homme marié depuis six semaines, et *passionnément* amoureux de sa femme!... Madame de Tornis a la *sensibilité* la plus acariâtre et la plus séditieuse que je connoisse; elle a fort négligé l'art de l'insinuation, mais elle a celui de soulever les esprits contre les choses qui lui déplaisent; elle tonne, elle éclate, elle entraîne; elle seroit ad-

mirable dans des temps de factions. Quel rôle elle eût joué dans la fronde ! Tu feras bien d'aller beaucoup chez elle cet hiver. En attendant, continue tes lamentations, renouvelle-les dans toutes tes lettres, et puis reviens ici avec une grâce à demander : tu l'obtiendras sûrement. Dans le monde, mon cher d'Elmas, l'habileté consiste à tirer parti de tout, et même des contrariétés. Au reste, en te conseillant de jeter feu et flammes sur le voyage en Béarn, je ne te plains point du tout : tu changeras de place, tu verras d'autres objets, tu entendras d'autres choses : tout cela peut faire passer fort agréablement quatre mois. Au bout de peu d'années, le monde où nous vivons devient fort insipide, parce que chacun se croit obligé d'y prendre et d'y soutenir un caractère (non dans la conduite que dirigeront toujours les passions et l'intérêt), mais dans la conversation : de sorte que l'on sait toujours d'avance ce qu'on dira, les thèses que l'on soutiendra ou

que l'on combattra ; les femmes, surtout, sont dans ce genre si faciles à deviner, que l'on sait leurs réponses mot à mot avant qu'elles aient eu le temps de les faire. Elles ont pris dans la société des rôles qu'elles débitent avec une grande sûreté de mémoire ; ces rôles sont choisis d'après les premières louanges qu'elles reçoivent en entrant dans le monde. Quand on n'a loué que leur beauté, elles ne sont occupées que de leur parure ; si on paroît étonné de leur esprit, elles ne veulent plus parler que par saillies et par bons mots ; quand on s'extasie sur leur douceur et la bonté de leur âme, on ne les rend pas meilleures, mais elles se rangent dans la classe si nombreuse des *sentimentales*. On ne peut vanter la vertu des jeunes personnes qui débutent : c'est pourquoi cette prétention est si peu commune. Pour moi, par *principes*, je ne loue jamais les débutantes que sur leur vivacité et leur étourderie : aussi, je puis me vanter d'avoir formé de cette ma-

nière les trois plus mauvaises têtes de Paris.

Tu trouveras sûrement à *Pau* d'autres combinaisons sociales, ce qui est toujours amusant. On rencontre partout de jolies femmes; un homme de la cour, un colonel jeune et brillant, produit un effet merveilleux en province : ainsi, je suis très-rassuré sur la rigueur de ton exil.

Madame Dubreuil sourit donc malignement à mon éloge! Je ne m'en étonne pas : j'ai pris la liberté de me moquer quelquefois de sa pruderie et de sa liaison *intime* avec le baron de Réval, que Dubreuil appeloit si plaisamment *son Mentor*. Une femme est prédestinée lorsqu'elle a le bonheur d'avoir pour mari un imbécile, et pour amant un tartufe. Madame Dubreuil triomphe de la retraite de Réval, dont elle croit que toute la cour est édifiée. Le fait est que Réval avoit de fort mauvaises affaires, qu'il tâche de rétablir par un séjour forcé en province, qui a été beaucoup plus long qu'il ne

l'espéroit ; mais il est certain qu'il reviendra cet hiver.

J'ai rencontré deux ou trois fois Saint-Cernin, plus inconséquent et plus écervelé que jamais. Il attend son ami *le sage Nelmur*, pour le remettre, dit-il, dans la bonne voie. Je l'ai questionné sur Pau : il n'a fait qu'y passer, et ne m'a donné aucun détail. Saint-Cernin a une sœur que l'on vient de retirer du couvent des Filles-Sainte-Marie, où elle a été élevée. On dit qu'elle est fort jolie ; on prétend qu'on la destine à Nelmur.

J'ai passé chez Sykes, où j'ai mis à part pour toi trois fouets, deux chaînes de montre, une poignée d'épée, une épingle et une paire de boucles ; le tout du *dernier goût*. C'est chez Sykes que j'ai fait une de mes rencontres avec Saint-Cernin, toujours possédé de l'anglomanie. Il jouit dans la boutique de Sykes de la plus haute considération : dès qu'il y paroît, il y a une émotion et une rumeur universelles parmi les garçons de bouti-

que, qui lui montrent toujours mystérieusement les chefs-d'œuvre les plus nouveaux des manufactures angloises qu'on a mis, lui disent-ils, en réserve pour lui. Tu dois à sa protection l'une des deux chaînes et la poignée d'épée qu'il a bien voulu me céder pour toi. Le prix en est exorbitant; mais peut-on trop payer le bon air d'une mode anglaise toute nouvelle? Cela ne sera pas bien senti à *Pau*, ce qui m'a fait hésiter à faire cet achat; mais j'aurois donné de toi à Saint-Cernin une si mauvaise opinion en refusant son généreux sacrifice, que le respect humain m'a décidé.

Adieu, mon ami. Tu me trouveras à Versailles.

LETTRE V.

La comtesse Charles d'Elmas à la comtesse d'Erville.

28 mai.

Ah ! ma chère amie, il est parti !.... et vous n'êtes pas là pour m'écouter, pour me répondre, pour pleurer avec moi. Personne ici ne me comprend. Le calme de ma belle-mère est inaltérable ; madame de Crény est d'une froideur glaciale, madame Dubreuil n'a que de la raison : vous seule sauriez compatir à ma peine, vous seule pourriez l'adoucir ! Si cette cruelle séparation ne déchiroit que mon cœur, s'il la supportoit avec moins de chagrin, je ne manquerois pas de courage : c'est sa souffrance, c'est son affreux abattement qui me tue. Il cherche en vain à me cacher ce qui se passe dans son âme : j'en devine, j'en connois tous

les mouvemens. Il est peu démonstratif, il concentre tout ce qu'il éprouve; mais ses sentimens n'en sont que plus énergiques. Vous avez vu, mon amie, à quel point il fut affecté lorsqu'il apprit que son régiment, au lieu de rester à Évreux, se rendoit à Pau : il voulut dissimuler sa peine, dans la crainte d'augmenter la mienne; mais tout la trahissoit. Quel changement dans son humeur! quelle préoccupation! quelle tristesse! qu'il étoit touchant! Hélas! nous étions si heureux de penser qu'Évreux n'est qu'à six lieues de la terre de ses parens, et dans laquelle nous resterons jusqu'à l'hiver!..... Figurez-vous, mon amie, qu'en me quittant il n'a pas versé une larme; mais son saisissement étoit extrême, et je suis sûre que ce qu'il a souffert est inexprimable. Il verra à Versailles le chevalier de Blanfort : j'espère qu'il ne se contiendra point avec lui. Je voudrois pour beaucoup savoir qu'il a pleuré : la douleur qui s'épanche fait moins de mal

Pour surcroît de maux, je suis inquiète de sa santé; Tronchin lui a prescrit un régime : le suivra-t-il? Plaignez-moi, je suis réellement bien malheureuse !....

Répondez-moi sur-le-champ si vous l'avez vu, car son intention est de vous faire une visite en passant à Paris. Gardez-vous bien de lui dire jusqu'où va ma foiblesse; mais répétez-lui que ma vie est attachée au soin qu'il prendra de sa santé.

Donnez-moi des nouvelles de votre cousine; j'espère que le mieux se soutient, et que vous êtes moins tourmentée. Modérez votre sensibilité, ma chère amie. Je voudrois pouvoir vous donner l'exemple de ce genre de raison ; mais c'en est un que nous ne recevrons jamais l'une de l'autre. Adieu, je vous envoie cette lettre par un courrier, afin d'avoir plus tôt votre réponse.

Nous partons mardi pour la Normandie; je serai bien aise de quitter cette maison, qui maintenant me déchire l'âme.

LETTRE VI.

Réponse de madame d'Erville.

Paris, 29 mai.

Oui, mon amie, je sais compatir à ces tourmens du cœur que si peu de personnes peuvent sentir ou concevoir. La vie ne sera pour nous qu'un orage, le bonheur que des éclairs fugitifs, et l'avenir que le dépositaire de tous les genres de souffrances réservés à la sensibilité.

Je l'ai vu; il était bien abattu. Nous nous exprimions par le silence, et nous nous entendions... Le chevalier de Blanfort a été parfait pour lui; avec l'air de la légèreté, il a un caractère bien solide et une âme bien peu commune.

Ne soyez point inquiète du séjour du comte Charles à Pau : il y vivra dans la solitude; la lecture et ses souvenirs le

préserveront de l'ennui; il nous a promis de bien soigner sa santé. Celle de ma cousine est meilleure, et je reprends la mienne. Je serai forcée d'aller à Versailles dans quelques jours. Plaignez-moi; combien j'aimerois mieux vous suivre en Normandie! Le monde et la dissipation contrarient tous mes goûts, mais le sentiment du devoir doit vaincre l'inclination et triompher des répugnances.

Adieu, mon amie. Écrivez-moi beaucoup; vos lettres sont toujours pour moi la plus agréable de toutes les distractions, et souvent un dédommagement nécessaire. L'absence est un divorce affreux du bonheur et de la fidélité. Trompons sa rigueur par la communication intime et suivie de toutes nos pensées et de tous nos sentimens.

LETTRE VII.

Le chevalier de Blanfort à Ponteuil.

Versailles, 24 juin.

Eh bien! mon cher Ponteuil, es-tu devenu un père du désert comme le baron de Réval? Que fais-tu en Champagne après y avoir passé six semaines? Lorsque dans la force de l'âge on est veuf, libre, indépendant, possesseur de cent mille livres de rentes, et qu'on a de grands succès auprès des femmes,

On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

Reviens donc nous donner des fêtes dans ta délicieuse maison de Passy, et ces jolis soupers dont ta conversation surtout fait le plus grand charme.

Le comte Clarles d'Elmas est parti pour Pau. Craignant mortellement de s'y en-

nuyer, inquiétude qu'il porte partout, il vient d'épouser la plus jolie femme de Paris, mais qui n'aura certainement pas la gloire de le tirer de son apathie. C'est une drôle de chose qu'un homme de vingt-neuf ans complétement blasé, et conservant par habitude un peu du maintien, un peu du langage, et toutes les prétentions d'un homme à bonnes fortunes! Sa femme l'adore en attendant mieux. Benserade disoit jadis d'une femme de son temps, qui était passionnée pour un mari peu aimable : *Tant mieux, puisqu'elle aime celui-là, elle en aimera bien un autre*. On pourroit appliquer ce mot à la comtesse Charles. Son mari, il est vrai, a une belle figure, et il ne manque pas d'esprit; mais il est si dépourvu d'imagination, son cœur est si desséché, il est si affaissé par le dégoût des plaisirs qui ont épuisé ses forces, qu'il est impossible de conserver long-temps pour lui un attachement véritable. La comtesse Charles est vive, spirituelle, naïve

et passionnée ; je ne connois pas de caractère plus original et de tournure plus piquante. Reviens, mon cher Ponteuil, toi mon modèle, mon premier guide et mon maître, reviens ; j'ai besoin de tes conseils, et surtout d'un confident.....

Madame d'Erville est revenue à la cour tenir la maison du maréchal ***, son oncle ; elle est quitte des inquiétudes *déchirantes* (car tu sais que tout est déchirant pour elle) que lui a causées la santé de sa cousine ; ainsi, me voilà à peu près fixé pour une semaine à Versailles.

Que je voudrois être à la semaine prochaine, pour voler à Paris, où je serai forcé de passer quinze jours avant d'aller en Normandie retrouver la duchesse d'Elmas, à laquelle j'ai tourné la tête : elle est enchantée de mon *aplomb*. C'est une louange que l'on obtient de toutes les vielles femmes, quand on a le bon esprit de se fixer auprès de leur métier pendant qu'elles travaillent et qu'elles content des anecdotes du temps passé.

Un auteur ancien a dit d'un peuple errant, que *leur vie n'est qu'une longue fuite ;* la mienne n'est qu'une longue série d'éternelles attentes ; je n'ai jamais eu l'idée du bonheur qu'en perspectives qui ressemblent à ces nuages où l'on voit ce qu'on veut, lorsqu'on a des loisirs et de l'imagination, mais qui s'évanouissent tout à coup et sans retour..... L'avenir n'est pour moi qu'un débiteur insolvable et trompeur qui me promet tout ce que je demande, et qui, à *l'échéance*, ne me donne rien, ou ne me paie qu'en fausse monnoie. Que deviendrai-je quand il ne pourra plus m'abuser?..... Quel être sur la terre peut songer sans dégoût au temps passé, et se contenter du présent? Il faut donc tout placer dans l'avenir; mais c'est à *fonds perdus*, et les banqueroutes sont inévitables. S'il existe de vrais dévots avec de l'esprit, je les envie ; ils ont toujours devant les yeux, et jusqu'au tombeau, le ravissant spectacle d'un ave-

noir immense et resplendissant, et le nôtre est si borné !.... Que pouvons-nous y voir au delà de quarante-huit ou cinquante ans? La goutte et la vieillesse..... Et celui des femmes est bien plus court encore; quels projets brillans peuvent-elles former à trente-cinq ans?..... On loue ma gaieté; on a tort, car je fais souvent des réflexions bien lugubres.

Madame d'Erville a reçu de la comtesse Charles une lettre vraiment curieuse qu'elle m'a montrée, afin d'en rire avec moi; mais elle en a ri toute seule....... Je suis confondu, je suis effrayé de l'impression que cette lettre a produite sur moi : elle est ridicule, et elle m'a touché....... Quel est donc l'incóncevable ascendant de cette niaiserie qu'on appelle *innocence*, et de cette duperie qu'on appelle *sensibilité?*..... Ah! si les femmes savaient combien il y a de charme dans leur crédulité, quand elle vient du cœur et nom de l'amour-propre, si elles savaient combien la pénétration les vieil-

lit, elles n'auraient pas tant de prétention à la finesse et à la sagacité.

Adieu, mon ami, je ne suis pas digne aujourd'hui de causer avec toi.

LETTRE VIII.

Le comte Charles à Blanfort.

Pau, 20 juillet.

A PRÉSENT que me voilà bien installé et que j'ai fait connaissance avec les beautés de la ville, je me trouve fort bien à Pau; je n'ai point encore vu *le berceau de Henri IV*, mais j'ai fait et reçu beaucoup de visites; j'ai donné une douzaine de grands dîners et quatre bals; en outre, j'ai passé quarante-huit heures dans le château délabré de madame de Melrose, ma belle-sœur. Sa fille, âgée de seize ans, et qu'on appelle *Flaminie*, est véritablement belle comme un ange; mais l'ignorance et la simplicité de cette jeune personne vont jusqu'à l'idiotisme; tu n'as pas d'idée de la bigoterie de cette éducation-là. Je lui apportois de la

part de ma femme, une montre charmante, et des fleurs artificielles; la montre ne lui a fait aucun plaisir, et elle a sur-le-champ destiné les fleurs à l'église de la paroisse. J'ai voulu engager sa mère à l'amener à Pau, pour y passer quelques jours chez moi, et j'ai essuyé un refus bien froid et bien positif. Flaminie n'a aucune timidité; il y a dans son maintien une modestie et une sérénité que je n'ai vues qu'à elle, mais qui viennent surtout de l'insouciance absolue de plaire. Un respectable beau-frère de sa mère venant de la cour et de Paris, ne l'a point du tout embarrassée; rien ne lui en impose, et malgré l'expression de douceur répandue sur toute sa personne, on produit si peu d'effet sur elle, qu'au bout d'un quart d'heure on est presque tenté de lui trouver de l'impertinence. Madame de Melrose est sèche et silencieuse; depuis la mort de son mari, sa santé est très-délabrée : on dit qu'elle a un polype au cœur. Je me

suis bien promis de ne pas retourner souvent dans ce triste château.

Madame de Melrose m'a conté un joli trait de la comtesse Charles, qui ; à l'insçu de sa mère, et dès l'âge de six ans, ayant mis dans sa confidence une femme de chambre, envoya, par ce moyen, à madame de Melrose une caisse pleine de joujoux, avec un billet d'une grosse écriture, sans orthographe, qui demandoit le secret de cette démarche, et qui exprimoit le désir que le présent fût partagé entre *sa sœur* et *sa nièce*; car Palmyre supposoit que sa sœur devoit aussi aimer *les joujoux*. Mais cette sœur avoit vingt-un ans et la *nièce* n'en avoit pas *deux*. Madame de Melrose répondit à la femme de chambre qu'à l'avenir Flaminie ne recevroit les dons de sa tante que lorsque cette dernière ne seroit plus obligée d'y mettre du mystère, c'est-à-dire, lorsqu'elle seroit mariée, et qu'elle *agiroit de l'aveu de son mari*. Palmyre ne se découragea point : elle fit encore par-

venir ses plus beaux joujoux, qui furent impitoyablement renvoyés. Arrivée à l'adolescence, Palmyre fit de nouvelles tentatives par l'offrande de jolis petits bijoux, ce qui n'eut pas plus de succès. Quand Palmyre eut atteint sa dix-septième année, elle voulut établir une correspondance secrète uniquement entre elle et sa nièce, qui, loin de se prêter avec reconnoissance à cette touchante intrigue, en instruisit sottement sa mère. D'après ce que j'ai pu comprendre, madame de Melrose écrivit à Palmyre un long sermon sur *le danger* (pour les jeunes personnes) *des mystères les plus innocens*. Voilà Palmyre bien récompensée de sa persévérante générosité ! Mais telle est la sensibilité des dévotes. Enfin, Palmyre à son mariage a fait l'envoi d'un beau déjeuner en vermeil à sa sœur, et d'un charmant nécessaire à sa nièce ; et, comme elle étoit mariée, et que je me suis chargé de l'envoi, toutes *les formalites* étant remplies, on a daigné accep-

ter ce présent. Ainsi, je connoissois cette dernière démarche, parce qu'il falloit bien m'en instruire (puisque ma sanction étoit nécessaire); mais j'ignorois d'ailleurs tout ce que je viens de te conter.

J'ai donné à dîner à Nelmur, revenant d'Espagne. Il est encore en grand deuil de la mort de son père. Il a voyagé avec l'abbé d'Erlac qui l'a élevé; il est plaisant, à vingt-quatre ans, de se faire encore escorter par son précepteur. Au reste, l'abbé est de bonne compagnie. Nelmur n'est point pédant, malgré *la perfection* qu'on lui attribue, et il a une figure charmante. Il n'est resté qu'un jour à Pau, et il a été faire une visite à madame de Melrose, parce que Flaminie, fille du frère de sa mère, est sa cousine germaine.

Mande-moi les nouvelles de Paris, et rappelle-moi au souvenir de madame d'Erville et à celui de Ponteuil, s'il est revenu de sa course en Champagne.

LETTRE IX.

La comtesse Charles à la baronne de Crény.

Château de ***, 2 août.

Je vous remercie, madame, de l'intérêt que vous voulez bien me montrer sur ma santé ; il étoit bien impossible qu'elle fût bonne avec les inquiétudes qui m'ont agitée. J'ai une raison de plus d'en prendre soin, et ce motif est sacré : je serai mère dans six mois. Quel lien de plus va m'attacher à la vie !... et que manquera-t-il à mon bonheur quand je presserai dans mes bras cet enfant qui m'est déjà si cher?

J'ai reçu hier de très-bonnes nouvelles de Pau. Le comte Charles me mande qu'il y mène un genre de vie très-solitaire, mais qui lui convient. J'ai reçu une lettre très-aimable de ma nièce Fla-

minie. J'aime cette jeune personne sans la connoître; je suis fière d'avoir une nièce, et je m'afflige en pensant à l'éducation sauvage et négligée qu'elle a reçue. J'ai gémi bien souvent des torts de ma sœur qui ont mis entre elle et ma mère une éternelle désunion.

Le chevalier de Blanfort est encore ici, et c'est un procédé bien aimable dans un homme aussi recherché. J'avois quelques préventions contre lui, qui sont entièrement dissipées par son extrême attachement pour le comte Charles. Il reste ici surtout pour lui donner régulièrement de mes nouvelles. Il gagne infiniment à être connu : il a une belle âme et beaucoup d'agrément dans l'esprit.

Madame Dubreuil est toujours avec nous; elle ne retournera à Paris que le 3 de septembre. Madame d'Erville nous quittera à peu près dans le même temps, parce que le maréchal de *** la rappelle avec autorité. Sa vie entière est consacrée aux devoirs de famille et à l'amitié.

Adieu, Madame, donnez-nous quelquefois de vos nouvelles, et conservez-moi un souvenir auquel j'attache tant de prix.

LETTRE X.

La marquise de Melrose au commandeur de Gersan.

Château de Melrose, 14 août.

Mon cher oncle,

Je viens d'apprendre une chose qui me cause beaucoup d'étonnement et que vous pourrez facilement achever d'éclaircir. Je suis obligée d'entrer dans quelques détails pour vous bien mettre au fait; mais j'abrégerai ce récit autant qu'il me sera possible. Trois semaines après la mort de ma belle-sœur, madame de Nelmur, dans les premiers mois de mon veuvage, il y a près de quatre ans, je reçus de Paris une lettre du notaire de ma belle-sœur, qui m'annonçoit qu'elle avoit laissé en mourant à sa nièce Flaminie, une

pension de quatre mille francs dont on m'envoya le premier quartier. Comme ma belle-sœur étoit séparée juridiquement de son mari, je ne répondis qu'au notaire, qui depuis m'a toujours fait passer exactement l'argent de cette pension. Un mois après je reçus d'un autre notaire de Paris une somme de six mille francs qu'il m'envoyoit comme étant aussi un don de ma belle-sœur, qui avoit, m'écrivoit-on, mis en dépôt chez lui cette somme, afin qu'elle me fût remise après sa mort.

J'ai donc cru pendant plusieurs années que je devois cette somme et la pension à madame de Nelmur. Quelle a été ma surprise, lorsqu'un de mes voisins revenu nouvellement de Paris, et dont le notaire se trouve être celui de feue ma belle-sœur, m'a appris que madame de Nelmur n'avoit nullement pensé à sa nièce en mourant, et que nous devions uniquement cette preuve d'affection au jeune marquis de Nelmur, qui a eu la

délicatesse d'en faire honneur à la mémoire de sa mère. Le notaire a fait cette confidence à mon ami, qui avec raison n'a pas cru devoir m'en faire un mystère. Quant à la somme de six mille francs, le notaire a dit qu'étant seul chargé des affaires du marquis de Nelmur, il étoit assuré que cet argent envoyé par un autre homme d'affaires ne venoit pas de lui, et voilà, mon cher oncle, ce que je vous supplie d'éclaircir. Il est bien singulier qu'une autre personne se soit rencontrée avec M. de Nelmur dans l'idée d'attribuer ce don à madame de Nelmur. Comme j'ai eu l'occasion de connoître le caractère généreux de ma sœur, je n'hésiterois pas à croire que c'est elle qui est l'auteur de cette action, s'il étoit vraisemblable et même possible, qu'à seize ans, et quatre ans avant son mariage, elle ait pu disposer d'une somme aussi forte. Je vous conjure, mon cher oncle, de voir l'homme d'affaire qui me l'a fait passer, dont je vous envoie le nom et l'adresse.

Le jeune marquis de Nelmur, à son retour d'Espagne, est venu me faire une visite ; il n'a point vu Flaminie qui était ce jour-là dans un château voisin, chez une de mes amies à laquelle je la confie quelquefois ; j'ai été fort contente de l'entretien de M. de Nelmur qui m'a parfaitement laissé croire que je devois aux dernières volontés de sa mère, la pension que j'ai reçue. Je suis sensible comme je dois l'être à la noblesse de son procédé ; mais malgré ma reconnoissance, mon estime pour lui, et les liens de parenté qui l'unissent à Flaminie, je ne veux point que ma fille ait pour bienfaiteur un jeune homme de vingt-cinq ans ; ainsi je n'accepterai plus cette pension ; je vous demande en grâce, mon cher oncle, de vouloir bien vous charger de le lui dire ; et comme il est juste de le faire jouir de son bienfait, d'ajouter que lorsque je l'ai reçue, elle m'a été très-utile, parce que je me trouvais alors dans un grand embarras d'affaires qui a cessé de-

puis quelques mois; je ne suis pas riche, mais je n'ai plus de dettes, et je suis satisfaite de ma situation.

Agréez, mon cher oncle, l'assurance des sentimens respectueux avec lesquels je suis, etc.

LETTRE XI.

Réponse du commandeur.

Paris, 26 août.

Je puis, ma chère nièce, vous donner l'éclaircissement que vous désirez. J'ai vu l'homme d'affaire, qui vous a envoyé les six mille francs; c'est le notaire de ma sœur, mais c'est comme vous l'aviez soupçonné, Palmyre qui lui a remis cette somme, en lui disant que vous ne l'accepteriez pas de sa main, et lui communiquant son ingénieuse idée pour vous la faire recevoir. Le notaire a été si touché de sa confidence et de ses supplications, qu'il a fait tout ce qu'elle a voulu. Quoiqu'aujourd'hui Palmyre soit mariée, ce qui rend le secret moins important, j'ai eu beaucoup de peine à le lui arracher; je n'en serois même pas venu à bout,

malgré le serment de ne le réveler qu'à vous seule, si je ne l'eusse assuré que je savois par quel moyen Palmyre avoit pu se procurer cette somme. En effet, je l'avois deviné; je me suis rappelé qu'à cette époque elle prétendit avoir perdu un diamant de neuf ou dix mille francs, que sa mère lui avait prêté au bal. Ce diamant n'a jamais été retrouvé parce qu'elle l'avoit vendu pour vous en envoyer l'argent. Elle étoit très-frappée depuis quelques mois de ce qu'elle avoit entendu dire du dérangement de votre fortune, causé par les dettes de feu M. de Melrose; et, pour améliorer votre situation, elle inventa cette supercherie. Il y a bien quelque chose à dire sur cette action, mais le fond en est bon; et ce qui excuse ce qu'on peut y trouver de blâmable, c'est que sa mère lui avoit répété mille fois, qu'elle lui donneroit ce diamant à son mariage; ainsi elle le regardoit comme lui appartenant; et la veille de sa noce, ma sœur lui en offrant un autre aussi beau, elle le refusa

avec une opiniâtreté que rien ne put vaincre, c'étoit une expiation de l'espèce de vol qu'elle avoit fait pour vous.

Je me suis acquitté de votre commission pour Nelmur, que j'ai été voir tout exprès. Je n'ai point compromis le notaire qui l'a trahi, j'ai dit que je le savois d'ailleurs; il a d'abord voulu nier, mais je lui ai prouvé que cela étoit inutile : il a été forcé d'avouer la vérité. C'est un jeune homme véritablement accompli : si ma sœur avoit voulu me croire il seroit aujourd'hui votre beau-frère; mais dans la famille on n'a pas l'habitude de me consulter sur les mariages, et jusqu'ici les choses n'en ont pas été mieux.

Nelmur a été fort affligé de votre refus; mais il se soumet à vos volontés, et j'espère, ma nièce, que vous ne rejetterez pas d'un vieil oncle ce que vous ne voulez pas recevoir d'un jeune cousin : je me charge de cette pension de quatre mille francs, dont Flaminie jouira toute sa vie.

Adieu, ma chère nièce. Il y a long-temps que je me propose d'aller vous faire une visite; mes voyages à Malte et mes affaires dans ce pays-ci m'en ont toujours empêché : mais j'irai certainement passer avec vous une bonne moitié de l'hiver prochain; je serai charmé de vous embrasser et de faire connoissance avec ma petite-nièce : on dit qu'elle est belle comme un astre; j'ai bien envie de la voir. Adieu : soignez votre santé; je désire vivement la trouver rétablie.

jusqu'à l'âge de quinze ans : la même gaieté, la mêmè franchise, la même sensibilité nous unirent l'un à l'autre. J'étois plus appliqué que lui ; non que j'eusse plus d'intelligence, mais parce que j'avais plus d'amour-propre : il en profita pour me donner souvent un surcroît de travail, en me faisant faire en secret ses thèmes, ses versions et ses amplifications. Je me suis repenti depuis de cette complaisance, qui n'eut d'utilité que pour moi : elle me rendit plus laborieux ; mais elle lui donna une indolence qu'il a toujours conservée. Il m'étoit doux de lui épargner des pénitences, et en le faisant valoir je m'attachois davantage à lui ; je le regardois comme mon disciple. Cette sorte de supériorité qu'il m'accordoit lui-même a formé entre nous une espèce d'amitié qui ne ressemble à aucune autre. Il a toujours eu pour moi la considération que l'on auroit dans la première jeunesse pour un ami d'un âge mûr : son estime me flatte et sa

confiance me touche. Ah! si, en sortant du collége, on lui eût donné un guide aussi éclairé, aussi vertueux que celui que le ciel me destinoit; s'il vous eût eu pour Mentor, il seroit aujourd'hui aussi sage qu'il est aimable! Il y a des trésors dans son esprit et dans son cœur; le temps et l'expérience les mettront au jour. Je ne veux plus le quitter; et je profiterai de mon ascendant sur lui pour l'arracher tout-à-fait à une dissipation qui le fatigue beaucoup plus qu'elle ne l'amuse. On a retiré du couvent des Filles-Sainte-Marie mademoiselle de Saint-Cernin, sa sœur. Je l'avois déjà vue une fois, il y a trois ans: elle est bien grandie et bien embellie; elle ressemble beaucoup à son frère: elle est charmante et fort bien élevée. L'éducation de ce couvent est austère, mais me paroît parfaite. Les pensionnaires ne sortent que pour aller soigner leurs parens s'ils sont malades; du reste, point de visites, point de bals, point de vacances. On n'y apprend point à danser,

ni à s'habiller avec élégance, toutes les pensionnaires ont un uniforme de bure noire. On n'enseigne dans ce monastère, ainsi qu'à Saint-Cyr, que l'histoire sainte avec détail, l'histoire profane plus superficiellement, la géographie, la musique vocale, le dessin et les arts industriels dans lesquels les femmes doivent exceller, avec une aiguille, une quenouille et un métier à broder. Adieu, mon cher et respectable ami : je jouis du plaisir que vous goûtez dans le sein de votre famille ; mais je souffre de votre absence : revenez-moi le plus tôt que vous pourrez ; car vous m'êtes et vous me serez toujours plus nécessaire que je ne puis l'être à Saint-Cernin.

LETTRE XIII.

Réponse de l'abbé.

Vernon, 12 septembre.

J'ai un peu tardé à vous répondre, mon cher enfant, parce que j'ai cherché ce que vous désiriez ; des actions charitables de plus à faire pour quatre mille francs par an. Votre bonne fortune qui ne s'est jamais démentie dans ce genre, m'a fait découvrir deux infortunés que vous allez rendre à la vie et au bonheur. Voici leur histoire en deux mots : Un vieillard de cette ville, nommé Durand, étoit, il y a dix ou douze ans, l'un des plus riches marchands de la Normandie ; il s'étoit marié tard. Il devint veuf à soixante ans, et n'ayant eu de son mariage qu'une fille unique, qu'il éleva avec tout le soin qu'une mère auroit

pu prendre. Cette jeune personne avoit quinze ans, lorsque son père essuya deux banqueroutes qui lui firent perdre une fortune très-considérable dans son état; car, sacrifiant à la probité tout ce qu'il possédoit, il satisfit tous les créanciers, et il paya scrupuleusement toutes les dettes. Alors la jeune Gabrielle, sa fille, le fit vivre du travail de ses mains ; son adresse et son activité suffirent pendant trois ans à tous leurs besoins : mais enfin le vieillard tomba dangereusement malade. Gabrielle n'épargna ni les soins ni la dépense pour lui rendre la santé, qu'il reprit au bout de six mois : mais toutes les ressources étoient épuisées; elle avoit mis en gage tout son linge, tous ses habits, et vendu tous les meubles de sa petite chambre, où elle ne couchoit plus que sur une paillasse, sans draps. C'est dans cette situation que j'ai eu le bonheur de les trouver! Ce n'est pas tout : Gabrielle, avant la maladie du vieillard, a refusé plusieurs fois de se marier avanta-

geusement; car son habileté dans le travail et sa bonne conduite l'ont fait rechercher par deux ou trois négocians de cette ville : mais elle a toujours répondu que son père ne possédant plus rien, et n'ayant personne au monde pour le soigner, elle ne vouloit pas que l'embarras d'un ménage l'empêchât de remplir ce devoir. Et cela, mon enfant, mérite bien une partie de la pension que vous destinez au malheur : quinze cents francs par an donneront au vieillard toute l'aisance qu'il peut désirer à son âge, après tant d'infortunes et dans sa situation. De cette manière, Gabrielle épousera un jeune homme qui est à son aise et parfaitement honnête, et le vieillard sera logé dans la même maison, sans être à charge à son gendre et à sa fille. Ils ignorent tous ce bonheur inattendu. Je me suis borné à leur offrir les premiers secours nécessaires. Venez, mon enfant, terminer le reste, et jouir de la plus grande satisfaction que l'on puisse goûter

sur la terre, celle de porter la joie dans des cœurs déchirés et vertueux.

Adieu. Venez tout de suite; je vous promets une semaine délicieuse.

LETTRE XIV.

Nelmur à l'abbé.

Paris, 14 septembre.

Nous partirons demain, mon cher abbé, à six heures du matin; et comme nous irons très-lestement, nous arriverons pour dîner à deux heures. Je dis *nous*, parce que Saint-Cernin veut absolument venir avec moi. Il dit que vous avez le talent de donner une tournure romanesque aux bonnes actions que vous me faites faire, et qu'il veut se trouver *à la représentation du drame nouveau* que vous me préparez. Il vous promet que, loin de *cabaler* contre, il y applaudira de tout son cœur. Nous partirons donc avec beaucoup plus de plaisir qu'on n'en peut éprouver en allant au spectacle. En effet, si l'on est vivement ému par de

pures fictions, combien doit-on l'être par d'intéressantes réalités que l'on peut disposer à son gré quand on a de la fortune. Je me souviendrai toujours avec délice de cinq ou six scènes de votre invention dans ce genre, et j'espère que celle de Vernon les surpassera. Saint-Cernin, à qui j'ai lu votre lettre, emporte pour la jeune mariée une coiffure de dentelle, et une petite croix de perles qu'Anastasie, sa sœur, l'a chargé de lui donner. Adieu, mon cher Mentor, vous à qui je dois tant de bonheur, et cette paix intérieure, le plus grand de tous les biens. Quand je songe à la douceur et à l'agrément de vos instructions et de votre commerce, je suis préservé de toute vanité personnelle. Comment votre disciple pourroit-il être frivole et déraisonnable?

LETTRE XV.

Le vicomte de Saint-Cernin à mademoiselle Anastasie sa sœur.

Vernon, 19 septembre.

Je vous ai promis, ma chère sœur, de vous envoyer *l'itinéraire et le journal* de nôtre voyage, et je remplis avec joie cet engagement, car j'ai bien des choses à vous dire. Nous sommes arrivés à Vernon comme nous l'avions annoncé; nous avons été reçus à bras ouverts par le bon abbé, son frère et sa belle-sœur, qui nous ont donné un excellent dîner, pendant lequel nous n'avons parlé que du père Durand et de sa fille Gabrielle, dont le prétendu, choisi dans la pensée de l'abbé, ne savoit encore rien du bonheur qui lui étoit préparé. L'abbé avoit loué dans la maison qu'il occupe un logement

composé de deux jolies chambres, un cabinet, une petite cuisine. Nelmur (que j'ai accompagné dans toutes ses courses), dans le reste de la journée, a été acheter des meubles que l'on a portés sur-le-champ dans cet appartement, décoré déjà de fort jolis papiers tout neufs; une bonne servante sachant bien faire la cuisine, a été installée le soir même dans ce logement; on l'a prévenue que son maître y viendrait le lendemain, et on lui a commandé un bon dîner que Nelmur a payé d'avance. Nelmur rentroit triomphant le soir chez le frère de l'abbé, croyant avoir pensé à tout; mais j'ai rabattu sa vanité, en me récriant sur un oubli qui me paroît impardonnable; Nelmur n'a pas eu l'idée de faire acheter une bouteille de vin, *le lait des vieillards !*.... et pour le punir, je lui ai volé cette attention, et le lendemain à sept heures du matin, j'ai fait prendre chez le meilleur marchand de vin de la ville cent bouteilles d'excellent vin de Bour-

gogne que l'on a portées sur-le-champ au logement préparé pour le vieillard. J'ai eu la condescendance de permettre que Nelmur se chargeât de sa provision de cidre. Ce même jour, à dix heures du matin, nous nous sommes rendus chez le prétendu désigné, qui comme je l'ai dit loge dans la même maison, dont il occupe le bel appartement. Nous savions par l'abbé qu'il aimait toujours Gabrielle, nous l'avons instruit de tout ce que faisait pour lui Nelmur. Ce jeune homme, qu'on appelle Prévost, a été transporté de joie. Nous sommes convenus avec lui de la marche *du drame*, et du rôle qu'il y devoit jouer; ensuite nous nous sommes transportés dans le galetas du père Durand. On nous fait monter quatre étages pour arriver à un grenier; nous étions en redingotte et en modeste *incognito* : on ne prit pas la peine de nous conduire; on nous dit de monter, de tourner à droite, à gauche, et nous arrivons sous les combles. Nous apercevons une

petite porte à laquelle étoit la clef; nous ouvrons cette porte, nous entrons dans un petit grenier contenant pour tous meubles deux paillasses et deux escabelles de bois, sur lesquelles étoient assis l'un à côté de l'autre, le vieillard et une jeune personne vêtue d'une petite robe brune, mais dont la beauté, l'éclat, la fraîcheur et le maintien nous causèrent une surprise inexprimable. Je savois que Gabrielle étoit jolie; mais j'étois bien loin de me la représenter sous des traits si ravissans, et j'eus dans l'instant l'idée de la disputer à celui qui devoit l'épouser. Les regards fixés sur elle, nous étions réellement pétrifiés, quand se levant comme pour s'en aller, le vieillard lui adressa la parole avec l'expression du respect et de la plus vive reconnoissance. Nous connûmes alors que cette charmante personne n'étoit point Gabrielle; c'étoit une jeune dame bienfaisante habitant un château situé à une demi-lieue de Vernon. Elle n'est

mariée que depuis six mois. Nous ne l'avions point encore rencontrée dans le monde, parce qu'elle a toujours vécu à la campagne depuis son mariage; mais nous connoissons beaucoup son mari, qui est le comte Charles d'Elmas. Instruite de la situation du vieillard par une dame de Vernon, de ses amies, elle était accourue elle-même lui offrir secrètement des secours.

Le vieillard tenoit encore dans ses mains tremblantes une bourse contenant douze louis qu'elle venoit de lui donner; elle étoit arrivée dans un moment où il se trouvoit seul, Gabrielle étant sortie pour aller porter de l'ouvrage. Le vieillard, en reconduisant la comtesse, prononça son nom. Aussitôt Nelmur s'approcha d'elle; car quoiqu'il ne l'eût jamais vue, il est allié à sa famille; sa cousine, mademoiselle de Melrose, est nièce de cette jeune dame : il y a eu entre eux une espèce de reconnoissance fort agréable. Nelmur m'a pré-

senté; nous avons reçu l'un et l'autre l'invitation la plus gracieuse d'aller dîner dans son château, ce que nous avons accepté pour le lendemain. La comtesse nous a quittés, et nous sommes restés seuls avec le vieillard très-surpris de notre visite. Dès sa première question, Nelmur lui a répondu qu'il en expliqueroit le motif s'il vouloit avoir la bonté de se fier à lui, et de venir avec nous dans le lieu où nous désirions le conduire. L'accueil, que nous avions reçu de la jolie dame, ôtoit toute méfiance au vieillard, et d'autant plus que Nelmur le tirant à part dans un coin de la chambre, le conjura tout bas d'accepter un petit rouleau de dix louis qu'il lui présenta. Le vieillard, confondu des biens inopinés que la Providence lui prodiguoit, remercia le ciel, et nous demanda à quelle heure nous le ramènerions dans son logis. Vous ne reviendrez plus ici, repartit Nelmur, nous allons vous conduire dans un logement commode, où

vous passerez le reste de vos jours dans l'aisance, l'indépendance et la tranquillité. O Gabrielle ! s'écria le vieillard; il n'en put dire davantage; il alla se mettre à genoux sur sa paillasse devant un crucifix de cuivre qui étoit attaché au mur; ensuite, au bout de quelques minutes, il se releva, détacha le crucifix, le mit sous son gilet dans son sein, et s'appuyant sur le bras que lui tendoit Nelmur, il se laissa conduire sans proférer une seule parole. Nous étions aussi attendris que lui; nous gardions le silence, car nous n'aurions pu parler sans fondre en larmes. Nous descendîmes lentement les quatre étages, le vieillard étoit si troublé qu'il pouvait à peine se soutenir; arrivés à la porte de la maison, il s'arrêta avant de sortir, en disant à demi-voix à Nelmur d'un air suppliant : Et ma fille Gabrielle ?... Soyez tranquille, lui dit Nelmur, on lui donnera votre adresse ici; elle viendra vous rejoindre aussitôt. Le bon Durand, pour toute réponse, pressa contre son cœur

le bras de Nelmur. Nous n'avions que deux petites rues à parcourir pour le conduire à son nouveau logement. Quoiqu'il fût déjà prévenu, rien ne peut donner l'idée de sa surprise, de son saisissement et de sa joie, en entrant dans ce petit appartement, et en entendant Nelmur lui dire et lui répéter que tous les meubles lui appartenaient, et qu'il possédait en outre une rente viagère de quinze cents livres. Nous crûmes qu'il alloit s'évanouir; Nelmur le prit dans ses bras et le mit dans un bon fauteuil. Le vieillard, baigné de larmes, ne pouvoit que répéter d'une voix entrecoupée, ô mon Dieu !... ô ma fille !... Sa servante vint prendre ses ordres, et en même temps lui annoncer que son dîner pour sept persõnnes seroit prêt à deux heures. Le vieillard, ne sachant que répondre, regardoit Nelmur en lui serrant fortement les deux mains qu'il tenoit dans les siennes; Nelmur lui raconta tout ce qu'il avoit préparé la veille.

Il n'oublia pas de lui parler de mes cent bouteilles de vin de Bourgogne, ce qui me valut de la part du vieillard un regard et un sourire; comme il avoit besoin de ranimer ses forces, j'allai chercher un verre de ce vin que je lui apportai, et qu'il but avec ravissement. Mais son âme n'étoit pas encore entièrement dilatée, il étoit inquiet, distrait; il regardoit toujours du côté de la porte; il attendoit Gabrielle. Nelmur lui demanda la permission de venir dîner avec lui, et de lui amener l'abbé qui lui avoit procuré le bonheur de le connoître, et le frère et la belle-sœur de ce digne ecclésiastique. Comme il achevoit cette explication, le vieillard tressaille; il voit la porte s'ouvrir brusquement; Gabrielle paroît, essoufflée, haletante; elle vient se précipiter dans les bras de son père; leurs pleurs se confondirent, et les nôtres s'y mêlèrent. Ce fut alors que la reconnoissance du vieillard fut éloquente: rien ne manquoit plus à son bonheur; il

trouva la parole pour l'exprimer de la manière la plus touchante et la plus énergique. Nous les quittâmes pour les laisser jouir tête à tête de la félicité la plus pure qu'on ait jamais goûtée.

Au bout d'une demi-heure, Nelmur revint pour faire la proposition du mariage, qui fut reçue avec sensibilité par la jeune fille et avec transport par le vieillard, que ce nouvel événement affranchissoit de toute inquiétude sur l'avenir d'une fille si justement chérie. Il fut convenu que le prétendu viendroit dîner avec nous. Une heure après, Gabrielle reçut, dans une grande manne envoyée par Nelmur, un trousseau modeste, mais solide et complet, dans lequel se trouvait un joli habillement de noce donné par la belle-sœur de l'abbé : ce dernier envoyait de son argent au vieillard deux douzaines de chemises, et un bon habit pour le jour du mariage. Je vous fais tous ces petits détails, parce qu'ils vous feront mieux connoître le

bonheur parfait de cette famille, que toutes les belles phrases que je pourrois vous débiter sur ce sujet. Le dîner a été charmant; on y a porté beaucoup de santés, à la tête desquelles se trouvoit celle de Nelmur le héros de la fête; on n'a point oublié la vôtre, car votre petite croix de perles a charmé Gabrielle. Cette jeune fille est jolie, et aussi intéressante par sa naïveté et sa gentillesse que par ses vertus; le mariage se fera d'aujourd'hui en huit; nous avons obtenu des dispenses de bancs; nous assisterons à la bénédiction nuptiale, ét au repas de noce que donnera Nelmur. Après cet heureux dénoûment, nous retournerons à Paris.

Nous avons été deux fois au château de ***, où la comtesse Charles nous a reçus avec une grâce parfaite; elle a une figure ravissante à laquelle ne nuit point encore une grossesse de quatre mois qui ne paroît pas du tout. Nelmur, qui fait toujours le bien sans aucune ostentation,

m'avoit défendu de parler de cette belle action, qui sera sue par la suite, mais qui, dans ce moment, ne fait point de bruit, parce que tout s'est passé, entre nous, sans aucune pompe extérieure, et une grande discrétion de la part de tous ceux qui ont voulu s'y associer.

Je vous assure, ma chère Anastasie, que je ne me suis pas ennuyé un moment depuis que je suis ici; et au milieu de tout cela, Nelmur a été charmant par sa bonté naturelle, sa modestie et sa gaieté.

Qu'on est sot de faire le bien gauchement et *par procuration*, quand on peut se préparer de telles jouissances! Adieu, chère Anastasie, j'aurai un grand plaisir à vous revoir, et à répondre à toutes les questions que vous ne manquerez sûrement pas de me faire, malgré la longueur de ce récit.

LETTRE XVI.

Madame Dubreuil au baron de Réval.

Paris, 21 novembre.

Il y a environ trois semaines que je suis revenue du château de *** avec la comtesse Charles, à laquelle j'ai tenu fidèle compagnie jusqu'au moment de son départ. Elle me préfère ses autres amies, et surtout madame d'Erville, je ne l'ignore pas; cependant par ma conduite je lui donne des preuves d'amitié qu'elle ne reçoit pas des autres, mais je ne suis pas démonstrative, je ne fais point de phrases sentimentales, et l'on croit plus sensibles que moi, des personnes très-affectueuses en apparence, et qui sont incapables d'un attachement solide; néanmoins, j'aime la comtesse Charles, parce que je connois ses excellentes qualités,

et qu'elle est en toutes choses sincère et de bonne foi. Je m'afflige en pensant que cette aimable personne sera long-temps la dupe de l'affectation générale qui règne dans la société, et qui semble augmenter chaque jour à mesure que les principes et les sentimens s'affoiblissent. Si l'on ne jugeoit les personnes avec lesquelles on vit que par leur conduite et leurs actions, on ne s'abuseroit jamais, et c'est ce qu'on ne fait point, surtout dans la première jeunesse; on se laisse entraîner par les flatteries et les discours, et l'on est trompé sans cesse.

Nous avons eu au château de *** l'apparition d'un jeune homme véritablement intéressant, qui s'appelle le marquis de Nelmur : il a fait à Vernon des actions charmantes, que nous n'avons sues qu'après son départ. On dit dans le monde que le commandeur de Gersan a voulu lui faire épouser Palmyre, et madame de Nantel a préféré le comte Charles : ce n'étoit assurément pas l'intérêt

du bonheur de sa fille qui a pu décider son choix. Les amies de Palmyre n'ont pas manqué de l'instruire de ce fait qu'elle ignoroit. Comme elle est toujours dans le plus complet aveuglement sur son mari, cette anecdote n'a fait aucune impression sur elle, et ce n'est pas la faute de madame d'Erville, qui a prétendu que le marquis de Nelmur avoit montré une *très-vive émotion* en la revoyant, car ils s'étoient déjà rencontrés à Vernon chez un pauvre vieillard auquel par hasard l'un et l'autre, en même temps, portoient des secours; circonstance touchante et romanesque sur laquelle madame d'Erville s'est extasiée pendant deux jours. Le marquis de Nelmur étoit accompagné de son ami le vicomte de Saint-Cernin, dont les manières et la figure sont également agréables, quoiqu'il soit entièrement éclipsé à tous égards par le marquis de Nelmur. Au reste, l'attachement mutuel de ces deux jeunes gens est si

tendre et si sincère, qu'il intéresse tout le monde.

Le chevalier de Blanfort est resté fort long-temps au château de ***; on n'en a point été surpris, puisque madame d'Erville y étoit revenue; mais je ne crois pas que dans aucun genre elle puisse le fixer, et ce n'est pas sans dessein qu'il peut s'établir ainsi à vingt-deux lieues de Paris. Il a été flatteur, insinuant pour toutes les femmes, excepté pour la comtesse Charles, avec laquelle il affecte des manières sérieuses, et une espèce *d'austérité* qui me feroient rire si elles me paroissoient sans danger. Il gagne peu à peu son estime et sa confiance, et c'est faire de grands progrès sur un cœur honnête et sensible qui sera bientôt cruellement désabusé. Quand Palmyre connoîtra son mari, le ciel la préserve du malheur de prendre pour le confident de ses peines un homme tel que le chevalier de Blanfort !

M. Dubreuil sollicite toujours l'ambas-

sade du Danemarck : j'emporterai sans doute des regrets en quittant Paris pour quatre ou cinq ans, mais la satisfaction de remplir son devoir, et le plaisir de voyager de la manière la plus agréable, sont de grands dédommagemens : j'espère que vous viendrez me dire adieu. Nous ne nous voyons plus, mais rien ne trompe l'absence comme des lettres datées de vingt-quatre heures ; ces dates seront cruellement éloignées quand je serai à Copenhague, et je sentirai alors vivement le chagrin d'être séparée de vous.

LETTRE XVII.

Madame d'Erville à la comtesse Charles.

Versailles, 25 novembre.

Je suis contrariée à l'excès d'être encore ici; pour cette fois ce n'est pas mon oncle qui m'y retient, puisqu'il est à Paris, mais c'est une fantaisie de mes parens qui veulent absolument m'attacher à la cour, et je crois qu'ils vont obtenir, (bien contre mon goût), cette place que l'on sollicite pour moi depuis un an; je serai dans cette occasion la victime de l'ambition de ma famille. Je hais la sujétion, le grand monde, la représentation; je n'ai jamais su m'occuper que des intérêts de mon cœur; je n'attache aucun prix à ceux de la fortune et de la vanité : jugez, ma chère amie, combien peu me conviendra le genre de vie au-

quel on va me condamner; mais, les belles-mères, les beaux-pères et les maris, ne comprennent pas ce langage. Je crois que la chose sera décidée sous peu de jours; il faudra faire ensuite *des remercîmens*, et puis commencer *sa semaine*; ainsi vous voyez bien que je ne pourrai que dans dix ou douze jours aller à Paris me reposer près de vous. Ah! qu'un bon fauteuil dans votre joli salon, me convient bien mieux qu'un *tabouret* ici. Mais, dans cette grande société où nous a jeté le sort, nous ne choisissons rien; il faut prendre le parti de se livrer avec indolence au torrent inévitable qui nous entraînerait malgré nous.

Adieu, ma chère amie, écrivez-moi bien souvent; songez combien les dédommagemens que l'amitié peut donner me sont nécessaires.

LETTRE XVIII.

La même au maréchal de ***.

Versailles, même date.

L'AFFAIRE est en bon train, mon cher oncle, mais je vous conjure de venir sans délai; il y a une démarche indispensable et que vous seul pouvez faire, songez qu'il s'agit de rendre mon existence infiniment plus brillante et plus heureuse; il est essentiel de mettre la duchesse de *** dans nos intérêts; elle est à Paris, voyez-la avant de partir, vous avez du crédit sur elle, au nom du ciel parlez-lui bien vivement; vous pourriez la voir ce soir, et venir demain dans la matinée. Je ne vous parle point de mon tendre et respectueux attachement, vous le connoissez, et cette pensée me donne l'espoir que vous ferez

pour moi, dans ce moment décisif, tout ce que je pourrois attendre d'un excellent père.

Nous savons ici que le prince de *** donne après-demain cette grande fète annoncée depuis si long-temps. Concevez-vous, mon cher oncle, que je n'aie pas reçu de billet d'invitation! Je vous supplie de faire réparer cet oubli, sans dire que je vous en ai parlé; mais, que j'y puisse aller ou non, il seroit ridicule que je n'eusse pas un billet.

Ayez la bonté de m'écrire deux lignes par le courrier que je vous envoie.

LETTRE XIX.

Le chevalier de Blanfort à Ponteuil.

Versailles, 27 novembre.

Je comptois retourner à Paris hier, mais grâce aux intrigues de madame d'Erville, je suis obligé de rester ici encore cinq ou six jours, afin de faire deux ou trois démarches très-obscures, très-secrètes, et par *ricochets*, qu'elle croit utiles au succès de son affaire. Selon toute apparence elle obtiendra cette place qu'elle devra à son infatigable activité ; on n'imagine pas de quoi la rendent capable son amour-propre et son ambition. Chacun a son caractère, et je m'accommoderois aussi bien de celui-là que de tout autre, d'autant mieux que lorsqu'elle se livre à son *génie remuant* et à sa malignité naturelle, elle est spirituelle et amusante ;

mais quand elle joue la *paresse philosophique*, comme les tartufes de cour, qui croient cacher une dévorante ambition sous les dehors de l'indolence ; et quand elle affecte les grands sentimens, elle tombe dans le galimatias, et elle est ennuyeuse et ridicule. Ce qui me la rend véritablement insupportable, c'est cette fausseté qui lui fait répéter sans cesse qu'elle préfère à tout *la solitude et ses amis*. Au reste, ce genre de dissimulation devient très à la mode ; presque toutes les femmes ont la prétention d'être *sensibles*, avec exaltation, de n'avoir que des goûts simples et même *champêtres*. Elles sont toutes des bergères de l'*Astrée*, ou des philosophes désabusés de tout, et jamais elles n'ont été si coquettes, si intrigantes et si ambitieuses. Je ne connois que la comtesse Charles qui ait de la candeur et de la sincérité. Quant à madame d'Erville, elle me devient véritablement odieuse. En me faisant agir et intriguer sourdement pour elle, non-seulement elle

a l'effronterie d'affecter avec les autres, en ma présence, un grand détachement sur cette affaire, mais tête à tête avec moi, elle voudroit me persuader qu'une telle place *contrarieroit tous ses goûts*. Le prince de *** donne une grande fête aujourd'hui. Elle n'a reçu un billet d'invitation que ce matin; elle y va ce soir, et elle reviendra ici demain, prétendant que son oncle l'exige, se plaignant à tout le monde de *cette horrible corvée*; et je suis sûr que ce bon maréchal qui se laisse entièrement mener par elle, n'a certainement pas eu l'idée de lui imposer une telle fatigue. Voilà comme elle est en toutes choses; je n'y puis plus tenir, mais je n'ai point oublié vos exhortations à ce sujet; je n'aurai jamais un de ces torts apparens contre lequel toutes les femmes se déchaînent. Mon plan est fait, je vais me déclarer jaloux, mais jaloux à la rage; c'est une manière de dénouer une intrigue, qui n'a jamais blessé une femme:

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Elle sera d'abord flattée de m'inspirer ce violent sentiment; mais ensuite, ma vigilance, ma surveillance extrême décourageront tellement ses projets et lui causeront tant d'importunités, qu'elle prendra bientôt le parti de me congédier; elle seule sera coupable, et tout le monde me plaindra. Tu vois, mon cher Ponteuil, que j'ai des principes et l'esprit de conduite le plus réfléchi. Adieu, je vais la servir de mon mieux dans ce qu'elle désire, et quand elle reviendra, je lui ferai une scène sur la fête du prince de ***, et en sortant de chez elle, le dépit me fera retourner à Paris sans délai; j'y serai le 28 au soir, et j'irai te voir le lendemain matin.

LETTRE XX.

Le curé de Melrose au commandeur de Gersan.

Melrose, 12 décembre.

Monsieur,

Je suis chargé d'avoir l'honneur de vous écrire pour vous annoncer un triste événement. Madame la marquise de Melrose ayant succombé à de longues et cruelles souffrances, après avoir reçu tous les secours de la religion, est morte ce matin à neuf heures, dans les bras de sa fille désolée. Cette personne, si pieuse et si résignée, a vu la mort avec tout le calme de la conscience la plus pure; elle m'a demandé de vous recommander sa fille unique, dont elle vous nomme tuteur, en vous suppliant de laisser toujours auprès d'elle une personne du plus grand

mérite, mademoiselle Dumas, son amie, et qui l'a secondée dans tous les soins qu'elle a donnés à l'éducation de cette enfant chérie. Mademoiselle de Melrose, toute entière à sa juste douleur et à la religion, ne peut écrire dans ces premiers momens; donnez vos ordres, monsieur, sur tout ce qui la concerne, elle s'y conformera avec tout le respect et toute la docilité que lui inspirent sa soumission aux dernières volontés de sa mère, et sa vénération pour vous, monsieur. Vous trouverez toujours en elle une nièce affectionnée, une pupille reconnoissante, et l'obéissance, la raison et la douceur que doivent donner le meilleur naturel, un caractère qui ne laisse rien à désirer, et une éducation parfaite.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

LETTRE XXI.

Réponse du commandeur.

20 décembre.

Monsieur,

Je partirai lundi prochain pour aller moi-même chercher ma petite-nièce, afin de l'amener à Paris et de la remettre dans l'asile le plus convenable pour elle, chez ma sœur, madame de Nantel, sa grand'mère, où son éducation (qui n'a pu être qu'ébauchée en province) sera parfaitement terminée. Nous avons reçu hier, ma sœur et moi, les deux lettres de Flaminie qui sont fort bien, et j'en ai admiré l'écriture. Ma sœur a trouvé que sa petite-fille insistoit trop sur la décision si marquée de garder avec elle mademoiselle Dumas, sa gouver-

nante, qui, au fait, comme institutrice, lui sera fort inutile ici, relativement à l'instruction et aux talens qu'elle n'a pu lui donner et qu'il faudra acquérir; quant à la morale et à la connoissance du monde et de la manière de s'y conduire, Flaminie trouvera dans sa grand'mère et dans sa tante, la comtesse Charles, toutes les leçons qui lui seront nécessaires et tous les exemples qu'elle doit suivre. Cependant, quoique ma sœur soit persuadée que mademoiselle Dumas ne sera dans sa maison qu'un personnage assez embarrassant, elle ne la séparera point de sa petite-fille; c'est d'ailleurs une des dernières volontés de madame de Melrose : ce qui mérite d'être respecté, si, comme je n'en doute point, monsieur, d'après un témoignage tel que le vôtre, elle a le caractère, la réserve et la discrétion qui seront si nécessaires dans une grande maison et dans un monde si nouveau pour elle.

Cette lettre doit me précéder de qua-

tre jours; je vous supplie, monsieur, de la communiquer à ma nièce, et d'agréer l'assurance de l'attachement et du respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXII.

La comtesse Charles à madame d'Erville.

14 janvier 1771.

Elle est enfin arrivée hier à huit heures du soir, cette intéressante orpheline, et me voilà dans l'exercice de tous mes droits de tante; je n'en userai que pour tâcher de contribuer à son bonheur. Elle est charmante; on nous avoit beaucoup vanté, et avec raison, sa fraîcheur, sa beauté, mais on n'avoit point assez loué sa ravissante physionomie; sa figure est véritablement angélique! Avertis par un courrier que mon oncle nous envoya de la dernière poste, nous l'attendions; le cœur me battoit d'impatience, de curiosité; j'étois vivement attendrie, et en même temps inquiète et troublée de l'état d'anxiété où je voyois ma mère : je

craignois pour elle les pénibles souvenirs que cette première entrevue alloit lui rappeler !... Nous étions réunis dans sa chambre à coucher, le comte Charles, le marquis de Nelmur, ma belle-mère, madame de Crény, M. et Mme. Dubreuil. Ma mère étoit triste et silencieuse; elle dit deux ou trois mots amers sur ma malheureuse sœur. Je me hâtai de parler de Flaminie, de sa jeunesse, de son innocence; ma mère m'interrompit en disant : *Elle a été élevée à me haïr!...* Ces paroles me percèrent le cœur; j'allois combattre une si cruelle idée, lorsque nous entendîmes le bruit des fouets des postillons, au même instant la voiture entra dans la cour... Nous éprouvâmes tous une espèce de saisissement; mon premier mouvement fut de me lever et de m'élancer vers la porte pour voler au-devant de la pauvre petite. Ma mère me rappela, et me dit d'un ton de reproche : Que feriez-vous de plus pour moi, si je revenois après une longue

absence ?... Je ne répondis qu'en serrant ses mains dans les miennes, et je restai !... Au bout de quelques minutes, les deux battans de la porte s'ouvrirent, et je vis paroître, avec une émotion inexprimable, cette figure céleste, en grand deuil, et qui nous frappa tous par sa touchante expression et par sa beauté, quoiqu'elle fût un peu pâle et qu'elle eût l'air abattu..... Mon oncle la tenoit par la main; mademoiselle Dumas, son institutrice, étoit à côté d'elle. Flaminie s'avança, mon oncle lui désigna sa grand'-mère; je trouvai qu'il n'y avoit pas assez d'empressement dans sa marche; on voyoit même qu'elle ralentissoit un peu celle de mon oncle.... Ah! que je souffrois intérieurement! et je n'osois ni lui faire un signe, ni me jeter à son cou!... Son maintien nous surprit tous; il n'annonçoit ni l'assurance, ni l'embarras, ni la timidité; il étoit mélancolique et serein!... Ma sœur, dit mon bon oncle, je vous amène une enfant digne de

votre affection maternelle.... A ces mots, Flaminie pâlit, et s'approchant tout-à-fait de ma mère, elle s'inclina profondément, prit une de ses mains, la baisa, et resta la tête penchée sur cette main : cette action la fit fondre en larmes; elle lui rappeloit douloureusement sa mère, car, dans ce moment, elle baisoit pour la première fois une autre main que la sienne !... Ma mère l'embrassa; alors, par un mouvement unanime et bien naturel, nous nous avançâmes pour l'entourer; je la pris dans mes bras; je la pressai contre mon sein, avec un véritable sentiment de maternité; nous pleurions tous : cette scène touchante se termina d'une manière cruelle; ma mère se trouva mal !... Mais grâce au ciel, cette attaque de nerfs ne fut pas longue. On s'assit. Tous les regards étoient fixés sur Flaminie, qui reprit peu à peu ses vives et brillantes couleurs, et cette expression angélique de sérénité que je n'ai vue qu'à elle; on se retira de bonne heure;

ma mère étoit souffrante ; toutes les diverses émotions qu'elle a éprouvées dans cette soirée lui ont fait mal ; il faut convenir que Flaminie n'a pas été aussi tendre qu'elle auroit dû l'être avec une grand'mère qu'elle voyoit pour la première fois, et qui, sans être nommée sa tutrice, la recueille et lui donne chez elle un asile. Quand ma mère s'est trouvée mal, Flaminie est restée immobile vis-à-vis d'elle, sans songer à lui offrir le moindre secours : son visage n'exprimoit que l'étonnement !... Je crains bien, chère amie, qu'elle ne soit pas sensible, c'est-à-dire, qu'elle n'ait qu'une sensibilité vulgaire, et je m'en afflige, car je suis bien disposée à l'aimer passionnément.

Comme je connois votre goût pour les petits détails et les portraits, je dois vous parler de mademoiselle Dumas : c'est une grande personne de trente-cinq ans, bien sèche, bien droite, bien silencieuse ; en descendant d'une voiture

de poste, après avoir fait deux cents lieues, elle étoit poudrée et *busquée*, comme madame de Tornis sortant de sa toilette pour aller faire des visites ; d'ailleurs, sa coiffure est classique, car elle est semblable à celles que nous représentent les portraits du grand siècle de Louis XIV ; on ne sait pas encore aux environs de Pau, que *nous avons changé tout cela* : au reste, elle n'est pas laide, et même

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

Sa physionomie est spirituelle, et il y a je ne sais quoi d'observateur dans son regard, que l'on trouveroit imposant dans une personne qui auroit de l'usage du monde, et qui, par conséquent, seroit en état de comparer, de juger et de saisir les ridicules.

Je vous ai conté avec quelle noblesse et quelle délicatesse M. de Nelmur avoit fait secrètement, pendant plusieurs années, une pension à madame de Melrose : son caractère généreux ne se dément dans

aucune occasion ; quand mon oncle est parti pour aller chercher Flaminie, M. de Nelmur alla le trouver pour lui dire qu'il avoit réservé des diamans de sa mère, une bague qu'il le supplioit de faire accepter à sa cousine, qu'elle ne refuseroit pas, ajouta-t-il, si mon oncle l'assuroit qu'il y auroit de la désobligeance à rejeter une simple marque d'estime et d'affection d'un proche parent qu'elle n'avoit jamais vu, et qui ne lui faisoit hommage de cette bague que parce qu'elle avoit été portée par la sœur de son père. Mon oncle emporta ce diamant en Béarn ; il s'acquitta de son mieux de sa commission; et de plus, pour déterminer Flaminie, il loua avec justice la sagesse et la vertu de M. de Nelmur; il ajouta même qu'il falloit le regarder comme un homme marié, puisque tout le monde savoit qu'il avoit de l'inclination pour mademoiselle de Saint-Cernin, qu'il épouseroit sous peu de mois. Tous ces discours ont été superflus : Flaminie a

refusé le diamant avec une fermeté inébranlable, et mon oncle l'a rendu à M. de Nelmur. Ce diamant, soumis à l'examen de Lempereur (1), a été estimé 14,000 francs.

Adieu, mon amie, puisque vous ne reviendrez que lundi, je vous récrirai samedi. Arrangez-vous pour vous trouver à mes couches; songez combien je serois malheureuse si vous n'étiez pas ici à cette époque.

(1) Joaillier célèbre de ce temps.

LETTRE XXIII.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

6 février.

Vous avez connu le vertueux abbé d'Erlac et vous avez pour lui la profonde estime qu'il obtiendra toujours de toutes les personnes qui pensent comme vous, ainsi vous serez bien aise d'apprendre qu'on vient de lui donner un prieuré de quinze mille livres de rente, et certainement cette grâce qu'il n'a nullement sollicitée, sera un grand bonheur pour les pauvres de ce prieuré. Voilà ce qu'il ne dit point, car jamais vertu n'a été plus modeste que la sienne; cette vertu n'est point la moderne et fastueuse *bienfaisance* philosophique, c'est l'humble et vieille charité chrétienne, c'est la vôtre; et tout ce qui connoît l'abbé d'Erlac, a de

lui la même opinion. Il doit son prieuré à la comtesse Charles, qui, saisissant vivement une occasion inattendue, et profitant de l'amitié de son grand-oncle, l'évêque de ***, et de l'excellente réputation de l'abbé, a obtenu ce bénéfice avant qu'aucun prétendant fût encore informé de sa vacance. C'est au marquis de Nelmur que Palmyre, avec la grâce qu'elle met à tout, a annoncé cette nomination, le jour même de l'arrivée de Flaminie. Cet événement sépare l'instituteur du disciple qui lui fait tant d'honneur, l'abbé logeoit chez monsieur de Nelmur et ne l'a pas quitté un instant depuis dix ans; mais ils s'écriront, et je sais qu'en amitié c'est une grande consolation dans l'absence. Une chose qui me fait un plaisir extrême, c'est que le prieuré de l'abbé n'est qu'à trois lieues de votre château, ainsi vous aurez un voisin suivant votre coeur, et qui sera pour vous une société charmante qui vous conviendra parfaitement à tous égards.

Quand naturellement je n'aimerois pas la comtesse Charles, elle auroit gagné mon affection par la manière dont elle a reçu sa nièce Flaminie, et par le vif intérêt qu'elle prend à elle. Ces deux jeunes personnes offrent, par leurs caractères, leur éducation, leur maintien, leur genre de figures, un contraste d'autant plus singulier, que charmantes l'une et l'autre, également irréprochables et pures, incapables d'envie et d'un sentiment bas, pieuses, bonnes, sensibles, vertueuses, elles devroient se ressembler, et néanmoins en les comparant, on ne peut s'empêcher de remarquer avec étonnement la différence extrême et frappante qui se trouve entre elles. Je ne connois mademoiselle de Melrose que depuis quelques jours, mais c'en est assez pour connoître parfaitement une personne qui n'a ni dissimulation, ni artifice d'aucun genre, ni routine de conventions sociales. Elle n'a de la politesse que l'*absolu nécessaire;* elle n'en a jamais la cajo-

lerie, et par conséquent le mensonge. Jamais une expression exagérée ne sort de sa bouche; mais comme elle est bienveillante pour tout ce qui l'approche, jamais un mot désobligeant ne lui échappe. Tout ce qui dans le monde peut paroître répréhensible ou ridicule, ne produit en elle qu'un premier mouvement de surprise; on voit que seulement elle s'étonne, et qu'au lieu de condamner les autres, elle n'accuse que son inexpérience, et qu'elle se dit simplement qu'elle ne comprend pas. Il y a en elle un calme qui n'a rien d'insipide, parce qu'il vient uniquement de la pureté de son âme et de sa parfaite innocence; avec le maintien le plus modeste, le ton le plus doux et le plus réservé, elle n'est point timide; l'inquiet amour-propre, la turbulente vanité, n'ont jamais agité son jeune cœur; sans crainte, sans défiance, sans prétentions, elle ne s'embarrasse point, elle ne rougit point; il y a de la sérénité jusque dans sa pudeur, car son imagina-

tion est si sage et si pure, qu'elle ne sauroit s'alarmer. Que deviendra cette innocente créature, cet être unique dans la société astucieuse et corrompue où le sort vient de la jeter? Avec cette éclatante beauté, que de piéges vont l'environner! Comment les évitera-t-elle? Mais elle est humble et docile, et elle a dans mademoiselle Dumas, sa gouvernante, un guide éclairé, qui me paroît avoir beaucoup d'esprit. Le bon sens et la vertu non-seulement peuvent suppléer à l'usage du monde, mais valent infiniment mieux. Quand on examine Flaminie, il est difficile de s'inquiéter de son avenir, et quand on regarde Palmyre, quand on étudie son caractère, et ce mélange étonnant de gaieté, de frivolité, d'excellens principes, de sensibilité, de raison, de crédulité, d'exaltation, on ne peut prévoir dans sa destinée que des imprudences, des combats douloureux et des orages.

L'arrivée de mademoiselle de Melrose

a produit un grand mouvement dans la société intime de madame de Nantel, qui croit faire une action héroïque, en recevant chez elle sa petite-fille orpheline, âgée de dix-sept ans; elle vouloit avoir des témoins de cette première entrevue si solennelle; j'ai été comprise dans les invitations et je me suis trouvée à cette grande scène, où madame de Nantel a été tout ce j'avois prévu qu'elle seroit, à l'exception de l'*attaque de nerfs* qui a été moins forte et plus courte que je ne m'y attendois; mais madame de Nantel a jugé à propos de l'abréger, parce qu'elle a vu qu'il seroit impossible de détourner l'attention générale portée toute entière sur Flaminie. Elle a établi cette jeune personne et son amie, mademoiselle Dumas, dans un vilain petit logement de femme de chambre au quatrième, et n'ayant pour tous meubles, que des vieux lits d'indienne, une armoire, une commode, une table de bois de noyer, et des chaises de paille. Mais Palmyre, bien certaine

que sa mère ne montera jamais à cet étage, y a fait porter à son insçu de charmantes chiffonnières, des flambeaux, un écran, des porcelaines et une jolie pendule. Toute cette magnificence contraste d'une manière étrange avec le fonds de l'ameublement. Il a fallu confier en secret cette attention à mademoiselle Dumas, afin qu'elle n'en parle pas à madame de Nantel. Mademoiselle Dumas, au grand scandale de Palmyre, a répondu bonnement que l'on avoit bien fait de la prévenir à ce sujet, parce que sans cela, elle et Flaminie, n'auroient point gardé toutes ces belles choses qui leur étoient inutiles, et qu'elles craignent beaucoup de briser ou de gâter. Palmyre a été indignée de cette réponse qui a été faite avec autant de bonhomie que de simplicité. Je conviens que ce n'est pas là, ce que nous appelons *de la grâce*; mais mademoiselle Dumas a cru parler de la chose du monde la plus indifférente, elle ne sait pas encore combien il importe au bonheur

d'une femme d'avoir de belles tasses et des tables chargées de dorures. Ces personnes-là ne s'entendront de long-temps.

Madame d'Erville critique la figure de Flaminie qu'elle appelle *une belle statue*, et elle se moque, avec Palmyre, de l'air provincial de mademoiselle Dumas. Le commandeur a pris une tendre affection pour Flaminie; il se désole de l'inclination mutuelle du marquis de Nelmur et de mademoiselle de Saint-Cernin; il dit que Nelmur et Flaminie étoient nés l'un pour l'autre. A propos du commandeur, il me recommande toujours de le rappeler à votre souvenir. Le maréchal de ***, M. et Mme. de Tornis me questionnent sans cesse sur vous. On parloit l'autre jour de votre dévotion et de votre retraite, le chevalier de Blanfort en fit sérieusement l'éloge: il vanta d'un ton à la fois sentimental, philosophique et nonchalant, le charme de la paix, de la tranquillité, et le bonheur de savoir diriger sa sensibilité vers le seul objet qui

puisse la satisfaire; la comtesse Charles l'écoutoit avec admiration. Ah! que cet homme est dangereux! M. de Ponteuil, que je rencontre souvent chez mesdames d'Erville et de Crény, me demande toujours de vos nouvelles; ce pauvre homme qui jadis étoit, dit-on, si brillant et si à la mode, n'est plus qu'un vieux goutteux, qui ne se soutient dans le monde, qu'en achevant de se ruiner au jeu, et par les fêtes qu'il donne à Passy. A quarante-huit ans il a l'air d'en avoir soixante-dix; il me fait rire quand il me dit qu'il n'a que *six mois* de plus que vous. Comme il y a en effet quelque ressemblance dans vos figures, on pourroit fort bien le prendre pour votre grand-père. L'âge mûr d'un épicurien est une vieillesse précoce qui n'a rien de vénérable.

Adieu. Personne ici ne vous oublie : jugez si vous êtes présent à mon souvenir.

L'affaire de l'ambassade de Danemarck n'est pas encore décidée.

LETTRE XXIV.

Mademoiselle Dumas au curé de Melrose.

Paris, 15 février.

Monsieur,

Je n'ai eu l'honneur de vous écrire qu'un billet en arrivant ici; maintenant que nous voilà tout-à-fait établies, je vais entrer dans quelques détails. Flaminie est à tous égards tout ce que nous pouvons désirer. Notre petit logement est un peu haut, cependant il seroit commode si on ne l'avoit pas rempli de colifichets qui nous gênent beaucoup. Flaminie avoit pour déjeuner un cabaret de magnifiques porcelaines qui lui causoient de l'inquiétude; il est désagréable de briser une tasse de cinq ou six louis. Nous avions aussi une table sur laquelle

nous n'osions rien poser, parce qu'elle étoit couverte d'une glace que nous avions peur de casser; nous avons rendu ces deux choses, qui sont très-agréablement remplacées par une bonne table de merisier, et par des tasses sans peintures et sans dorures.

Madame la comtesse Charles est heureusement accouchée d'une fille mercredi dernier; depuis ce temps, madame de Nantel est toujours chez elle; nous ne la voyons plus que des instans. Flaminie ira demain voir sa tante pour la première fois, depuis sa couche.

Flaminie est toujours bien affligée, mais elle a cette douleur religieuse dont la parfaite résignation adoucit l'amertume des plus grands malheurs. Elle regrettera toujours son excellente mère; mais en songeant à ses vertus et à ses souffrances, elle se la représente heureuse, et cette idée fait supporter aisément les peines d'une séparation passagère.

Quoique le deuil et l'âge de Flaminie

nous dispensent d'aller dans le monde, nous en avons déjà assez vu, pour pressentir combien on y trouve de ridicules. Le peu de remarques que nous faisons à cet égard tombe sur les coutumes et les usages, et non sur les personnes, que nous ne critiquerons jamais. Parmi les dames qui viennent ici, celle qui nous paraît la plus aimable, s'appelle madame la vicomtesse Dubreuil; il me semble qu'elle est exempte des préjugés que l'on prend naturellement dans le monde, lorsqu'on y a été élevé. Les préjugés des champs montrent de l'ignorance, mais ils n'altèrent point la pureté des mœurs; ceux des grandes villes sont bien plus dangereux.

M. le commandeur est rempli de bontés pour nous; il nous a menées chez M. le curé, que nous avons pris pour confesseur. Et les dimanches, il nous envoie sa voiture pour nous mener à la grand'messe et à vêpres. L'âge et la mauvaise santé de madame de Nantel, ne lui permettent d'y

aller qu'aux quatre grandes fêtes de l'année; elle a une chapelle dans sa maison où elle entend une messe basse tous les dimanches.

M. le commandeur vouloit donner tout de suite à Flaminie sa pension de quatre mille francs pour son entretien et ses aumônes; je lui ai représenté qu'étant d'ailleurs défrayée de tout, la moitié lui suffiroit, et le reste sera placé chez un notaire, jusqu'à son mariage ou sa majorité, ce qui, joint aux cinq mille francs qu'elle retire de la terre de Melrose, lui fera par la suite une bonne petite somme. Nous avons repris nos lectures et nos études; son esprit est si formé, il y a tant d'élévation dans son âme, que, malgré son extrême jeunesse, elle sent toutes les beautés des sermons de Bossuet. Je ne lui laisse point oublier son prodigieux répertoire de vers; elle apprend maintenant les beaux chœurs d'Esther et d'Athalie. Quant à l'histoire, nous en sommes toujours à Rollin; quand

nous l'aurons fini, nous lirons le discours de Bossuet sur l'Histoire Universelle. Flaminie cultive avec plaisir son talent naturel pour le dessin et la peinture; son portefeuille se remplit de choses charmantes.

Je n'ai point encore donné à Flaminie l'intéressant écrit que sa mère mourante m'a chargé de lui remettre quand je le jugerois à propos. La perte qu'elle vient de faire est si récente, qu'une telle lecture en renouvelleroit trop cruellement la douleur. Dans cette espèce de testament, madame de Melrose permet à sa fille d'en donner trois copies; l'une à vous, monsieur, et les deux autres à M. le commandeur et à notre ancienne et chère voisine, madame la marquise de Terçure.

Donnez-nous vos conseils, monsieur, nous les suivrons toujours avec obéissance.

Je suis avec respect, monsieur, votre, etc.

LETTRE XXV.

Nelmur à l'abbé d'Erlac.

Paris, 16 mars.

Malgré vos lettres si tendres et si parfaitement aimables, mon ami, je ne m'accoutume point à votre absence ; ce cabinet d'études où je ne vous trouve plus, me paroît désert et bien triste. Quand je rencontre dans mes lectures un passage agréable ou frappant, je cherche en vain autour de moi celui auquel je communiquois mes opinions, mes sentimens, et qui les affermissoit en les approuvant. Il me semble que je n'admire plus qu'à demi depuis que nous n'admirons plus ensemble. Les compagnons d'une dissipation aussi frivole qu'elle est dangereuse ne sont que des espèces de complices que l'on remplace toujours

facilement; mais qui peut tenir lieu d'un ami fidèle, aimable et vertueux, d'un ami que la raison, l'inclination et la reconnoissance rendent également cher?

Depuis votre départ je vas presque tous les jours dîner chez madame de Saint-Cernin, ce qui fait un grand plaisir à cette bonne mère, parce que son fils n'oseroit pas y dîner moins souvent que moi. Je passe là des journées délicieuses. Anastasie est charmante, et j'ai tout lieu de croire que le projet favori de Saint-Cernin se réalisera. Je suis le seul jeune homme admis dans l'intimité de cette respectable famille, et le père et la mère m'ont fait entendre clairement qu'ils autorisoient toutes les espérances que peuvent me donner les bontés particulières qu'ils ont pour moi. Vous m'avez conseillé, mon ami, de ne rien précipiter dans une chose d'une si grande importance; ainsi, je n'ai point fait de déclaration formelle, mais je me suis engagé tacitement, et vous penserez comme

moi, mon ami, qu'un engagement n'a pas besoin d'être public pour être sacré. Je pourrois faire un mariage plus avantageux dans les idées du monde; mademoiselle de Saint-Cernin ayant un frère, n'est pas ce qu'on appelle un grand parti; mais je n'en trouverai jamais un qui puisse à tous égards me convenir aussi parfaitement. Je révère son père dont la haute considération dans la société est fondée sur les titres les plus respectables, la probité, le savoir, et les talents militaires. J'ai pour madame de Saint-Cernin une affection véritablement filiale : vous savez comme j'aime son fils et comme il me paroîtra simple et doux de l'appeler mon frère. L'éducation de mademoiselle de Saint-Cernin, sa piété, sa sensibilité, indépendamment du charme de sa figure et de ses manières, auroient suffi pour m'attacher à elle; enfin, je l'aime depuis mon enfance, car au collége, Saint-Cernin sans cesse me parloit d'elle, et elle est sans exception

la seule femme qui ait jamais occupé mon imagination. O mon ami ! que j'ai de grâces à rendre au ciel ! vous m'avez préservé des égaremens qui flétrissent la jeunesse et qui ternissent l'avenir, en y plaçant (dans la supposition la plus heureuse) le repentir et des souvenirs affligeans! Guidé par vous, je n'ai connu que la douceur des sentimens légitimes et des émotions vertueuses ; semblable à ce jeune homme que M. de Saussure conduisit jusqu'aux sommets du Mont-Blanc, je ne me suis point détaché de vous durant un trajet périlleux, et j'ai vu sous mes pieds la foudre et les tempêtes, sans en ressentir, et même sans en redouter les ravages. J'étois né impétueux et sensible jusqu'à la déraison ; j'avais besoin d'admiration et d'enthousiasme. Loin de vouloir m'ôter ces grands mouvemens de l'âme, vous les avez exaltés en les dirigeant vers leur véritable but ; l'étude des livres saints et celle de la nature, faites sous vos yeux, ont été pour moi une

source inépuisable d'étonnemens, de ravissemens et d'émotions délicieuses; vous m'avez empêché de porter ma sensibilité toute entière sur quelques objets que la mort peut nous ravir ou que le temps dégrade; les infortunés appelés par vous en ont réclamé la plus noble portion, et en les accueillant, en obéissant à la religion, je croyois n'écouter que mon cœur. Don du ciel, tendre pitié, tu n'es toute-puissante que dans les âmes pieuses; c'est là que Dieu se plaît à te fortifier, afin de nous faire trouver dès cette vie, dans l'obéissance à ses commandemens, la plus douce de toutes les récompenses. Après l'adoration due au créateur de l'univers, est-il un sentiment plus passionné que cette charité divine qui produit un oubli si complet de soi-même, et des dévouemens si sublimes? Et jamais le dévorant repentir ne corrompra la douceur des touchans souvenirs qu'elle nous laisse, alors même que le monde en juge les actions extravagantes. Combien de fois

mon sommeil a été délicieusement suspendu dans l'attente d'une scène attendrissante préparée par vous et remise au lendemain!.... Oui, mon incomparable ami, je vous dois tout!.... J'ai seulement éprouvé les peines qui ne laissent que de nobles regrets; j'ai perdu les auteurs de mes jours: mais la pureté de leur vie, la sainteté de leur mort, doivent me préserver des anxiétés d'une inquiétude déchirante; ma douleur est un hommage filial, elle ne sauroit être un tourment. Je retrouve en vous, mon ami, l'affection paternelle, et cette autorité sacrée que ma reconnoissance vous conservera toujours. Votre empire sur moi est celui du sentiment et de la raison; il m'élève à mes propres yeux et il fait ma sûreté. Que je suis heureux et que je le sens vivement! La paix de la conscience, la satisfaction du cœur, un penchant légitime et partagé, le goût de l'étude et des arts, la santé, la fortune, la réputation, le souvenir du passé, la perspective de l'a-

venir, tout se réunit pour me faire goûter le bonheur le plus pur que l'on puisse espérer sur la terre; tout me le procure ou me le promet, plus vif encore que celui dont j'ai joui, et aussi durable que la vertu qui le fonde.....

Oui, mon ami, j'irai vous voir ce printemps, je passerai au moins trois semaines avec vous; je jouerai de l'orgue dans votre jolie église; je dessinerai la vue dont vous me parlez : mes petits talens seront toujours à votre disposition. N'oubliez pas que vous m'avez promis de venir à votre tour à Paris, au commencement de l'hiver prochain, reprendre au moins pour un mois ce petit logement où je serai si heureux de vous revoir. D'ailleurs, j'espère que vous aurez une bénédiction nuptiale à donner. Ah! mon ami, quel jour! et votre présence n'y sera-t-elle pas indispensable? Je suis plus que jamais content de Saint-Cernin; il a certainement beaucoup perdu de sa pétulence et de son effrayante *mobilité;* mais

s'il y a eu d'étranges disparates dans sa conduite, il n'a du moins jamais varié dans ses opinions, sa croyance et ses sentimens : il a été égaré, inconséquent, et non perverti. Ses fautes lui ont donné de l'expérience; et, avec un cœur tel que le sien, il est impossible qu'il ne soit pas bientôt fixé dans le bien. Il est charmant à nos soirées, par sa gaieté et par toutes les folies qu'il invente, en quoi je le seconde sans effort et de mon mieux. Il a dans l'esprit et dans sa bonne humeur autant d'innocence que d'agrément.

Vous me recommandez, mon ami, de ne pas former de liaison intime dans la société et dans *la famille* de madame de Nantel, non que les personnes qui la composent ne soient très-estimables, mais parce qu'il y en a *deux* qui sont si remarquables, que toute assiduité près d'elles pourroit donner lieu à de fausses interprétations. Je ne verrai donc que très-rarement la *tante* et la *nièce*, malgré les liens de parenté qui m'unissent à la

dernière ; mais je voudrois bien que Saint-Cernin devînt assez raisonnable pour pouvoir prétendre à la main de cette belle et touchante Flaminie, qui seroit si digne de devenir la sœur d'Anastasie ! Sur tout ce que j'ai dit à Saint-Cernin de cette jeune personne, il brûle de la voir; vous connoissez sa tête qui s'exalte si facilement ! mais cela ne suffit pas ; il faut du temps pour détruire de certaines préventions que sa légèreté a dû donner, et il faut qu'il soit agréé.

Voyez-vous souvent votre voisin le baron de Réval ? Il est si vertueux que votre liaison doit se former bien promptement. Adieu, mon cher ami ; je serai sûrement chez vous au plus tard sur la fin du mois prochain.

LETTRE XXVI.

Réponse de l'abbé.

Prieuré de ***, 20 mars.

Je ne vous parle point, mon enfant, de la joie que me causera votre arrivée ici; je m'en rapporte à votre cœur pour vous la représenter. J'ai déjà préparé votre petit logement. Vous aurez une chambre bien propre, bien claire; vous découvrirez de votre fenêtre une campagne charmante dont vous pourrez dessiner quelques points de vue. Vous trouverez en ordre ma pharmacie pour les pauvres, et mon jardin de plantes usuelles, qui, en grande partie, leur est aussi consacré; s'il est agréable de s'occuper d'un parterre qui n'offre que des fleurs inutiles, combien il est plus doux de cultiver ces plantes bienfaisantes qui, en récréant nos

yeux, nous présentent tant de remèdes salutaires! Quelle bonté de la Providence de nous donner, sous des formes si gracieuses, ce grand nombre de spécifiques pour tous nos maux physiques; et de réserver pour les souffrances morales plus dangereuses et plus cruelles un seul remède, un remède universel toujours certain, une véritable panacée, la doctrine évangélique! J'ai fait tracer à l'entrée de ce jardin cette inscription: « C'est le » Très-Haut qui a produit de la terre tout » ce qui guérit; Dieu a fait connoître aux » hommes la vertu des plantes, afin qu'ils » l'honorassent dans ses merveilles (1). »

Je n'ai pas encore terminé l'arrangement de ma bibliothèque; j'ai besoin de votre aide pour achever de la mettre en ordre. Je suis charmé de votre assiduité chez madame de Saint-Cernin, l'une des plus respectables personnes que je connoisse. Sa fille est bien intéressante; mais

---

(1) *Ecclésiaste*, chap. 38.

je désire, mon ami, que vous l'aimiez sans illusion, et qu'à travers son innocence, sa piété, et mille bonnes qualités, vous discerniez les défauts que je remarque en elle; il est certain qu'il y a dans son caractère quelque chose de la véhémence de son frère, et de cet amour-propre pointilleux qui dégénère si facilement en orgueil et en susceptibilité. M. le marquis de Saint-Cernin a la réputation méritée de l'homme le plus probe et le plus honnête à tous égards; mais il convient lui-même qu'il est né violent, et ses enfans tiennent beaucoup plus de lui que de leur mère; vous savez que ce sont les maris qui perfectionnent ou qui gâtent l'éducation de leurs jeunes épouses; ainsi, voyez donc mademoiselle de Saint-Cernin telle qu'elle est, afin de la rendre parfaite un jour.

Quant au jeune Saint-Cernin, avant d'avoir la pensée de le marier, laissez-le mûrir, et ne le voyez habituellement que chez ses parens. J'ai renouvelé connois-

sance avec M. le baron de Réval, que j'ai trouvé rajeuni; il est dans sa cinquantième année; il paroît à peine avoir quarante ans. Je ne connois point de figure plus noble, plus douce que la sienne, et de physionomie plus agréable. Nous nous voyons très-souvent; il n'est nullement sauvage; il reçoit fréquemment deux ou trois voisins qui lui conviennent; il est pour tous les autres d'une extrême obligeance; et, par les amis et les correspondances qu'il a conservés à Paris et à la cour, il leur rend sans cesse une infinité de services. Sa vie est admirable; la moitié de ses journées est consacrée à la prière, à ses vieillards, aux pauvres enfans qu'il élève; et le reste de ces saintes journées à la promenade, la lecture, ses correspondances et ses amis. Sa conversation est édifiante avec simplicité, instructive sans pédanterie; il y a tant de douceur dans sa dévotion, qu'elle ne paroît jamais austère; il a l'air si calme, si heureux, il l'est tellement en effet,

qu'on ne sauroit penser à ses sacrifices; on n'est frappé que du fruit qu'il en retire; son bonheur est si pur et si vrai, qu'on ne songe point à l'admirer; on l'envie. Enfin son indulgence, loin de s'attribuer le moindre mérite, est unie à une modestie, à une humilité si sincère, qu'elle semble en lui non un mérite, mais un charme particulier de son caractère; on sent que tout naturellement il ne se place jamais au-dessus de ceux qu'il tolère et qu'il excuse. Il est universellement aimé dans ce pays, et il jouit de toute la considération que doit donner une si haute vertu. Il est charmé de trouver en moi un joueur d'échecs à peu près de sa force; quand nous sommes ensemble, notre soirée est agréablement partagée entre la conversation et les échecs.

Ah! mon enfant, que l'on est insensé de chercher le bonheur hors de la vertu! car, même humainement, que veut-on? l'estime, la tranquillité, la santé, une

heureuse vieillesse, la reconnoissance de ceux qu'on oblige, enfin une mort sans terreur. Et voilà ce que la religion et la charité chrétienne peuvent seules nous donner. L'estime n'est solide que lorsqu'on suppose dans l'objet qui l'inspire des principes invariables fondés sur une autorité sacrée; l'inébranlable probité, qui n'est autre chose que la justice, vient du ciel : on ne peut raisonnablement compter que sur celle de l'homme religieux. Les bienfaits de la vanité ou d'une prédilection particulière et mondaine font toujours des ingrats; la charité chrétienne n'en trouve point; le pauvre et l'infirme sont toujours reconnoissans; et s'ils ne l'étoient pas, le bienfaiteur ne seroit ni déçu ni affligé. Son action est inscrite dans le livre éternel; que lui importe que les hommes en perdent la mémoire!... Ce n'est pas d'ici-bas qu'il attend sa récompense, et néanmoins presque toujours il en trouve une dans le cœur des infortunés. Je voudrois que vous

vissiez l'expression que prennent les yeux et les physionomies des vieillards rassemblés dans le château de mon vertueux voisin, lorsqu'il entre dans leur salle; ô qu'il est doux de rencontrer et de fixer sur soi de tels regards!... Vous avez joui partiellement de cette délicieuse sensation; mais il est juste qu'elle soit plus vive encore quand la masse des infortunés est à la fois plus considérable! Cet accord de reconnoissance, cette réunion de sentimens de divers individus n'en formant qu'un seul dirigé vers le même objet, est pour l'âme la plus touchante de toutes les harmonies.

Venez, mon enfant; vous êtes annoncé, attendu avec impatience par M. de Réval, et surtout par moi : nous aurons tant de choses à nous dire! J'ai le double chagrin de ne pas vous voir et de penser que personne encore ne peut dans tous les momens vous faire supporter cette absence. Je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai marié et bien établi

dans votre ménage. Adieu, parlez-moi de vos lectures et de vos occupations; étendez-les, sans négliger les anciennes études. A quoi serviroit d'acquérir d'un côté en perdant de l'autre? et quelle folie d'oublier et d'abandonner ce qui a coûté du temps et de la peine à apprendre! Avec de la suite, de l'ordre et de l'activité, on suffit à tout.

LETTRE XXVII.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

28 mars.

J'ai reçu hier, mon cher cousin, votre lettre du 25, et j'y vois avec plaisir que ma prédiction est vérifiée, et que vous êtes enchanté de votre nouveau voisin l'abbé d'Erlac, qui vous le rend bien, car je sais qu'il parle de vous dans toutes ses lettres : c'est dire comme il en parle. Je vais vous conter un fort joli trait de son élève le vicomte de Nelmur; et, comme ce jeune homme ne se vante jamais, il est probable que vous apprendrez à l'abbé d'Erlac cette petite anecdote. Je vous ai mandé que M. de Nelmur envoya à sa cousine mademoiselle de Melrose, qu'il n'avoit jamais vue, une belle bague de l'héritage de sa mère,

tante de Flaminie. Le commandeur se chargea de faire accepter ce don, qui fut refusé, et rendu à M. de Nelmur; mais ce dernier a trouvé une manière ingénieuse et touchante de forcer Flaminie à le reprendre. Il y a environ quinze jours que le curé de Saint-Sulpice désigna mademoiselle de Melrose pour quêter à la grand'messe paroissiale: comme Flaminie a déjà une grande réputation de beauté, tout le faubourg étoit à cette messe; j'y allai aussi avec Palmyre, et nous nous y trouvâmes placées à côté de M. de Nelmur. Le commandeur donnoit le bras à sa petite-nièce, dont le maintien et la figure charmèrent tout l'auditoire. Après avoir reçu notre offrande, elle s'adressa à son cousin, qui aussitôt jeta la belle bague dans la bourse. A cette action, j'ai vu, pour la première fois, sur le visage de Flaminie quelques traces d'émotion, ce qui est fort remarquable sur une physionomie qui n'exprime jamais que le calme céleste.

d'un ange. Comme elle ne fait rien sans consulter, elle a regardé son oncle; alors, encouragée par un signe approbatif, elle a dit d'une voix basse à M. de Nelmur : *Avec reconnoissance pour les pauvres !* et elle s'est éloignée. On assure que le même jour plusieurs personnes sont venues offrir au curé d'acheter le diamant suivant l'estimation; mais il est certain qu'il a été vendu ce même prix (14,000 francs), et que cette somme a été distribuée à des infortunés par le curé, avec le soin paternel et l'intelligence que ce digne pasteur met à toutes les œuvres de charité. La comtesse Charles est dans l'enthousiasme de l'élégance de cette aumône. Voulant savoir le nom de l'acheteur du diamant, elle a été le demander au curé, qui lui a répondu que cet acheteur lui avoit fait promettre le secret, parce qu'il ne veut pas être connu. Quel que soit cet anonyme, il faut convenir qu'il a fait une action généreuse, car on ne vend jamais un diamant suivant son

estimation : si l'on eût mis celui-ci dans le commerce, on auroit au moins perdu mille écus sur sa valeur. La comtesse Charles est persuadée que ce noble et charitable achat a été fait par le chevalier de Blanfort. On sait qu'aussitôt après la messe il a été faire une visite au curé, et qu'il est resté enfermé avec lui plus d'une demi-heure : cet homme, qui a séduit tant de femmes par la légèreté, l'esprit et la grâce, veut maintenant en subjuguer une par l'estime. Puisse le ciel confondre son orgueil, et déjouer ses pernicieux complots !

Le mardi suivant, je dînai chez madame de Nantel : messieurs de Nelmur et de Blanfort y étoient invités et y vinrent. Flaminie s'y trouvoit naturellement, et je remarquai que lorsqu'on annonça le comte de Nelmur, elle rougit. C'est certainement la première fois qu'un jeune homme a produit sur elle cette impression !..... On parla de la quête; monsieur de Nelmur fut simple et mo-

deste; Blanfort loua cette action avec une grâce à laquelle le sage Nelmur ne fut pas tout-à-fait insensible; Flaminie écoutoit avec attention; Palmyre vanta l'acquéreur inconnu de la bague : alors le chevalier de Blanfort prit un air froid et distrait, et garda le silence; il parla d'autre chose, ce qui a fort naturellement achevé de persuader Palmyre que le chevalier est véritablement l'acquéreur du diamant, et j'avoue que je le crois aussi; mais en même temps je suis bien convaincue qu'il trouvera le moyen de dévoiler ce mystère aux yeux de Palmyre, et par un prétendu basard *bien médité, bien préparé*, et fait pour produire un grand enthousiasme. Pauvre Palmyre! .... vous m'exhortez à l'*avertir*, à *l'éclairer*; je ne demanderois pas mieux; mais si vous saviez combien il est difficile de faire passer subitement une belle âme de l'admiration au mépris! Le contraire seroit beaucoup plus aisé. Ce ne seroit rien de prouver qu'il a été

léger, inconséquent, perfide, sans principes, c'est ce qu'on sait jusqu'à un certain point, et il n'en paraît que plus intéressant ; on croit fermement, qu'un sentiment *profond et pur* a changé tout cela, ou plutôt que ce sentiment a développé le germe étouffé jusqu'ici, des plus éminentes vertus, et de la magnanimité la plus héroïque! on veut achever cette éclatante conversion! Enfin *le séducteur* a tout prévu, il se défie de moi, et il a su faire entendre que je suis prévenue contre lui et que je le hais; ainsi tout ce que je dirois seroit suspect, par conséquent inutile et même nuisible, car elle s'éloigneroit tout-à-fait de moi si j'essayois ouvertement de lui dessiller les yeux. Il faut attendre; du moins Palmyre n'éprouve encore qu'une reconnoissance et un enthousiasme fondés sur des illusions, son cœur n'a point changé, elle a toujours la même passion pour son mari, mais une juste et véritable estime seroit un sentiment plus solide et un frein beaucoup

plus puissant. Le comte Charles se conduit d'une manière si extravagante à tous égards, qu'il est impossible que sa malheureuse femme puisse l'ignorer longtemps. Elle est déjà inquiète et peut-être blessée de ses négligences, car elle ne le voit plus que des instans. Eh qui peut prévoir ce que produiront la surprise, le dépit et la douleur sur un caractère si fier, et sur un cœur si neuf! En sortant de l'ivresse de la plus vive exaltation, suivra-t-elle les sages et paisibles conseils de la raison, et se contentera-t-elle des consolations que donne une conscience pure, surtout en se trouvant environnée de tous les piéges de la plus adroite séduction? et *le séducteur* est d'autant plus dangereux, que, par un prodige que j'ai peine à concevoir, il est passionné de bonne foi, il aura la véritable éloquence. Il aime! Son inconcevable vanité, et son ardente imagination ont ranimé ce cœur corrompu qui devroit être desséché! Il s'est pris dans ses propres filets, il éprouve ce qu'il vou-

loit jouer; il est curieux d'observer son étonnement, son trouble, son désordre, et quelquefois son dépit; il n'a d'expérience qu'en intrigue et en artifice, il ne sait pas que l'amour le servira mieux que tous ses stratagèmes. J'espère cependant beaucoup de la pureté, de l'élévation d'âme et des sentimens religieux de Palmyre, je crains moins pour sa vertu que pour son bonheur.

Ce que je ne puis me lasser d'observer et d'examiner, c'est cette innocente Flaminie, si calme, si candide, si humble, et dont la prudence est parfaite, parce qu'elle vient toute entière de la docilité, de la religion la plus éclairée et de la défiance d'elle-même. Je vois parfaitement à la manière dont elle me traite que mademoiselle Dumas lui a permis de se lier plus particulièrement avec moi qu'avec les autres personnes de la société de sa grand'mère; c'est moi seule qu'elle interroge sur les choses qu'elle ne comprend pas. Nous nous trouvâmes, il y a quel-

ques jours, assises à côté l'une de l'autre; mesdames d'Erville et de Tornis étoient à quelques pas derrière nous, et debout, dans l'embrasure d'une fenêtre. Elles causoient tout bas, avec l'affectation de vivacité qu'elles ont toujours quand elles supposent qu'on les regarde. Nous les entendions de temps en temps s'écrier : *Ah l'horreur !.... quelle horreur !.... c'est horrible !.... c'est monstrueux, inconcevable, inouï !....* Nous savons tous que, dans le langage des gens du monde, ces expressions s'appliquent continuellement et toujours aux choses les plus puériles, et par conséquent les moins effrayantes et les moins extraordinaires ; mais la douce et simple Flaminie, qui n'a pas encore eu le temps d'oublier parmi nous la véritable signification des mots, ne pouvoit entendre sans frémir ces terribles exclamations : elle imaginoit qu'il étoit question de crime, de meurtre, d'assassinats, de quelque catastrophe épouvantable. J'ai eu beaucoup de pei-

ne à la rassurer et à lui persuader qu'il ne s'agissoit sûrement que de quelques tracasseries de société. Elle n'a pu me croire entièrement qu'en voyant ces deux dames rentrer dans le cercle avec le maintien le plus tranquille et l'air le plus riant. Alors Flaminie m'a demandé quel étoit le langage que les gens du monde employoient pour exprimer véritablement l'horreur et l'effroi....... Croyez-vous que le monde puisse être dangereux avec une telle éducation? On admire universellement la beauté de cette jeune personne; mais, comme elle n'est jamais démonstrative, et qu'elle ne se permet ni d'applaudir ni de critiquer, on croit (ce qui n'est assurément pas) qu'elle manque d'esprit, et les femmes se récrient sur son insipidité. Pour moi, je la trouve, au contraire, très-piquante par son originalité, sa candeur, son bon sens et la justesse parfaite de toutes ses idées. Je m'instruis par ses questions, qui presque toujours, sans qu'elle en ait le pro-

jet, sont d'excellentes épigrammes de nos mœurs et de nos usages ; ce qu'elle ne comprend pas de nos discours et de nos coutumes est toujours déraisonnable : son étonnement est une leçon. Sa grand'mère, incapable de l'apprécier, ne l'aime point, et croit de bonne foi qu'elle est mal élevée; d'ailleurs elle est jalouse, pour sa fille, de sa beauté. La comtesse Charles, loin de partager un tel sentiment, s'intéresse sincèrement à sa nièce, et ne perd pas une occasion de la faire valoir; mais, malgré l'excellence de son cœur et la supériorité de son esprit, elle a un caractère trop romanesque, et trop de chimères, d'exaltation et de frivolité dans l'imagination, pour être en état de la bien juger : elle la trouve froide, insensible, et quelquefois même repoussante pour elle. Flaminie n'a extérieurement que des grâces naturelles, mais elle n'a point nos grâces de convention, et sa tante a voulu lui donner un maître à danser ; et, comme il est impossible de

lui parler de bals tant qu'elle sera en deuil, on lui a dit seulement qu'on ne vouloit que lui enseigner à faire la révérence et à marcher. Elle a été fort surprise d'apprendre qu'elle ne savoit pas marcher; elle a même assuré sa tante qu'elle pouvoit faire une course de trois ou quatre lieues sans se fatiguer. Elle a refusé le maître de danse, mais en priant Palmyre de lui donner des leçons de *révérences parisiennes*. Dans cet entretien, Flaminie a d'elle-même parlé de danse, et déclaré qu'elle ne danseroit point et qu'elle n'iroit jamais au bal. Cette décision a déplu à Palmyre, qui appelle cela un rigorisme provincial. Vous m'avez demandé des détails sur cette jeune personne dont la destinée vous intéresse : vous voyez que je ne vous les épargne pas.

D'après vos conseils, je continue assidûment l'étude des langues vivantes; j'en ai commencé une plus difficile que l'anglois, l'italien et l'espagnol : c'est

l'allemand. J'éprouve que les études suivies procurent beaucoup plus de plaisir que de fatigue, parce qu'alors les progrès toujours certains sont la récompense du travail. Adieu, mon ami. Je suis heureuse et je vous le dois : c'est un bonheur de plus que je sens vivement.

LETTRE XXVIII.

Le chevalier de Blanfort à Ponteuil.

Paris, 25 avril.

On m'apporte à l'instant ta lettre qui m'annonce ton arrivée aux eaux de Leuch (1). J'espère que les bains guériront tes rhumatismes et soulageront tes douleurs de goutte.

Tout s'est passé entre madame d'Erville et moi, comme tu le désirois : nous restons unis par *les liens de l'estime ;* mais il n'est plus question de passion et d'amour. Elle se flatte que par ma tante (qui mène son mari), je puis être fort utile à son insatiable ambition, en faisant avoir à son mari les grâces et les faveurs qu'elle sollicite sans cesse pour

(1) En Suisse.

lui. D'ailleurs, Dermance est depuis quatre ou cinq mois fort occupé d'elle, et je crois qu'elle n'est pas insensible à ses soins. Ainsi donc, sans scène et sans éclat, nous avons rompu une chaîne dont les anneaux, entrelacés à la hâte, tenoient à peine ensemble, et nous conservons un nœud léger d'amitié qui ne gênera ni l'un ni l'autre.

Le cœur humain est indéfinissable! Je devrois être satisfait, et je suis mécontent; je devrois être enorgueilli, et je suis humilié!.... J'ai subjugué la confiance et l'admiration de Palmyre; mais ses principes sont toujours les mêmes, et son cœur me résiste. Il suffit de la connoître pour être convaincu que l'on ne parviendra jamais à ébranler sa croyance et sa manière de penser. Il n'existe point d'art d'insinuation assez puissant pour la pervertir; on ne peut la toucher que par l'hypocrisie. C'est elle qui me maîtrise; c'est elle qui m'entraîne. Je voulois troubler son imagination, y por-

ter le doute, le désordre; je voulois émouvoir, attendrir son âme et l'asservir à mes volontés, et c'est elle qui produit sur moi tous ces effets. Enfin te le dirai-je, mon cher Ponteuil, je ne me reconnois plus, elle n'a nulle passion pour moi, et celle qu'elle m'inspire n'est que trop véritable. J'aime avec enthousiasme pour la première fois de ma vie, et je ne sais plus quelle est mon espérance!.... Elle bouleverse mes idées, elle anéantit mes artifices, elle m'enivre de ce que je voudrais feindre! Il y a quelque chose de contagieux dans cette tête romanesque, et dans cette âme généreuse et sensible.

Elle me fait concevoir la douceur que l'on peut trouver dans les plus grands sacrifices, et dans un dévouement sincère. Elle n'a pas le moindre soupçon de la conduite scandaleuse de son mari, qui se ruine au jeu et avec une actrice de l'Opéra; et elle est entourée de manière à ne l'apprendre de long-temps; d'ailleurs

cette espèce de délation est bien rare dans la bonne compagnie, et pour oser se la permettre, il faut employer des formes bien adroites. Quand elle saura la vérité son indignation sera sans doute extrême; mais comment l'éclairer, sans perdre son estime et par conséquent sa confiance?.... Elle part demain avec sa belle-mère pour le château de ***; j'irai la rejoindre dans quinze jours.... Ce voyage décidera mon sort et fixera mes incertitudes. *Mon sort!*... Quoi? mon sort dépendroit d'une femme!... J'extravague, je le sens.... J'ai des craintes, des scrupules, une inquiétude dévorante; elle m'a tourné la tête, je voudrois ne l'avoir jamais connue.....

Ce qu'on t'a mandé n'est pas vrai, non, Nelmur n'est point amoureux d'elle, il aime mademoiselle de Saint-Cernin, et ce mariage est arrangé; malgré son excellente réputation, et quoiqu'il soit aimable, jeune et beau, il ne m'inspireroit point de jalousie, alors même qu'il

n'auroit pas un engagement connu; on ne voit en lui que du calme et de la raison; et sans exaltation on n'entraîne point hors des routes du devoir une femme du caractère de la comtesse Charles. D'ailleurs ce jeune homme n'est point hypocrite; non, il ne l'est pas. Je l'ai bien étudié, il est dévot de bien bonne foi; c'est le fruit de l'éducation, de ses lectures et de l'accord qui se trouve entre son genre d'esprit, sa manière de voir, et sans doute le peu de véhémence de ses passions. Cependant, il n'est point un homme vulgaire : il a de la vivacité dans l'esprit, de la finesse et du calme dans le caractère; il admire ce qu'il croit, il aime ce qu'il pratique : n'est-ce pas être heureux? et ne devons-nous pas l'envier?.... Combien est puissante l'influence de l'éducation!.... et celle qui peut (même en donnant des préjugés) préserver des orages de la vie n'est-elle pas la meilleure?....

Je vois toujours très-souvent Tornis :

il a pour moi un malheureux penchant que je ne partagerai jamais. Il est tranchant sans esprit, et bruyant sans gaieté ; son théisme a quelque chose de si grossier, il le soutient par des lieux communs si insipides et en même temps avec un air si capable, que je suis toujours tenté de lui appliquer le mot de Duclos sur les encyclopédistes, et, en parlant de lui, de m'écrier : *Il en fera tant qu'il me rendra dévot.* Il est entré ce matin dans ma chambre, en tenant une petite brochure nouvelle, qui n'a d'autre mérite que celui de venir de Ferney, et d'être bien impie et bien obscène ; elle est d'ailleurs détestable par le mauvais goût et la grossièreté des plaisanteries. Tornis, qui ne juge jamais que d'après la célébrité des noms, en étoit enthousiasmé ; il a voulu m'en faire une lecture qu'il interrompoit à chaque phrase par des éclats de rire immodérés : il m'a tellement impatienté, que je n'ai pu m'empêcher de le brusquer assez rudement.

C'est *un philosophe niais ;* il n'y a rien de pis. Pour moi, je suis *un penseur* dérouté : je ne sais plus ni ce que je veux ni ce que je dois désirer ; il y a dans ma tête un véritable chaos !.... Si je séduis cette femme, je la rendrai la plus malheureuse de toutes les créatures. Il seroit plus facile de triompher de ses principes que de l'empêcher d'en déplorer à jamais le sacrifice !....

Cependant je suis éperdument amoureux, l'ambition, la vanité, tout s'anéantit dans mon cœur devant cette passion qui devient réellement extravagante; ce qu'on appelle des succès auprès des femmes n'a plus rien qui me tente ; le rôle d'*homme à bonnes fortunes* me fait pitié ; les agaceries des coquettes m'ennuient, je n'y réponds plus que par habitude, par respect humain, et avec une complète distraction : je connois si bien leurs artifices, et l'aridité de leurs âmes ! Mais dans ma situation actuelle tout est neuf pour moi : tout, jusqu'au plaisir de

connoître que je ne suis pas incapable d'éprouver les sentimens généreux que je montre.... Voilà où j'en suis! Mécontent d'elle et de moi-même, tour à tour irrité, attendri, déconcerté, confondu!.... Tout ce que j'entrevois de certain, c'est que désormais le bonheur, et la vivacité de sensations qui peut en tenir lieu, ne sont plus pour moi que des chimères.....

Après toutes nos moqueries sur la duperie des amans passionnés, après un plan si savamment combiné :

Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette âme si superbe est enfin dépendante !....

Écris-moi, mon cher Ponteuil; si tu pouvois me remonter la tête, tu me rendrois un grand service.

LETTRE XXIX.

Réponse de Ponteuil.

Leuch, 1er. mai.

Confiné dans un affreux précipice (1), accablé de douleurs et d'infirmités prématurées, comment pourrois-je, du fond de cet abîme, te *remonter la tête*, ou même compatir aux chagrins bizarres que te cause ton ardente imagination ? Crois-moi, de violens accès de goutte et de rhumatismes, voilà les peines réelles de la vie, et je t'assure que, dans la situation où je suis, on ne peut faire que de lugubres réflexions. Loin de te plaindre, je t'envie : tu jouis d'une bonne santé, ta tête est vivement occupée, tu t'enivres de nouvelles illusions : que

(1) Telle est la situation de ces eaux.

peut-on désirer de mieux ? Cet être si capricieux, si bizarre par son inconséquence, par la force de son entendement, l'audace de ses résolutions, la foiblesse de ses volontés, l'énergie de son amour-propre et de son égoïsme ; par son superbe dédain pour l'espèce humaine, par l'étendue de ses désirs, la courte durée de son existence, l'homme, enfin, jeté quelques instans sur la terre, y sera toujours ou le jouet des orages ou la triste et languissante victime *du calme plat*. Nous l'avons dit mille fois, telle doit être notre destinée dans ce passage rapide, sans issues, sans but, et qui n'aboutit qu'aux sombres gouffres de l'éternel oubli...... Il faut donc choisir entre l'inquiétude et l'engourdissement, entre l'agitation et l'apathie..... Mais toute cette philosophie se consterne et devient inutile à cette terrible question : *Que faire de la vie lorsque tous nos goûts sont éteints, et que nous sommes accablés d'infirmités et de maux physiques sans*

remèdes ?...... Si la philosophie ose répondre, elle n'a qu'un seul conseil à donner !..... et ce fatal conseil, si contraire à tous les instincts de la nature, on ne peut le suivre sans éprouver toute l'horreur du plus violent désespoir..... Des souffrances intolérables ou le néant subit, quelle affreuse alternative !... Inconséquence humaine !..... pourquoi, même avec une existence abhorrée, cette horreur invincible du néant libérateur ? L'homme le plus exempt de préjugés conserve donc, malgré lui, des doutes alarmans? Le fond de nos cœurs est un abîme, plus orageux et surtout plus obscur que ceux des mers : tout s'y heurte, tout s'y combat; le désordre et la confusion y règnent éternellement; rien n'y est fixe qu'une désolante incertitude.....

Si par tes idées romanesques, mon cher Blanfort, tu te montres indigne de ta gloire éclipsée et d'être appelé mon disciple, je ne mérite guère aussi maintenant d'avoir été ton maître. Nous som-

mes l'un et l'autre métamorphosés, toi par l'amour et moi par l'abandon total de toute passion. Cependant, je suis encore dans la force de l'âge, je puis reprendre la santé, et je sens qu'alors je pourrois retrouver quelques-uns de mes goûts. Prends-y garde, Blanfort; ta guérison seroit moins heureuse si tu ne triomphes pas promptement de cette folie : j'ai toujours vu que ce qu'on appelle *un grand sentiment*, alors qu'il est passé, laisse un vide affreux dans l'âme que les succès de la vanité n'ont plus le pouvoir de remplir. . . . .

Malgré le *spleen* dont j'ai tous les symptômes, écris-moi toujours avec détail, instruis-moi de tout ce qui t'arrive : tes lettres sont la seule consolation et l'unique plaisir que je puisse avoir ici.

LETTRE XXX.

Le vicomte de Nelmur à l'abbé d'Erlac.

Paris, 7 mai.

Pour la première fois, mon respectable ami, je vous écris avec embarras; il m'en coûte beaucoup, de toutes manières, de vous annoncer qu'après beaucoup d'hésitations je suis forcé de renoncer au bonheur d'aller passer le reste du printemps avec vous. Voici le fait : Il a pris tout à coup à Saint-Cernin une de ces fantaisies indomptables que vous lui connoissez : il veut aller passer six semaines à Londres. Je m'y suis vainement opposé. Sa mère et sa sœur craignoient mortellement pour lui les dangers moraux de ce voyage, et elles m'ont conjuré, avec les plus vives instances, de l'y accompagner, en ajoutant que, si je

n'avois pas cette complaisance, son père ne consentiroit point à son départ, chose qui auroit exaspéré au dernier excès Saint-Cernin. Enfin, Anastasie m'a supplié, les mains jointes et les larmes aux yeux, de donner à son frère cette nouvelle preuve d'amitié. Comment aurois-je pu refuser? Toute la famille a commis Saint-Cernin à ma garde : il a promis de suivre en tout mes conseils. J'ai répondu de lui, et nous partons demain au point du jour. Je vous assure, mon ami, que je fais un grand sacrifice en différant ainsi le bonheur de me rapprocher de vous; mais, en livrant Saint-Cernin à lui-même, il eût fait mille folies en Angleterre, et je suis sûr de l'empêcher de jouer et d'aller dans la mauvaise compagnie. Soyez sûr que je serai un censeur très-vigilant et très-sévère. Quelle joie de le ramener à sa famille, en pouvant rendre un excellent compte de sa conduite! Et n'est-il pas flatteur à mon âge d'être chargé d'une telle commission? Combien

Anastasie sera reconnoissante ! et que je serai heureux ! J'aurai tout l'honneur de la sagesse du voyage et de l'utilité *de la tutelle*, puisque vous ne serez pas avec nous ; mais je n'en sentirai pas moins le chagrin de votre absence. Adieu, mon digne ami. Donnez-moi votre bénédiction, qui sera reçue avec le respect filial le plus tendre et le plus sincère. Adressez-moi vos lettres à Londres, chez M. ***, *Oxford street*.

LETTRE XXXI.

Réponse de l'abbé d'Erlac.

11 mai.

Vous savez, mon enfant, que je ne vous ai jamais déguisé la vérité : ainsi, ma franchise dans cette occasion ne vous étonnera pas. Oui, mon ami, ce voyage me fait beaucoup de peine, et de plus je le désapprouve. Durant les longues *hésitations* dont vous me parlez, vous auriez bien eu le temps de me consulter, et certainement j'aurois fait tous mes efforts pour vous retenir ici. Mais, convenez-en, vous avez été si flatté de la confiance de cette respectable famille, vous trouvez tant de charmes dans la pensée que vous allez ajouter aux sentimens de mademoiselle de Saint-Cernin, celui de la plus vive reconnoissance et de la plus

haute opinion de la maturité précoce de votre sagesse, que vous avez craint tout ce qui pouvoit s'opposer à ce dessein hasardeux..... Vous ne vouliez point de représentations, et vous ne m'avez écrit qu'au moment de votre départ!....

Vous n'ignorez pas que je n'ai jamais vu avec plaisir l'intimité de votre liaison avecle jeune Saint-Cernin; mais des intérêts de famille qui n'existent plus, faisoient désirer avec passion à vos parens, dès votre sortie du collége, l'alliance qui, je l'espère, fera votre bonheur, et l'on pensa que l'amitié si vive du frère de la jeune personne pourroit un jour contribuer puissamment au succès de cette idée. Je ne pouvois agir contre la volonté expresse des auteurs de vos jours. Tout ce que j'ai pu faire a été de surveiller avec une extrême vigilance ce périlleux commerce, de ne vous pas quitter un instant, de me trouver toujours en tiers dans tous vos entretiens, et de saisir un moment favorable pour

vous emmener *seul* en Italie et en Espagne. A l'époque de notre départ, votre éducation étoit terminée aux yeux du monde. Je n'oublierai pas que vous eûtes un assez bon esprit pour sentir qu'elle ne l'étoit point entièrement : mon rôle d'*instituteur* venoit de finir ; mais votre noble caractère, au-dessus des puérilités de l'amour-propre, conserva à votre ami tous les droits d'un Mentor. Vous ne vous en êtes pas repenti depuis. Voici la première occasion où j'aie pu remarquer en vous l'esprit d'indépendance et un peu de présomption. Je ne crains nullement que vous vous laissiez entraîner dans des excès, dont vos principes, vos sentimens, vos goûts vous éloignent également ; mais pourrez-vous (comme vous l'avez promis) en préserver ce jeune homme ? Son cœur est sans doute sensible et généreux, ses lumières naturelles l'attachent au fond de très-bonne foi à la vérité des saines doctrines qu'il est incapable d'abjurer dans ses discours, et

même dans l'emportement des passions; néanmoins, ne connoissez-vous pas à cet égard l'inconséquence de sa conduite, sa violence, l'ardeur de ses désirs, la mobilité de ses idées et de ses impressions? Rappelez-vous ses nombreuses rechutes, et avec quelle peine nous l'avons empêché de se livrer aux écarts les plus scandaleux; rappelez-vous que nous n'étions pas trop *de deux* pour le retenir ou pour le ramener. Il est du nombre de ces infortunés jeunes gens sur lesquels les conseils et les erreurs communes produisent peu de chose, et qui, pour se corriger, ont besoin des plus sévères leçons d'une fatale expérience. Quelque bien né que l'on soit, à votre âge on ne peut que discerner et connoître le mal positif, mais on est hors d'état de juger les conséquences des démarches et des choses : en commençant la course de la vie, on est semblable au voyageur qui, en entrant dans des pays inconnus, risque tout à quitter la grande

route pour s'engager dans les sentiers de traverse qui ne sont point tracés sur sa carte. Défiez-vous, mon enfant, de l'attrait que ce jeune homme a pour vous : en amitié, la pureté du sentiment nous empêche de réprimer cette espèce de prédilection qui est cependant très-dangereuse, car elle donne souvent à l'ami le plus courageux et le plus dévoué toute la foiblesse d'un ami flatteur et lâche. Je vous ai vu plusieurs fois dominé par le désir de plaire à celui qui vous est si agréable, lui montrer beaucoup trop d'indulgence; mais j'étois là pour vous observer et pour vous raffermir. Songez surtout que la défiance de soi-même est utile à tous les âges, mais qu'elle est, pour la conduite de la vie, indispensable au vôtre.

Adieu, mon enfant. Je vous avoue que je suis d'autant plus inquiet de ce voyage, que je sais, à n'en pas douter, que Volsan et Tornis sont à Londres depuis quinze jours, ce qui ressemble bien

à un rendez-vous donné à votre *pupille* : et vous connoissez la licence et la légèreté de ces deux messieurs, qui sont depuis long-temps, malgré nos exhortations, de la société particulière du jeune Saint-Cernin. Adieu donc, mon enfant. Vous êtes bien certain que mes vœux et mes bénédictions vous suivront toujours en tous lieux.

LETTRE XXXII.

Le jeune Saint-Cernin au comte de Volsan.

Londres, 12 mai.

Me voici arrivé à Londres avec mon grave *Mentor*. Notre journal est déjà orné du récit d'une tempête; et pendant ce furieux orage je me suis trouvé infiniment plus raisonnable que je ne croyois l'être, car j'ai donné un démenti à la maxime de Saint-Lambert : tandis que mon cœur, *inquiet et volage*, étoit *emporté sur les ondes*, je n'avois nulle envie de *m'égarer*, et je craignois beaucoup moins *le pilote que l'orage*. Nelmur, toujours aimable, est surtout charmant sans son abbé : sans lui je n'aurois pu faire ce voyage qu'en désolant des parens que je respecte et que j'aime. Le pauvre Nelmur ne se doute pas que je ne viens ici que

pour y retrouver lady Sarah M*** qui m'a si complètement tourné la tête. Je ne prendrai point Nelmur pour confident : il n'accepteroit jamais un tel rôle. Je tâcherai de lui cacher mes secrets les plus importans ; il faudra bien qu'il excuse le reste. Loin de l'inflexible abbé, il sera doux et tolérant : c'est là son véritable caractère. D'ailleurs, je sais parfaitement la manière de le prendre : il a plus d'instruction, de mérite et d'esprit que moi ; mais j'ai plus d'art que lui, parce que je n'ai pas *tout-à-fait sa candeur.*

Je t'écris à la hâte, tâche de revenir de même de la campagne. J'ignore encore l'adresse de Tornis, mais c'est toi surtout que je suis pressé de revoir.

LETTRE XXXIII.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

Château de ***, 18 mai.

Il vient de se passer ici d'étranges scènes ; la malheureuse Palmyre est enfin éclairée sur la conduite odieuse de son mari, et par le chevalier de Blanfort ; mais avec un artifice dont lui seul a le secret. Je n'ai su ce détail que par ma femme de chambre ; néanmoins il me paraît certain : Aza, le coureur du chevalier de Blanfort, est amoureux d'une des femmes de la comtesse Charles ; mademoiselle Paulin est curieuse, et Aza est indiscret comme le valet d'un grand seigneur ; ainsi il a conté à mademoiselle Paulin, que son maître lui avoit défendu de lui apporter dans le salon les lettres du comte Charles, dont ce domestique

connoît parfaitement l'écriture. Hier à midi une de ces lettres arrive; le coureur qui les va chercher voit sur l'adresse ces deux mots : *très-pressé*. Il apprend que son maître n'est point *dans le salon*, il va le rejoindre sur une terrasse en vue du château; le chevalier s'y promenoit avec Palmyre, accompagnée de son enfant et de la nourrice. Aza, la lettre à la main, s'avance en disant qu'il apporte une lettre *très-pressée* de M. le comte d'Elmas; la comtesse s'émeut, Blanfort *se trouble*; et *de premier mouvement* il s'écrie : *Je vous l'avois défendu*.... Aza répond naïvement : Mais, monsieur, *vous n'êtes pas dans le salon*.... A ces mots Blanfort paroît perdre la tête, et renvoie Aza avec *fureur*, en disant qu'il le chasse. Pendant ce court dialogue, la comtesse, vivement alarmée, demande instamment à voir et à décacheter la lettre; le chevalier résiste avec force à ce désir. Aza banni n'a pu en voir davantage, mais on a su par la nour-

rice que Palmyre hors d'elle-même, et cédant à la violence de ses inquiétudes, a tout à coup arraché la lettre des mains de Blanfort, et s'est enfuie pour l'aller lire dans sa chambre. Là, au bout de dix minutes elle a sonné; on l'a trouvée baignée de larmes et près de s'évanouir. Une heure après elle est redescendue sur la terrasse, elle a envoyé chercher le chevalier, et s'est entrenue avec lui plus d'une heure; à l'issue de cette conversation le chevalier a fait venir des chevaux de poste, et il est parti pour Paris. Mademoiselle Paulin a conté toute cette histoire à ma femme de chambre son amie, de qui je la tiens. A dîner, Palmyre avoit l'air le plus abattu et les yeux très-rouges; elle a trouvé le moyen de parler du chevalier et de faire le plus grand éloge de son caractère et de la noblesse de ses sentimens. Plusieurs personnes ont souri, elle l'a remarqué; alors elle a renchéri sur les louanges avec un ton d'aigreur qui ne faisoit que trop connoître l'intérêt extrême

qu'elle prend à lui. Elle m'a su gré de n'avoir fait aucun signe d'incrédulité, et en sortant de table elle m'a emmenée dans un cabinet; privée dans ce moment de madame d'Erville, j'étois dans toute cette société sa seule amie; elle avoit besoin d'ouvrir son cœur, et elle n'a pu s'empêcher de me faire une demi-confidence : elle m'a dit, que le chevalier de Blanfort venoit de lui donner les preuves de l'attachement le plus tendre et le plus pur; elle a ajouté, en me serrant les mains avec l'expression de la plus vive douleur, qu'elle étoit bien malheureuse, et elle s'est mise à fondre en larmes. J'ai pleuré avec elle; je ne l'ai point questionnée, et la confidence n'a pas été plus loin. Je la plains du fond de mon âme; je devine que la lettre de son mari l'instruisoit de sa conduite, et qu'il y a dans toute cette aventure une profonde combinaison de duplicité de la part du chevalier.

Le comte Charles, resté à Paris sous

prétexte de quelques affaires, devoit aller rejoindre son régiment trois jours après le départ de sa femme; mais il a différé le sien, en mandant ici que sa santé le forçoit à rester encore une quinzaine de jours à Paris; il ajoutoit en même temps que son état n'a absolument rien d'inquiétant. Cependant Palmyre a été tellement bouleversée par cette lettre, qu'elle vouloit à toute force retourner à Paris; il a fallu toute l'autorité de sa belle-mère pour la retenir, mais elle envoyoit courriers sur courriers; ses inquiétudes ont été portées au comble en remarquant que le chevalier, sous mille prétextes souvent très-frivoles, refusoit de lui communiquer ses lettres de Paris; c'est ce qui a été cause de la scène violente dont je viens de vous rendre compte. Je vous avoue que j'ai le mauvais caractère de penser que le chevalier, avec son astuce ordinaire, a provoqué cette scène; mais Palmyre en a été complétement la dupe. Le voilà le confident, l'ami intime de

cette jeune personne, désabusée, désolée! Son avenir devient bien effrayant.

Il y a dans cette famille plus d'une révolution. Palmyre et moi nous sommes certaines que le jeune cœur de Flaminie a parlé, et ce n'est pas pour son bonheur; nous croyons qu'elle a un grand sentimen de préférence pour le marquis de Nelmur, qui vient de partir pour Londres avec son ami Saint-Cernin; il ne fait ce voyage qu'à la prière des parens de ce jeune homme, qui se flattent qu'il aura sur lui tout l'ascendant d'un Mentor révéré : cette confiance est bien honorable pour le marquis; il la mérite par ses vertus et son admirable conduite. On a dit ces jours passés devant Flaminie qu'il y avoit eu à Calais un orage affreux, et l'on s'est apitoyé sur le marquis de Nelmur qui devoit être en mer; Flaminie s'est troublée visiblement, et nous savons que tous les jours suivans elle a fait beaucoup de questions sur le passage des vaisseaux de Calais à Douvres, et elle n'a

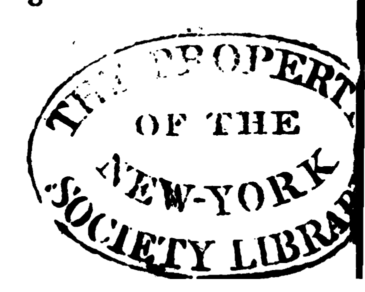
repris sa sérénité accoutumée que lorsqu'elle a été certaine qu'il n'était point arrivé d'accident. On assure que Nelmur épousera mademoiselle de Saint-Cernin dans trois mois; ce qu'il y a de certain c'est qu'il l'aime passionnément; nous nous en affligeons, il nous paroissoit si naturel qu'avec ses principes et son caractère il aimât Flaminie! il sembloit que la nature eût formé ces deux êtres l'un pour l'autre.

Vous avez beaucoup connu madame de P***, dont l'*esprit fort* et l'engouement philosophique nous déplaisoit tant: la pauvre femme est cruellement punie de ses erreurs; elle s'est convertie, il y a dix-huit mois, un an après le mariage de sa fille unique élevée par elle et mariée au comte de ***. Cette jeune personne, nourrie dans l'irréligion, a fort mal tourné; il n'est que trop certain qu'un désespoir affreux, suite d'une intrigue criminelle, l'a portée à se délivrer de la vie; elle s'est empoisonnée.

Elle a survécu trois jours à ce crime, qu'elle n'a point nié. (Son mari étoit en Lorraine.) Sa malheureuse mère, dont elle étoit adorée, est accourue chez elle, et l'a vainement conjurée de se jeter dans les bras de la religion : Il n'est plus temps, répondoit froidement la comtesse mourante; l'éducation que j'ai reçue de vous, vos entretiens, vos exemples, les livres que j'ai vus sur les tablettes de votre chambre, et que j'ai lus dès ma première jeunesse; enfin mes penchans, mes passions, tout a dû me rendre l'ennemie des idées que vous voulez maintenant me donner.... A ce terrible discours, sa mère s'est prosternée devant elle pour obtenir qu'elle vît un prêtre; et, sur le refus absolu de l'infortunée, elle l'a menacée de sa malédiction. Eh bien! s'est écriée d'une voix forte la moribonde, cette malédiction retombera sur votre tête; car c'est vous, oui, vous seule qui avez fait de moi ce que je suis..... Après avoir pro-

noncé ces paroles foudroyantes, la malheureuse est tombée dans d'horribles convulsions qui ont terminé sa vie..... Quel spectacle, et quelle scène pour une mère, et pour une femme redevenue chrétienne!.... Je tiens ces détails du vieux président de S***, qui a été témoin de cette effroyable agonie.

Je ne puis terminer cette longue épître sans vous dire un mot de nos affaires. L'ambassadeur en Danemarck ne reviendra que dans deux ans; ainsi ce grand voyage n'est plus qu'un projet vague : à vous dire le vrai je n'en suis pas fâchée, et d'autant plus que la santé de M. Dubreuil est dans ce moment plus mauvaise que jamais; il auroit beaucoup de peine à supporter un tel changement de climat. Adieu, mon ami; votre dernière lettre était bien courte; vous m'en devez un dédommagement.



LETTRE XXXIV.

Le chevalier de Blanfort à Ponteuil.

Paris, 22 mai.

Elle sait tout!.... J'avois si bien concerté toutes choses, que je l'ai amenée à m'arracher des mains une lettre que j'avois lue et recachetée; cette lettre de son mari, que j'avois préparée par les miennes, étoit parfaite; elle me grondoit de mes sermons, et elle parloit de tous ses déréglemens. Malgré ta consomption, mon cher Ponteuil, tu ne pourras t'empêcher d'admirer ce tour de force et cette conception de génie. Mais la gloire de l'invention ne me dédommage pas de tout ce qu'il m'en a coûté pour l'abuser ainsi. Quelle simplicité! quelle candeur! Ah! je ne jouois rien quand je lui paroissois attendri, troublé, pro-

ſondément ému ! Je viens d'usurper et de gagner entièrement son estime, son admiration, sa confiance; et je gémis sur ma triste victoire; je ne la dois qu'à l'artifice! Un amour véritable me redonneroit-il donc une partie des préjugés dont j'avois secoué le joug? Après une conversation dans laquelle sa douleur et sa sensibilité m'ont déchiré l'âme, j'ai été à Paris pour instruire moi-même le comte Charles de ce qui venoit de se passer; j'ai commencé par lui faire une scène violente sur l'imprudence de ses lettres, et je l'ai persuadé, à force de *colère*, que j'étois au désespoir de cet incident; d'ailleurs j'ai renvoyé mon coureur qui avoit fait *l'indiscrétion* de m'apporter cette lettre devant la comtesse : une bonne gratification, et la promesse de le placer avantageusement, m'assurent de sa fidélité. Le comte Charles a été complétement la dupe de ce récit; sa conduite est si folle, ses mœurs si mauvaises que je n'ai eu aucun remords de sa cré-

dulité ; *mes sentimens moraux* ne me permettent pas de le plaindre ; au reste, il peut sans me nuire, montrer toutes mes lettres depuis son mariage ; on y verroit que j'ai toujours blâmé ses intrigues d'amour, et surtout sa passion ridicule pour l'actrice qui dans ce moment lui tourne la tête.

Voilà sans doute des stratagèmes ingénieux ; mais pour qu'ils me soient utiles, combien il faut en employer encore ! Il faudra d'abord lui faire connoître la passion qu'elle m'inspire ; j'espère que déjà elle s'en doute un peu, car sur ce point la femme la moins coquette a le tact si fin ! Il faudra passer par toutes les longueurs de l'amour le plus pur et le plus romanesque. Et puis, au bout de tout cela, je n'inspirerai peut-être qu'une tendre compassion. Qu'ai-je donc fait de cette audace qui me présageoit jadis des succès si brillans ?.... Je sens que si je finis par échouer, je finirai aussi par la haïr. Je n'ai pas toujours réussi, et je

n'en ai jamais conservé de grandes rancunes ; l'indifférence succède aisément à de simples fantaisies ; mais peut-on avec un semblable sentiment perdre tant d'art, tant de soins et de telles espérances, sans éprouver un ressentiment éternel ?

Adieu, mon ami ; gronde-moi et parle-moi de ta santé.

LETTRE XXXV.

Mademoiselle Dumas au curé de Melrose.

Paris, 30 mai.

MONSIEUR,

J'ai jugé qu'il étoit temps de donner enfin à notre chère enfant le manuscrit de sa mère; elle a versé bien des larmes en le lisant avec moi. Il est bon de la fortifier par tous les moyens possibles dans le monde nouveau où nous sommes forcées de vivre. Elle n'a rien perdu de sa confiance en moi et de sa défiance d'elle-même; j'oserois répondre qu'elle ne fera de sa vie une fausse démarche; ainsi sa réputation sera toujours intacte; car d'ailleurs sa vertu, fondée sur la piété la plus sincère, ne se démentira jamais. L'affection de M. le commandeur pour

elle augmente tous les jours, elle en est bien digne par son caractère.

Ne craignez point, monsieur, que les observations qu'elle fait sur les choses qui se passent dans le monde la rendent médisante, même tête à tête avec moi : nous ne critiquons jamais (comme je vous l'ai déjà dit) que les coutumes et les usages ; par exemple, elle est fort étonnée de voir des femmes se couvrir les joues d'un rouge artificiel si foncé : elle me disoit à ce sujet que *ce n'étoit sûrement pas par coquetterie, parce que cette peinture leur donnoit l'air bien rude*; il en est de tout ainsi. Elle ne prend point non plus d'exagérations de langage ; enfin elle est toujours exactement telle que vous l'avez vue. M. le commandeur voudroit bien la marier, mais il sent toute l'importance d'un bon choix, et Flaminie répète toujours qu'elle est beaucoup trop jeune pour que l'on puisse songer à son établissement. En un mot, monsieur, calmez vos inquiétudes

sur elle; vous avez contribué à former son cœur et son esprit, et vous serez toujours satisfait de l'un et de l'autre.

Nous espérons que l'aumône pour les pauvres de Melrose vous est parvenue.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXVI.

Ponteuil à Blanfort.

Leuch, 2 juin.

Tes lettres, mon cher Blanfort, sont pour moi de véritables bienfaits, car tu n'as pas d'idée de la triste vie que je mène ici. Point de société, des moribonds qui ne s'occupent que de leurs infirmités, des logemens affreux placés dans le fond d'un abîme, un ciel nébuleux, l'impossibilité de faire bonne chère, même avec un excellent cuisinier (car j'ai amené le mien, et je n'en suis pas mieux) : tel est le séjour où je suis forcé de rester encore six semaines!.... J'ai de temps en temps, et pour toute récréation, la visite d'un Français qui, dans la force de l'âge, est atteint de plusieurs maux incurables qui le font horriblement souffrir; il a de l'es-

prit, de l'instruction, et il me seroit agréable s'il n'étoit pas *dévot*, et s'il n'affichoit pas une *patience* et une *résignation* qui sont absolument hors de la nature. Les douleurs les plus aiguës ne lui arrachent jamais une plainte, un murmure ou même un gémissement : que de choses dans cette affectation ! Il y a de l'orgueil, de la fausseté et de la bravade pour ceux qui souffrent. Cet homme me choque, m'irrite, me déplaît ; cependant, comme il ne m'ennuie pas, qu'il a beaucoup voyagé, qu'il conte bien, et qu'il a de la douceur et de la politesse, je le reçois, et de temps en temps je vas le voir. Dans une telle situation, des lettres de Paris, et surtout les tiennes, sont mes seules consolations.

Je te félicite sur tes succès, car ceux que tu m'annonces t'assurent tous les autres ; mais conduis-toi prudemment, songe qu'il faut ménager la réputation de la femme dont on est le premier

amant. On peut, sans noircir son caractère, traiter beaucoup plus légèrement les autres; le monde n'exige point qu'on ait de grands égards pour celles-là. D'ailleurs, ta position prescrit des bienséances particulières : tu es l'ami de la jeune personne; pour te soumettre aux idées reçues, il ne t'est pas permis de prendre ouvertement dans la société le rôle d'un amant; tu dois, au contraire, soutenir (qu'on le croie ou non) que tu n'as pour elle qu'une vive amitié; tu dois, mon cher Blanfort, connoître assez le monde pour savoir que, malgré sa corruption, il a un code moral d'après lequel il juge en dernier ressort et sans appel; ses arrêts, qui forment toujours l'opinion générale, bannissent de la bonne compagnie, ou du moins ravissent tout l'agrément qu'on y peut trouver lorsqu'ils déclarent qu'il y a de la perfidie, de la méchanceté noire, de l'ingratitude dans une conduite ou dans une action : voilà des

choses que le monde n'excuse ni ne tolère, ce qui durera jusqu'à ce que nous ayons *changé tout cela*, c'est-à-dire, en grande partie, et nous y travaillons avec un succès qui commence à se faire sentir. Il est vraisemblable que, dans trente ans, les écrits philosophiques auront débarrassé la grande masse des sociétés des préjugés qui nous gênent encore; il existe maintenant une quantité de choses que la seule ignorance fait regarder comme de l'ingratitude ou de la bassesse, et nous prouverons que ce qu'on appelle *perfidie* n'est que le résultat impérieux et nécessaire des passions violentes que l'on doit quelquefois réprimer ou restreindre, mais qu'il faut bien se garder de vouloir éteindre (ce qui d'ailleurs seroit impossible), car les passions sont le plus puissant mobile des grandes actions humaines; on peut les comparer aux orages qui ravagent et qui fertilisent. Quel service immense la

philosophie aura rendu à l'univers entier lorsque ses lumières auront affranchi l'homme de toutes ses entraves ! En effet, l'homme sans doute arrivera à toute la perfection à laquelle il peut atteindre, lorsque, enrichi de tous les trésors des sciences, des talens et des arts, il rentrera au sein de la nature ; lorsqu'éclairé sur ses droits, sur sa destination, il ne sera plus forcé de renoncer au noble instinct qui le porte à l'indépendance ; lorsque la tyrannie ne comprimera plus ses penchans, n'anéantira plus sa force, sa puissance, son génie ; lorsqu'enfin il annulera les lois ridicules, les conventions bizarres qui bornent et qui captivent son intelligence, son énergie et sa volonté souveraine .... Que nos neveux seront heureux ! ils verront l'âge d'or de la civilisation !

Adieu, mon cher Blanfort. Parle-moi toujours de toi ; mais parle-moi aussi de l'Opéra, de la Comédie, des débutan-

tes et des anecdotes scandaleuses : ton amour t'absorbe tellement que je ne trouve plus dans tes lettres ta piquante gaieté. Adieu. Songe à quel point je suis délaissé, ennuyé, malheureux......

LETTRE XXXVII.

Réponse de Blanfort.

8 juin.

Je t'avoue, mon cher Ponteuil, que, malgré la conformité de nos principes, ton *âge d'or de la civilisation* ne me rit pas infiniment ; j'y entrevois beaucoup de désordres, de folies sans frein, de troubles et de bouleversemens. Je n'aime pas plus que toi la contrainte et l'hypocrisie, mais je hais la licence effrontée et la turbulence. Si l'on retranchoit du grand monde toutes les écorces brillantes qui cachent des vices, la société seroit odieuse ; et il faut convenir que sa politesse, les égards, les ménagemens, les devoirs qu'elle prescrit, lui donnent bien du charme. Tes réflexions se ressentent du triste séjour que tu habites ; reviens

parmi nous, reviens retrouver ces entretiens où l'on s'oublie, et tu cesseras de désirer que nous soyons transformés en *hommes de la nature.*

Puisque tu veux des histoires de société en voici une. J'ai fait obtenir au comte Charles, par le crédit de ma tante, une grâce assez importante, et là-dessus madame d'Erville jette feu et flammes, mais tête à tête avec moi; elle sait que dans les brouilleries d'amis intimes, le déchaînement public a fort mauvaise grâce, et que *l'intéressant maintien* de la douleur peut beaucoup mieux, que l'aigreur et la colère, donner du poids aux accusations confiées en particulier, avec l'intention de les faire circuler. Personne au monde ne possède mieux que madame d'Erville le talent de jouer la modération, et l'art (en se plaignant) des réticences perfides. Elle me soutient que je lui avois promis de solliciter pour son mari, cette même grâce que l'on accorde au comte Charles, ce qui est

très-faux. Tu as dû rencontrer, mille fois, de ces gens qui vous soutiennent effrontément que vous leur avez dit telle chose à laquelle vous n'avez jamais pensé; et j'ai découvert pourquoi, c'est afin de pouvoir, en calomniant, répéter cette phrase, qui produit toujours de l'effet : *Je le lui ai dit en face, à lui-même.....* Et le monde est assez sot pour regarder cela comme une espèce de preuve..... Cette aventure m'a tout-à-fait brouillé avec madame d'Erville; je sais, à n'en pas douter, que sa colère a rejailli sur son amie intime la comtesse Charles; elle a tenu sur elle des propos fort injurieux : c'est à la fois une injustice et une calomnie. Cette tracasserie a fait du bruit et elle me désole, parce qu'elle afflige celle que j'aime si passionnément.

Tornis m'écrit d'Angleterre, que Saint-Cernin (malgré la surveillance de son futur beau-frère Nelmur) est toujours aussi occupé de cette belle Anglaise dont il est devenu amoureux à Paris. Cette

femme, espèce de courtisane, est charmante par ses talens, son esprit et sa figure. Tornis ajoute, qu'il n'y a point de folies que Saint-Cernin ne soit disposé à faire pour elle; jusqu'ici elle lui a tenu rigueur; on croit qu'elle le décidera à l'épouser; il seroit plaisant que le *prudent* Nelmur fût un des témoins de ce mariage.

Adieu, mon ami, j'espère que lorsque tu seras sorti des montagnes de la Suisse, et du précipice de Leuch, tu reprendras avec la santé, ton aimable et brillante humeur.

LETTRE XXXVIII.

Madame d'Erville à la baronne ***.

Paris, 15 juin.

Il me seroit infiniment pénible, madame, de vous donner les détails que vous me demandez sur cette malheureuse affaire; il est affreux d'avoir à se plaindre aussi grièvement des personnes sur lesquelles on comptoit comme sur soi-même. Quand on a aimé avec tout l'abandon d'une extrême sensibilité, on trouve qu'il reste encore des devoirs à l'amitié trahie. Il est très-vrai, comme on vous l'a dit, que le chevalier de Blanfort, de son propre mouvement, avoit promis à M. d'Erville, d'employer tout le crédit qu'on lui connoît au ministère de la guerre, pour lui faire avoir la place en question; il nous a répété mille

fois depuis, qu'il étoit sûr de l'obtenir... Et voilà le dénoûment *très-inattendu* de ses sollicitations, en *notre faveur*. Sa tante dit à qui veut l'entendre, que le ministre avoit de lui-même destiné cette place à M. d'Erville (dont la nomination auroit eu, je l'ose dire, l'approbation publique), mais il a fallu céder aux importunités réitérées pour le comte Charles. Il faut avouer que ce procédé n'a pas de nom; j'avois pour la comtesse Charles un sentiment qui alloit jusqu'à la foiblesse, et le tort que ceci lui fait, en plus d'un genre, est ma plus grande peine. Je sens que c'est une déraison, mais les réflexions les plus sages, les souvenirs les plus amers, les faits les plus odieux et les plus incontestables, ne produisent d'effet qu'à la longue; dans les premiers momens d'une intimité rompue, tout blesse, tout déchire le cœur, rien ne le guérit!....

Je laisse aller ma plume en vous écrivant, je cède à l'attrait que j'ai pour

vous ; mais de grâce, madame, ne montrez point cette lettre, je n'accuse point, je gémis avec vous, et je me refuse même la triste douceur de vous dévoiler en ceci tous mes sujets de chagrin ; après tout, ce ne seroit point une consolation. Je vous causerois un étonnement trop désagréable, si j'entrois dans le détail incompréhensible de tout ce qu'on m'a fait éprouver.

Adieu, madame ; je connois la délicatesse de vos sentimens et l'élévation de votre âme ; je suis certaine que vous me plaindrez, vous savez combien j'attache de prix à votre opinion.

LETTRE XXXIX.

La comtesse Charles au chevalier de Blanfort.

Château de ***, 2 juillet.

Je sais qu'une personne de mon âge n'écrit point à un homme du vôtre; mais l'excès de mon malheur, et la parfaite honnêteté de vos sentimens et de votre caractère, doivent être mon excuse. Vous connoissiez avant moi la conduite de celui qui m'est toujours plus cher que ma vie; je puis vous en parler, je ne vous apprendrai rien; j'aimerois mieux mourir que d'en dire un seul mot à un autre. D'ailleurs, à qui pourrai-je parler? *L'ami et l'amie* intime de mon cœur me trahissent, ou pour mieux dire, ils ont cessé de m'aimer. Hélas! il y a du remède à tout, excepté à cet affreux anéantissement d'un sentiment éteint!...

Mais le pensez-vous qu'il ne m'aime plus? Non, s'il vous l'a dit, il se trompoit, ne le croyez pas. Ah! si vous pouviez me le ramener, ce seroit le rendre au bonheur, et me tirer d'un abîme..... Cependant, il y a de temps en temps, lorsqu'il répond à mes reproches, de la colère dans ses lettres, et même quelquefois une injustice véritablement inconcevable; la violence peut-elle s'allier avec l'indifférence, et peut-on être injuste de sang-froid? Il me dit que je n'ai que des *sentimens exagérés*, des *idées alambiquées;* que, dupe de l'affectation des autres, je prends *au pied de la lettre*, tout ce qu'on dit de *sentimental*..... J'aime ses réponses lorsqu'elles sont ainsi, bien inconséquentes et bien bizarres; sa froideur seule me tue... Oh! combien j'ai déjà perdu d'illusions! il me semble que je ne suis plus jeune!.... Mais c'est bien pis, mon cœur, loin d'être usé, a toute l'énergie que peut donner la sensibilité la plus profonde,

et il est détrompé. Me tromperez-vous aussi ? Ne vous offensez point de ce doute fugitif; mon amitié peut devenir sincère et passionnée, mais songez que désormais elle doit être craintive et tremblante. Écrivez-moi, écrivez-lui surtout; peignez-lui ce que je souffre, tâchez de lui persuader qu'une âme pure peut seule aimer, et qu'un sentiment légitime est le seul aussi qui puisse être durable. Comment conserveroit-on une passion qu'on se reproche, et qui par conséquent avilit ? Le sentiment du devoir alimente et fortifie toutes nos affections. Adieu, que votre pitié resserre le nœud qui nous unit, et la reconnoissance la plus vive sera le gage de mon amitié.

LETTRE XL.

Réponse du chevalier de Blanfort.

L'Isle-Adam 4 uillet.

Quel déchirement de cœur vous me causez et de toutes manières. Je suis depuis cinq jours à l'Isle-Adam; et c'est dans cette cour si tumultueuse, si curieuse, si avide de nouveautés; c'est à l'Isle-Adam, où se trouve en ce moment madame d'Erville, que vous m'envoyez un homme à cheval à votre livrée.... On est venu me dire dans le salon, au milieu de cent cinquante personnes, qu'un *courrier de madame la comtesse Charles d'Elmas* demandoit à me remettre une lettre en *mains propres*, et madame d'Erville étoit à deux pas de moi..... J'ai pensé m'évanouir.....

J'ai donné à cette étrange imprudence,

la tournure la plus simple que j'ai pu imaginer : mais l'innocence qui n'a rien à redouter de la pénétration, n'en trouve point parmi les gens du monde, qui devinent tout, excepté ce qui est pur.

Au nom du ciel soyez à l'avenir plus circonspecte. Je sais que vous pensiez que j'étais à Paris; je sais que votre postillon est venu de sa tête à l'Isle-Adam : néanmoins, dans tous les cas, vous ne deviez point m'envoyer un de vos domestiques. Ne m'écrivez désormais que par la poste, et que l'adresse soit toujours mise par une autre main que la vôtre. Ma franchise me donne souvent beaucoup d'étourderie personnelle, mais je sens que je serai prudent pour vous, jusqu'à la pédanterie. Au nom du ciel, calmez vous!... Votre lettre m'a fait mille fois plus de mal que vous ne pouvez l'imaginer!... lorsqu'avec une naïveté qui pénètre jusqu'au fond de mon âme, vous me demandez si je vous tromperai?.... Je ne puis vous répondre

qu'en pleurant avec vous..... Voilà donc où vous a conduit le malheur ! voilà où il a réduit ce cœur si pur et si candide !.... Ah ! vous avez bien le droit de douter des sentimens des autres, et si la défiance (même la plus injuste) peut vous épargner un seul soupir, défiez-vous de tout, et sans m'excepter....

Oui, je vais lui écrire, et je ne lui parlerai que de vous !.... J'éprouverai cependant une contrainte..... Je n'oserai lui dire tout ce que je pense de vous; son âme est si peu faite pour l'exaltation, qu'il me trouveroit toute l'*exagération* qu'il vous reproche, si j'exprimois ce que je sens !.... Qu'il me sera difficile de vous servir comme vous le désirez..... Un confident bien froidement raisonnable auroit pu vous être bien plus utile... Comptez sur le zèle, sur le dévouement le plus passionné; mais si je vous promettois une raison à l'épreuve de tout, une raison inébranlable.... et constante.... je vous tromperois. Le seul enga-

gement que je puisse prendre, est de tout sacrifier à vos volontés et à votre repos.

Adieu, madame, je ne relirai point cette lettre..... Si j'y réfléchissois, j'en effacerois peut-être quelques mots, quelques expressions, et je veux que vous connoissiez toutes mes pensées, tous mes premiers mouvemens.

LETTRE XLI.

Réponse de la comtesse Charles.

Château de ***, 7 juillet.

Quelle lettre je reçois de vous, monsieur ! pourquoi vous dissimulerois-je l'impression pénible qu'elle produit sur moi !... Oui, vous auriez bien fait d'en retrancher plusieurs expressions qui doivent m'étonner et me déplaire. Est-ce l'ami du comte Charles, est-ce le confident de mes peines déchirantes, qui m'écrit ainsi ! Je veux croire que l'habitude de la galanterie, vous fait prendre un langage qui seroit si coupable s'il étoit sérieux ; mais de grâce songez combien ce ton est déplacé avec moi.

Adieu, monsieur, vous m'avez ôté ma seule consolation, celle de vous parler de mes cruelles douleurs ; mais je

vous estime assez pour conserver l'espérance que vous donnerez toujours à votre ami les conseils qui peuvent contribuer à me rendre la tranquillité.

LETTRE XLII.

Réponse du chevalier.

Paris, 9 juillet.

Je suis atteré !.... Vous avez mieux lu dans mon âme, que je n'y lisois moi-même. C'est vous qui l'avez dévoilé ce secret terrible concentré dans le fond de mon cœur ! Ne me méprisez point, je suis prêt à me sacrifier. Je ne veux ni de votre indulgence, ni de votre pitié; il faut un plus haut prix au sentiment que j'ai pour vous; vous serez forcée d'admirer avec un extrême étonnement mon malheur, la pureté de ma passion, ma constance et ma générosité. Je ne vous écrirai plus, je n'attendrai plus de lettre de vous; mes journées ne seront plus consumées par cette attente qui anéantissoit pour moi le goût de toute occupa-

tion et la distraction de toute espèce de plaisirs. Je n'aurai plus ce ravissement d'ouvrir ce papier magique, dont je n'ai jamais rompu le cachet sans tressaillir !... Puissé-je souffrir seul ; puissiez-vous retrouver le bonheur que vous regrettez avec tant d'amertume !.. Quand je ne prétends qu'à votre estime, que me reprochez-vous? Un langage involontaire..... Ah ! s'il vous eût aimé, vous ne m'auriez aperçu qu'une fois; après avoir jeté les yeux sur vous, après avoir entendu le son de votre voix, j'aurois fui pour toujours .....

Vous ne pouvez sans donner lieu à mille histoires, et sans m'ôter tous les moyens de vous servir ; vous ne pouvez, dis-je, me bannir de votre présence. Recevez-moi comme de coutume ; tout l'effort, toute la contrainte, tous les tourmens, seront de mon côté ; mais soyez sûre que j'aurai de l'empire sur moi-même, rien ne me coûtera pour vous.

Adieu, madame; perdez le souvenir de mon fatal secret; il vous sera si facile de l'oublier! et rien dans ma conduite ne pourra vous le rappeler.

LETTRE XLIII.

Réponse de la comtesse.

Château de ***, 12 juillet.

J'ai dû être offensée; je veux oublier et pardonner. Je rends toute justice à la grandeur et à la générosité de votre âme; je suis certaine qu'un sentiment criminel ne peut être durable avec un tel caractère. Venez, je sens comme vous qu'il ne doit point y avoir dans notre liaison de lacunes apparentes..... Je me flatte que celle que vous me forcez de mettre à ma confiance ne sera pas longue! songez combien j'ai besoin de votre raison! Rendez-moi promptement le seul ami auquel je puisse ouvrir mon cœur!.... Je ne vous ai parlé de mes peines, que parce que vous connoissiez

ses torts; avec les autres je nierai tout. Engagez-le du moins à la décence, qu'il n'affiche point cette honteuse fantaisie. Vous le voyez, je compte toujours sur vous..... Ne m'écrivez plus.

LETTRE XLIV.

Flaminie à la comtesse de Terçures.

Paris, 22 juillet.

Je le possède, ce précieux manuscrit, que la meilleure des mères écrivit pour me servir de guide. Hélas! elle ne pouvoit être suppléée pour moi que par ses conseils; ils sont doublement sacrés à mes yeux, puisqu'elle me les donne du fond de la tombe!.... Mademoiselle Dumas, qui m'a remis cette touchante instruction, m'autorise, d'après l'ordre de ma mère, à vous en envoyer une copie. Lisez, ma chère amie, et vous pleurerez avec moi.

Mon oncle le commandeur me traite avec affection, ma grand'mère ne me réprimande que sur des bagatelles, mon habillement, ma coiffure, et ma maniè-

re de faire la révérence; je suis satisfaite qu'elle ne trouve rien de plus important à me dire.

Je ne suis pas gaie; on ne sauroit l'être lorsque dans l'âge de raison on a perdu sa mère; mais je ne suis point mécontente de mon sort; je vis dans une grande solitude avec la digne amie que ma mère m'a laissée. Nous allons quelquefois à Versailles. Quand ma grand'mère va passer plus d'une semaine à la cour, nous y restons et nous y mangeons dans nos chambres. Nous passons le reste du temps à Paris, et la proximité du Luxembourg ne m'empêche pas de regretter le beau parc et les belles charmilles de Melrose. Ma tante et madame Dubreuil m'ont promis de nous mener l'été prochain à Saint-Germain. Je ne m'ennuie jamais étant toujours avec mademoiselle Dumas, qui dirige toutes mes occupations. Ma peinture va bien, et vous voyez que je m'ap-

plique toujours à l'écriture ; ma mère désiroit que j'en eusse une belle.

Vous me demandez toujours quel effet produit sur moi le monde; je le vois avec indifférence et sans curiosité, depuis que je connois toutes les modes. Les conversations générales sont un peu décousues et ne me paroissent pas intéressantes; les entretiens particuliers sont plus agréables dans une petite chambre, que dans un grand salon. Mademoiselle Dumas dit : qu'il n'est pas nécessaire qu'une jeune personne étudie le monde, parce que si ses maximes sont conformes à la morale évangélique, on les sait; et que si elles y sont contraires, on doit les mépriser; qu'enfin, quel que soit le monde, on est sûr de s'y bien conduire, si l'on y porte une grande défiance de soi-même et des principes religieux bien affermis.

Je vous embrasse, ma chère amie, vous savez comme je vous aime.

Parlez-moi de l'écrit que je vous envoie, et que je relirai tous les jours de ma vie.

Copie du manuscrit écrit par madame de Melrose, adressé à sa fille, et renfermée dans la lettre précédente.

Je ne m'abuse point sur mon état; je sais, ma chère enfant, qu'il faudra bientôt nous séparer, et je veux vous laisser dans cet écrit un dernier gage de ma tendresse. Des faits instruisent mieux que des maximes et des réflexions vagues; et voici le simple récit et sans art, des événemens de ma vie. Vous ne le lirez pas sans fruit quand vous serez dans le monde.

HISTOIRE DE MADAME DE MELROSE.

Ma mère épousa en premières noces un fermier général : je fus l'unique fruit de cette union; j'étois encore dans l'enfance lorsque je perdis mon père, dont

la fortune se trouva si dérangée, que les dettes qu'il laissa l'absorbèrent presque toute entière; il n'en resta qu'une centaine de mille francs outre les diamans et le douaire de ma mère. J'avois été élevée jusqu'alors en riche héritière, et quoique je n'eusse que dix ans, je sentis fort bien le changement de ma situation. Ma mère avoit une beauté célèbre; elle étoit encore dans tout l'éclat de la jeunesse. Le marquis de Nantel, possesseur d'une grande fortune, l'épousa. J'étois âgée de douze ans à cette époque. Ma mère eut de ce second mariage une fille, qui est aujourd'hui la comtesse Charles Delmas. En grandissant je m'aperçus que je n'étois plus regardée dans la maison que comme une étrangère incommode; je pris de la tristesse et de l'aversion pour le monde; on ne contraignoit point mon goût pour la retraite. Je passois presque toutes mes journées dans mon appartement avec une femme de chambre réformée, de ma mère, qui

me tenoit lieu de gouvernante. Cette fille étoit honnête et bonne, mais elle n'avoit point les qualités qui sont nécessaires pour élever une jeune personne. Elle avoit lu quelques mauvais romans; elle m'en racontoit les événemens merveilleux, c'étoit là tout son entretien; elle mit ainsi dans ma tête plusieurs idées fausses. Quand j'eus atteint ma dix-septième année, ma mère voulut me marier à un très-honnête homme de finances; mais enorgueillie d'une figure qui, malgré la solitude où je vivois, faisoit beaucoup de bruit, je refusai avec obstination ce parti très-convenable pour moi. Je désirois épouser un homme de qualité, et je voulois de plus me marier par amour : telles étoient les idées que m'avoit inspirées mon institutrice. Ma mère me sut très-mauvais gré de ma désobéissance et elle avoit raison, mais elle devoit se reprocher d'avoir négligé de former mon cœur et mon esprit.

Je me trouvois avec beaucoup de mon-

dé à deux époques de l'année, l'une dans les premiers jours du mois de janvier, et l'autre à sa fête. Le comte de Melrose me vit dans une de ces assemblées; il trouva le moyen de me faire savoir qu'il avoit pour moi la passion la plus violente; il étoit jeune et beau, il avoit une grande naissance et de la fortune; je ne fus que trop touchée de ses sentimens! Il demanda ma main qui lui fut refusée; j'osai dire à ma mère que j'avois de l'inclination pour lui; ma mère me répondit qu'il étoit joueur, qu'il avoit beaucoup de dettes, et elle persista dans son refus. Il fallut se soumettre, et ce fut de ma part avec un grand chagrin. Six semaines après, mon beau-père mourut, et sur la fin du même mois je pris la petite vérole; ma vie fut longtemps en danger; enfin je repris la santé, mais je perdis pour jamais cette beauté fragile qu'on avoit tant admirée. M. de Melrose, dans ma convalescence, me rencontra au Luxembourg : les lar-

mes me vinrent aux yeux en voyant qu'il hésitoit à me reconnoître ; aussitôt il s'approcha de moi et me dit tout ce que la sensibilité peut inspirer de généreux ; il renouvela ses sollicitations auprès de ma mère ; le changement de ma figure donnoit à son attachement pour moi un caractère si touchant et si noble, que plusieurs personnes s'intéressèrent à une passion si constante : ma mère parut ébranlée ; néanmoins, elle me répéta qu'un mari joueur ne peut rendre une femme heureuse. M. de Melrose promit de ne plus jouer, et il s'engagea de plus, pour l'arrangement de ses affaires, à passer cinq ans en province, dans le château qu'il possédoit en Béarn. Ma mère donna enfin son consentement, mais en me déclarant qu'elle ne répondoit ni de ma destinée, ni de mon bonheur, et en m'ordonnant de partir le lendemain de mon mariage. Cette conduite étoit sévère; je n'avois pas le droit de m'en plaindre. J'avois manqué de confiance en elle

et de docilité ; j'avois eu à dix-huit ans la présomption de disposer moi-même de mon sort. Je me mariai sous ces tristes auspices. J'allai à l'autel avec un grand serrement de cœur ; ma mère étoit froide et silencieuse, j'osois à peine lever les yeux sur elle ; je trouvai dans son maintien et dans ses regards tous les présages du malheur ! J'éprouvai que l'époque la plus solennelle et la plus intéressante de la vie d'une jeune personne ne sauroit être pour elle un beau jour, sans l'approbation parfaite d'une mère.

Un moment avant de partir, j'entrai dans le cabinet de ma mère ; je la trouvai seule, je me mis à genoux devant elle, et, avec plus de crainte que d'attendrissement, je lui demandai sa bénédiction ; elle hésita, et cependant me la donna en prononçant ces terribles paroles : *Le ciel ne la ratifie que pour les enfans obéissans et soumis*... Je me relevai consternée !... Je venois de recevoir une blessure mortelle, et que j'emporterai

dans la tombe !.... Après avoir quitté ma mère, je passai dans le salon, où je rencontrai ma petite sœur qui vint en sanglotant se jeter dans mes bras; je la pressai contre mon cœur, je la baignai de larmes, en lui disant : Sois toujours soumise !....

Je ne trouvai point au château de Melrose cette félicité si pure dont je m'étois fait une si douce idée; je m'aperçus bientôt que je n'inspirois plus à M. de Melrose le sentiment qu'il avoit eu pour moi avant ma petite vérole; malheureusement j'avois livré mon cœur à toute la vivacité d'une passion que la raison doit toujours réprimer. M. de Melrose, sensible et généreux, me montroit une douceur et me traitoit avec des égards qui auroient dû me satisfaire; mais je voulois de l'amour, et il n'en avoit plus.

Sous prétexte d'affaires importantes, il retourna à Paris, me promettant de n'y pas séjourner plus de six semaines; il y resta deux ans, et il acheva de s'y ruiner

entièrement. Il m'avoit laissée grosse de cinq mois : vous reçûtes le jour en son absence, ma chère Flaminie ; j'arrosai de pleurs votre berceau, et vous devîntes ma seule consolation. Qui pourroit peindre tout ce que je souffris durant cette absence ?.... M. de Melrose passoit souvent plusieurs semaines sans m'écrire un seul mot ; alors, ou je le croyois malade, ou je me représentois avec horreur tous les accidens funestes qui peuvent arriver dans une grande ville ; tantôt je le voyois blessé à la chasse, ou d'une chute de cheval, ou en voiture ; tantôt j'imaginois qu'arrêté pour dettes, il languissoit dans une prison, ou que peut-être, victime d'une querelle de jeu et d'un duel, il n'existoit plus..... Au milieu de ces tourmens j'étois livrée aux puérilités les plus insensées !....

Ce fut sans doute dans une profonde solitude que les alarmes causées par l'absence firent naître la superstition : le tumulte des villes déplaît à la douleur,

mais il ne frappe point l'imagination ; tandis que dans la vie champêtre, le spectacle de la nature, le calme ou l'agitation des élémens, ont toujours un langage qui nous émeut diversement, suivant la situation de notre âme ! Tout alors devient présage funeste pour les cœurs passionnés et souffrans !.... Oh ! combien de fois le bruit du tonnerre, les sifflemens lamentables du vent, et le cri funèbre du triste oiseau des nuits, m'ont causé de tressaillemens et de mouvemens convulsifs, quand j'attendois des nouvelles de votre père !.... Je ne sortois de ces anxiétés que pour gémir sur la sécheresse et la brièveté de ses lettres; car il ne m'écrivoit jamais que pour m'annoncer en deux mots de nouvelles dettes, et pour me demander de l'argent, qu'il falloit toujours envoyer sans délai ; ce qui me forçoit de vendre à la hâte, et par conséquent à vil prix, quelques parties de terres, ou bien à les engager pour faire des emprunts à des intérêts

onéreux. Nul sacrifice ne me coûtoit pour lui envoyer de l'argent, parce que je supposois toujours que le moindre retard pouvoit exposer son honneur et sa liberté; ainsi, quand il ne m'écrivoit pas, je souffrois mortellement; et quand je recevois une lettre, cette écriture si chère me faisoit encore éprouver une sensation pénible, non-seulement par la certitude de trouver dans la lettre quelque demande plus ou moins fâcheuse, mais surtout par la crainte accablante de n'y pouvoir satisfaire. Je ne parle point du malaise intérieur, des importunités des créanciers, et de la jalousie que devoit naturellement m'inspirer ce long séjour à Paris. Toutes ces choses m'étoient purement personnelles; celles-là ne déchirent point le cœur, et je n'ai jamais manqué de courage pour ce genre de souffrances; quant à la jalousie, je n'en ai bien senti le tourment que lorsqu'il étoit près de moi; mais dans son absence, les déchirantes inquiétudes sur son existence et

sur sa santé absorboient presque entièrement en moi toutes les autres. Telles sont les angoisses d'un attachement passionné, de quelque genre qu'il soit, lorsqu'on s'y livre sans réserve. Oh ! qu'elle est bienfaisante cette divine religion qui nous ordonne de modérer nos affections pour des objets périssables, et de réserver l'exaltation de nos sentimens pour la perfection souveraine et pour les œuvres qu'elle prescrit !.....

Le retour de votre père mit le comble à mes chagrins ! Il fallut m'avouer que de nouvelles et d'énormes pertes au jeu avoient consommé notre ruine. Votre infortuné père tomba dans un état de consomption qui fit de si rapides progrès, qu'il y succomba au bout de quatre mois !.... Le monde m'a plaint et n'a vu en moi qu'une victime ; cependant si j'eusse mieux connu mes devoirs, si j'eusse obéi en tout à ma mère, elle n'auroit sans doute jamais eu pour moi la tendresse qu'elle a pour ma sœur, mais ses

procédés et mon sort eussent été tout-à-fait différens; je n'aurois pas éprouvé les angoisses inexprimables d'une passion malheureuse, les embarras, les inquiétudes et l'ennui qu'entraînent nécessairement des poursuites de créanciers, et des affaires dans le plus grand désordre; enfin j'aurois vécu tranquille; j'aurois joui de la paix, le premier de tous les biens. Ainsi les maux que j'ai soufferts ont été en partie les fruits de mon imprudence et de ma témérité. L'un des plus funestes résultats de ma conduite est d'avoir fait calomnier celle qui m'a donné le jour; elle passe pour une mauvaise mère, elle ne l'est point. Elle me proposa un excellent établissement que des idées romanesques me firent refuser; ensuite elle me fit de sages représentations sur un choix que n'approuvoit pas la raison, je n'y cédai point; elle ne m'a fait aucune espèce de violence; elle a fini par me donner son consentement, et ne m'a point refusé sa bénédiction!...

Une faute en entraîne toujours beaucoup d'autres; si je n'eusse eu pour votre père qu'un sentiment réglé par la raison, j'aurois pu prendre sur lui un utile ascendant et le retenir à Melrose; mais il n'a pu supporter mes plaintes, ma vague jalousie, mes importunités, et l'ennui de ma profonde tristesse; c'est moi qui l'ai banni d'un séjour que ma folle passion et mes éternels reproches lui rendoient odieux.

J'ai su du moins, dans le cours de votre éducation, profiter de l'expérience que m'ont donnée mes fautes et mes malheurs. J'ai tâché de vous rendre calme, humble, réfléchie et raisonnable; que falloit-il pour tout cela? Vous bien faire connoître la morale divine qui doit nous guider tous. Vous avez compris qu'une sensibilité passionnée, toujours exclusive, nuit nécessairement à la bonté générale, à cette charité active qui doit agir continuellement pour nos semblables. Quelle folie coupable de consacrer

toutes ses facultés d'aimer, toutes ses pensées, toute son existence, à une idole qu'on s'est faite sur la terre! La sensibilité est un trésor que le ciel ne nous a pas donné pour le prodiguer avec si peu de raison et d'utilité. Soyez toujours à vous-même, afin de pouvoir toujours vous dévouer successivement sans efforts, d'abord à vos proches, à vos amis, auxquels vous devez plus particulièrement vos secours, ensuite aux infortunés qui les réclament par leur situation. Suivez avec zèle votre mari dans le plus affreux exil, dans la proscription, dans les cachots; mais s'il est tranquille dans ses foyers, songez aux captifs qui vous sont étrangers et qui gémissent dans les fers; attendrissez-vous sur leur sort, changez-le si vous le pouvez; ou du moins adoucissez-en l'horreur. Ne portez point vos rêveries sur un seul objet; dirigez-les sur ceux qui souffrent et que vous pourriez soulager; c'est penser à Dieu, c'est vous unir à la souveraine bonté qui veille sur

eux et qui vous ordonne de vous en occuper. Représentez-vous les angoisses d'une mère de famille tombée dans le dernier degré de la misère, entourée de petits enfans qui lui demandent en pleurant du pain qu'elle ne peut leur donner!... Figurez-vous que vous avez découvert cet asile de l'infortune, que vous y apparoissez tout à coup pour y apporter, avec une ou deux pièces d'or, la consolation, la joie et la vie!... Employez votre imagination à vous retracer souvent de semblables tableaux : telle est la véritable sensibilité ; c'est celle des saints, qui seuls en ont une méritoire, utile, bienfaisante et sublime.

Je me suis attachée aussi à vous donner une juste défiance de vous-même, unique garant de la vertu à tous les âges, et surtout au vôtre. L'esprit d'indépendance et la présomption ont perdu mille fois plus de jeunes gens que les passions les plus vives. Il faut des lisières dans l'enfance ; il faut un guide dans des

routes inconnues, et dans tous les temps on a besoin de conseils.

Vous avez lu dans les livres saints que *qui hait la réprimande, hait son âme.* Que dira-t-on de ceux qui *haïssent* de sages conseils donnés avec douceur? Vous avez, grâce au ciel, ma chère fille, un préservatif assuré contre l'imprudence, qui précipite si souvent la jeunesse inexpérimentée dans de fausses démarches : vous connoissez toute votre ignorance; vous entrez dans la carrière de la vie avec une juste défiance de vous-même; vous emprunterez les lumières qui vous manquent, et vous savez que vous n'en devez demander qu'aux personnes d'un âge mûr et d'une réputation sans tache. Enfin, vous êtes véritablement humble, vous serez toujours sage.

Je n'ignore pas que, lorsque je n'existerai plus, on vous fera vraisemblablement quitter la province, et que vous serez conduite à Paris dans le séjour des illusions, des piéges, et des dangers de

tout genre ; cependant votre avenir ne m'inquiète point. Ne formez jamais un projet sans le confier à l'amie que je vous laisse pour me remplacer; ne faites jamais une seule démarche, quelque peu importante qu'elle puisse vous paroître, ne rendez jamais une réponse sur une affaire intéressante ou sérieuse, sans consulter cette amie si capable de vous bien diriger.

Adieu, ma fille; recevez toutes les bénédictions qu'une bonne mère peut donner à l'enfant la plus soumise et la plus digne d'être aimée! Regrettez-moi en chrétienne, avec une pieuse résignation; priez pour moi, soyez fidèle à tous vos devoirs, vous serez heureuse, et c'est ainsi que vous honorerez ma mémoire.

LETTRE XLV.

La comtesse Charles au chevalier de Blanfort.

Château de ***, 18 août.

Votre conduite a été si parfaite ici; les lettres que vous m'avez montrées prouvent si bien la pureté de vos intentions; vous êtes si digne de ma confiance, de mon estime et même de mon admiration, que je ne veux plus me priver du plaisir de vous écrire. J'ai plus que jamais besoin des conseils et des consolations de l'amitié. Madame d'Erville a, sans aucune pudeur, rompu tout-à-fait avec moi; elle dont je me croyois si tendrement aimée! Concevez-vous que l'on puisse tromper avec tant d'art, et qu'avec un si mauvais cœur il soit possible d'avoir un langage si doux, si tendre, et d'écrire avec tant de sensibilité?

Ne m'abandonnez pas.... il va revenir ; veillez sur lui, sur sa conduite : je ne cesserai jamais de l'aimer ; néanmoins je pourrois me consoler de la perte de son attachement, mais je ne supporterai pas sans désespoir celle de sa réputation et de sa considération personnelle.

Quand partira-t-on pour Fontainebleau ? J'imagine que vous êtes à Paris, et j'y adresse cette lettre. Adieu, pensez souvent à votre ami ; ce sera aussi vous occuper bien généreusement de moi.

LETTRE XLVI.

Blanfort à Ponteuil.

Paris, 2 septembre.

Je suis charmé de te savoir hors de Leuch; tu fais bien de te reposer quelque temps à Ferney : il est digne de toi d'avoir quitté les sources de la santé pour aller puiser à celles de la philosophie. Hé bien, mon cher Ponteuil, malgré mon *imprudente* déclaration, que j'avais très-bien combinée, j'ai su regagner toute sa confiance, mais je n'en suis pas plus avancé; elle adore toujours son mari, et d'une manière si touchante et si désintéressée, que je ne crois pas possible que l'on puisse passer d'un tel sentiment à la haine ou à l'indifférence. J'ai connu, dans mes entretiens avec elle, que ne pouvant plus s'aveugler sur les dérégle-

mens du comte Charles, elle a l'espoir de le *ramener à la vertu*, enfin de le *convertir!* C'est ce qu'elle croit avoir fait pour moi; cet exemple lui donne une haute idée de son talent dans ce genre : je ne sais en vérité pas si elle s'abuse entièrement sur ce qui me regarde. Ses lettres et ses discours excitent je ne sais quoi au fond de mon âme qui ressemble au repentir, au remords...., et quelquefois elle produit sur mon esprit quelque chose qui approche beaucoup de la persuasion..... Toutes ces impressions sont fugitives; mais combien souvent elles me déconcertent et me tourmentent!... Il ne tiendroit qu'à moi de l'afficher et de la perdre; mais, outre tout ce que tu m'as dit sur ce sujet, et que je sens comme toi, ce moyen ne vaudroit rien avec elle; on ne pourroit l'employer que par vengeance et non pour réussir; car jamais l'injustice ne la fera renoncer à ses principes. Quelques personnes disent déjà que je suis ou que je serai bientôt

son amant : elle ne l'ignore pas; elle en est indignée, et voilà tout. Au milieu de toute cette intrigue, je suis tour à tour embarrassé, troublé, inquiet, incertain, fort malheureux, et plus passionné que jamais. Voilà une inconcevable et ridicule situation pour un homme qui est bien loin d'être un novice auprès des femmes ; mais quelle est celle qui ressemble à Palmyre?

Nos voyageurs en Angleterre ne sont pas encore revenus : on les attend tous les jours ; on dit que Nelmur revient très-mécontent de son disciple.

Adieu, mon cher Ponteuil; rapporte-moi de Ferney une ample provision de philosophie; j'en ai grand besoin.

LETTRE XLVII.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

Paris, 4 septembre.

Quelles tristes nouvelles d'Angleterre nous venons de recevoir! et vous y prendrez sûrement beaucoup de part, car votre ami l'abbé d'Erlac en sera bien affligé!... Ce malheureux Saint-Cernin, pour une querelle au jeu, s'est battu avec un Anglais nommé Seamers, et il est mort dans les bras de Nelmur, trois jours après le duel!... Comme les lois en Angleterre sont très-sévères sur ce délit, le meurtrier s'est sauvé la nuit même du combat; il est allé se réfugier en Amérique. La douleur de Nelmur est, dit-on, inexprimable; il ne se consolera jamais de n'avoir pu préserver son malheureux ami des folies les plus désas-

treuses, et enfin de la mort! au reste il s'est conduit héroïquement. Averti de ce funeste combat, il a volé au secours de son ami, l'a trouvé au fond d'un parc, étendu par terre, et baigné dans son sang; il l'a pris dans ses bras, l'a rapporté à la maison (c'était à la campagne, à un demi-mille de Londres); il ne l'a quitté que pour aller lui chercher un habile chirurgien et un prêtre catholique; ensuite il est revenu se fixer au chevet de son lit jusqu'à l'instant où il a reçu ses derniers soupirs. Après sa mort, il a payé ses dettes de jeu, qui, dit-on, montaient à une grande somme, et il a mandé à la famille que l'infortuné défunt n'en avait point laissé de ce genre. Nous savons ce fait avec certitude; M. de Volsan, qui vient d'arriver de Londres, l'a conté à sa sœur, de qui nous le tenons; il a même ajouté, que la conduite entière du marquis de Nelmur durant son séjour en Angleterre, et pendant les derniers jours de la vie et depuis la mort de

son ami, l'avait *réconcilié avec les dévots*. Saint-Cernin est mort avec les plus grands sentimens de piété. M. de Nelmur, voulant terminer toutes les affaires qui ont quelque rapport à cet infortuné, restera encore quinze jours ou trois semaines à Londres.

Au reste, cette aventure, loin de nuire dans l'opinion publique à l'excellente réputation de Nelmur, inspire en sa faveur une sorte d'enthousiasme qui est général; on sait qu'il s'est conduit en Angleterre avec une sagesse admirable; on sait qu'il n'a prolongé son séjour à Londres que dans l'espoir d'être utile à son ami, et de l'arracher de ce dangereux séjour, où ce jeune homme, loin des yeux de ses parens, s'est livré à toute l'impétuosité de son caractère : enfin, il est certain que du moins Nelmur l'empêcha de faire une folie déshonorante; car, sans lui, Saint-Cernin auroit épousé l'espèce de courtisane dont il était devenu éperdument amoureux. Toutes ces

choses, jointes à ses procédés d'une amitié si tendre et si héroïque depuis le duel, produisent ici la plus vive sensation, surtout parmi les femmes, dont Nelmur est véritablement devenu le héros. Les jeunes gens même auxquels, en général, la perfection de conduite ne paroît être qu'une pédanterie ou une affectation, sont forcés de se taire, ou de convenir que Nelmur vient de renouveler les prodiges d'amour et d'amitié des beaux temps de l'antique chevalerie; car on n'ignore pas que sa passion pour mademoiselle de Saint-Cernin a eu beaucoup d'influence sur tout ce qu'il a fait; toute cette famille pense ainsi : le père, homme sévère et plein d'honneur, bénit Nelmur d'avoir préservé son fils des séductions d'une femme perdue dont l'alliance l'eût déshonoré; la pieuse madame de Saint-Cernin, et la jeune et sensible Anastasie, éprouvent une reconnoissance passionnée pour celui auquel le malheureux défunt a dû, dans cette horrible

catastrophe, tous les secours de l'art, toutes les consolations de la religion, tous les services de l'amitié, et enfin une conversion éclatante et sincère!... On assure que l'infortunée mère, dont ce fils unique était l'idole, ne lui survivra pas long-temps; elle désire avec véhémence le retour de Nelmur, afin de l'unir à sa fille, et de voir avant de mourir cette union si chère.... Voilà cette jeune personne devenue, par le plus funeste héritage, l'un des plus grands partis de France, et certainement Nelmur en gémira toujours.... L'intention de M. de Saint-Cernin est d'engager Nelmur à prendre, en se mariant, le nom de cette illustre famille éteinte; ce sera pour un ambitieux une sorte de consolation. Jamais une mère, dans ces premiers momens, n'auroit eu cette pensée; et sûrement pendant long-temps, madame de Saint-Cernin ne pourra sans frémir entendre nommer son gendre!...

Voilà, dans cet instant, ce qui oc-

cupe tout Paris ; voilà le sujet de toutes les conversations. Répétez ces détails à l'abbé d'Erlac, qui a sans doute déjà reçu des lettres lamentables de son élève.

Quel sujet de réflexions sur l'horreur des duels, ce crime en contradiction avec la religion, les lois, l'humanité, la raison !... La religion prescrit surtout le pardon des injures ; la philosophie, la morale, même humaine, font également admirer la clémence, qu'elles appellent justement *grandeur d'âme* ; et d'un autre côté, d'insolens ferailleurs trouvent de la *lâcheté* dans cette vertu divine ; ils prétendent, et la multitude imbécile convient avec eux, que *l'honneur* commande d'immoler un insensé brutal pour un geste et pour un mot ! Ainsi donc, sans mériter le nom de malfaiteur, sans se donner la peine de dresser des embûches, sans poignard et sans armes, cet insensé, dominé par une passion haineuse, peut disposer souverainement de l'existence d'un homme, et plonger une

famille entière dans le deuil et dans la désolation !... et nous croyons être parvenus au plus haut degré de civilisation !... c'est une idée bien fausse tant que cet horrible préjugé subsistera parmi nous. Nos philosophes modernes, qui ne se lassent point de déclamer contre l'inquisition, qui n'existe qu'en Espagne, et qui n'y est plus qu'une sévère surveillance ; nos philosophes, plus que jamais inconsolables de la *Saint-Barthélemi* et de la *Révocation de l'Édit de Nantes*, ne nous entretiennent que de cette éternelle douleur, dont les fréquens accès et les redoublemens les rendent si bavards et si *rabâcheurs*, et ils gardent un respectueux silence sur les duels et sur la fureur du jeu!... Ah ! combien, pour les âmes droites et les esprits justes, la vieille morale prêchée par un bon curé est préférable à celle de ces nouveaux docteurs si inconséquens, si vains, et qui, pour flatter toutes les passions, ont la lâcheté de ménager les plus exécrables préjugés,

et de protéger les vices les plus honteux!

Dans notre effervescence d'admiration pour le marquis de Nelmur, nous lui avons écrit Palmyre et moi; Palmyre a écrit aussi à l'abbé d'Erlac; enfin, la calme et silencieuse Flaminie a fait plusieurs questions sur cet événement, et j'ai remarqué avec plus d'intérêt que de surprise un peu d'altération dans sa voix, quand elle parle *de son cousin*, et beaucoup d'attendrissement sur sa douce physionomie. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois que *ce cousin* si sage, si parfait, est le seul homme qu'elle ait jamais regardé! Mais cette impression est si modérée par l'innocence et la pudeur, quelle échappe aux yeux qui ne s'arrêtent que sur des spectacles frappans! Pour moi, j'aime mieux les nuances délicates que les couleurs tranchantes et décidées; je n'observe avec plaisir et curiosité que les sentimens ingénus, vertueux et contraints. C'est découvrir, c'est pénétrer dans le fond des cœurs qui les recèlent,

car c'est là qu'ils se concentrent et qu'ils se cachent sous le voile si pur de la plus intéressante modestie ! Ceux-là n'ont rien de superficiel ; la trompeuse imagination n'y mêle aucun prestige ; sans éclat, sans véhémence, ils sont durables parce qu'ils sont profonds, vrais et contenus. Les transports et les accès de passion usent l'âme, comme ceux de la fièvre usent le corps.

L'amour dans le cœur d'une femme honnête et raisonnable (c'est-à-dire, véritablement pieuse), n'est qu'un sentiment fondé sur l'estime unie à la sympathie, et qui ne devient de la passion que par les écarts de l'imagination, et lorsqu'on s'y livre avec abandon et sans réserve. Si le devoir l'autorise, il est une préférence exclusive et un attachement aussi solide que généreux ; si la vertu le condamne, on peut sans efforts violens le réprimer, le réduire à l'amitié puisqu'il n'a jamais maîtrisé ! Ceci n'est point un verbiage métaphysique , je suis sûre

que ces idées sont justes !.... Quant à l'amour des hommes, je conçois qu'il doit être différent; mais je crois que de grands principes peuvent aussi, lorsqu'il le faut, le modifier et en triompher. La sensibilité est égale, douce, constante; elle est l'apanage naturel des femmes, qui, faibles, dépendantes, sédentaires, doivent être calmes, paisibles, indulgentes, fidèles dans leurs affections légitimes, et compatissantes, afin de soigner et de consoler ceux qui souffrent. La passion n'agit que par élans; son emportement même produit sa fragilité; rien d'extrême ne peut durer; aussi passe-t-on fréquemment de l'amour le plus impérieux à la haine. L'enthousiasme, toujours dangereux, est quelquefois utile aux hommes destinés à faire tant de choses périlleuses, à braver les élémens, le feu, les ondes, les fatigues de la guerre, etc. Ainsi la sensibilité dans les femmes est à la fois une vertu nécessaire et un charme qui les caractérise; mais la

passion ne peut que les égarer, et trop souvent elle les dégrade.

Je suis revenue avec la comtesse Charles du château de ***, pour aller avec elle dans quelques jours à Fontainebleau. Il y a eu entre elle et son mari une espèce de réconciliation ; il lui a sacrifié cette actrice dont il ne se soucioit plus, et maintenant il se croit amoureux de madame de *** ; c'est un pauvre homme. La comtesse Charles est persuadée qu'elle doit au chevalier de Blanfort le sacrifice éclatant de cette chanteuse ; sa reconnaissance, son admiration pour le chevalier, sont extrêmes ; et le monde, quelquefois très-fin et plus souvent très-sot, loue beaucoup en ceci la conduite du chevalier, ce qui a produit le bon effet de faire cesser les propos injurieux répandus par madame d'Erville sur la liaison du chevalier et de Palmyre. Au reste, cette dernière, à peu près éclairée sur le caractère de son mari, a perdu la moitié de ses sentimens pour lui ; je suis

sûre qu'au fond du cœur le chevalier s'applaudit d'une victoire qu'il regarde d'avance comme certaine ; il se trompe, Palmyre n'aura jamais de passion pour lui. Il a pris le plus grand ascendant sur son esprit; il a usurpé son admiration : elle n'a point pour lui ce goût naturel, cet attrait, indépendant de l'estime, qui peut seul égarer. En me parlant un jour de lui avec les éloges les plus outrés, elle me dit tout à coup, d'abondance de cœur, qu'elle était au désespoir qu'une *si excellente créature eût un sourire ironique et un regard toujours errant.* De ce moment j'ai été rassurée sur cette liaison. Quand l'instinct précieux de la franchise nous fait voir ainsi, malgré toutes les préventions les plus favorables, on peut être abusé, mais on n'aura jamais d'amour.

Adieu, mon ami; je vous récrirai de Fontainebleau; donnez-moi de vos nouvelles, et parlez-moi du bon abbé.

LETTRE XLVIII.

La même au même.

Fontainebleau, 15 septembre.

Fontainebleau est très-brillant cette année; le temps est beau; nous avons été déjà plusieurs fois nous promener dans le parterre du Tibre, dont j'aime surtout le nom, qui, ainsi que tous ceux donnés dans le dernier siècle, a quelque chose de noble et de romanesque.

Madame d'Erville est ici, et elle a vu avec un dépit très-maladroitement marqué le triomphe de Palmyre, qui a été parfaitement bien accueillie par les princes et par toute la cour. Palmyre a joui de ce succès avec modestie et simplicité. La première fois qu'elle a rencontré madame d'Erville, elle s'est approchée d'elle et lui a parlé à peu près comme à

l'ordinaire, madame d'Erville lui a répondu avec une sécheresse ridicule; ce qui ne m'a point étonné, car les gens qui manquent d'élévation d'âme confondent toujours l'impertinence avec la dignité. Le comte Charles se conduit assez bien et la paix du ménage paroît être tout-à-fait rétablie. Le chevalier de Blanfort est très-circonspect; enfin, tout va bien.

On dit que madame de Saint-Cernin est dans un état de dépérissement qui fait tout craindre pour sa vie et qu'elle attend le marquis de Nelmur avec une impatience qui ajoute à ses maux.

Que vous êtes heureux, mon cher cousin, de vous être placé dans un port tranquille à l'abri de tous les orages de la vie! sur cette mer agitée où vous nous avez laissés nous souffrons de nos propres peines et par contre-coup de celles des autres!.... Adieu, écrivez-moi donc.

Je r'ouvre ma lettre pour vous dire

que je reçois à l'instant la vôtre qui m'apprend que monsieur de Nelmur est arrivé et qu'il est chez l'abbé d'Erlac ; les détails que vous me donnez sur son abattement et sa douleur me touchent infiniment ! de grâce envoyez-le promptement à Paris chez cette pauvre madame de Saint-Cernin qui désire si ardemment de le voir et de pleurer avec lui !

LETTRE XLIX.

Le chevalier de Blanfort à Ponteuil.

Paris, 25 octobre.

Je suis bien aise, mon cher Ponteuil, de savoir que tu termines ton long voyage en Suisse par un séjour de trois semaines à Lausanne, afin d'y consulter à loisir le docteur Tissot. Je me flatte que cet habile médecin achèvera de te rendre l'un des plus grands biens de ce monde, un *bon appétit,* joint à un bon estomac.

Tu me demandes où j'en suis de *mon roman;* je crois, mon ami, que *le dénoûment* en sera fort imprévu, c'est-à-dire désastreux pour moi. Jamais cette femme ne m'aimera !.... Je me suis mis moi-même dans la situation la plus embarrassante : j'ai feint d'adopter ses prin-

cipes ; j'ai montré une grandeur d'âme héroïque, un empire souverain sur moi-même, et je ne pourrois plus démentir tout cela sans perdre sa stérile estime. Elle a pris au pied de la lettre tout ce que je lui ai dit ; elle croit que *ma vertu* et mes généreux combats ont triomphé de ma passion et que je n'ai plus pour elle qu'un dévouement chevaleresque : elle en est charmée, car je suis certain qu'elle m'a réservé dans sa pensée le rôle intéressant de son confident intime. Ainsi tout ce que je puis espérer, c'est qu'elle me confiera sa première intrigue ! Non, je l'ai trop traitée comme un être à part ; elle a une mauvaise tête tout comme une autre. Après ma déclaration, il falloit l'émouvoir par les transports les plus véhémens, par les folies les plus éclatantes ; elle étoit délaissée, je l'aurois entraînée par la passion. C'étoit la marche naturelle, celle qui réussit toujours avec les femmes capables d'exaltations, parce qu'elles ont un amour-

propre ardent qui, lorsqu'on en sait tirer parti, les rend bien faciles à séduire. J'ai voulu faire un plan raffiné, et dans quelque art que ce puisse être, quand on s'écarte des règles générales (établies *par les grands maîtres*) on se fourvoie, on échoue.

Le découragement en amour produit toujours le refroidissement; je suis ennuyé de mon rôle; je le jouois presque de bonne foi quand j'étois soutenu par l'espérance, maintenant je le trouve insipide et sot. Il me semble que c'est elle qui m'a joué, sinon à dessein, du moins de fait. Elle s'est détachée de son mari depuis qu'ils sont réconciliés, et cela est tout simple : elle s'attendoit à des effusions de cœur, à un repentir touchant, enfin, à un retour plein de tendresse; elle n'a trouvé que de l'embarras, de la froideur et même de l'humeur; toutes ces choses se pardonnent moins que de grands torts beaucoup plus éclatans. Mais je n'ai rien gagné à ce

changement inattendu. Pendant quelque temps l'admiration passionnée que je lui supposois pour moi me tenoit lieu d'un autre sentiment, parce que je la croyois exclusive; mais elle la prodigue avec une grande facilité. Dans ce moment, ainsi que toutes les femmes de la société, elle admire avec enthousiasme Nelmur, le ridicule et présomptueux pédagogue de cet écervelé Saint-Cernin, qui s'est ruiné et fait tuer en Angleterre! Mais comme Nelmur a payé je ne sais quelle dette et que d'ailleurs il pleure beaucoup et qu'il est fort maigri, toutes nos dames se passionnent pour lui. Il est enfin arrivé avant-hier à Paris; on ne parle que de son entrevue *déchirante* avec madame et mademoiselle de Saint-Cernin. La comtesse Charles et madame Dubreuil ont hâté leur départ de Fontainebleau pour revoir plus tôt ce héros sentimental et larmoyant.

J'ai bien envie, mon cher Ponteuil,

de causer longuement avec toi, non pour *larmoyer*, mais pour me moquer du monde, des femmes, des sentimens romanesques et de l'amour. Je veux me jeter dans l'ambition, je veux me détacher de cette femme qui m'a fait perdre un temps énorme. Mais comment pourrois-je après tant d'agitations revenir à l'indifférence ! que dis-je, *revenir à l'indifférence*. Ah ! je n'en ai jamais eu pour elle ! dès le premier instant où je l'ai vue, je l'ai aimée !.... Je finirai par quelque scène éclatante, j'en ai le pressentiment !... La passion fait tout excuser aux femmes....

Je n'ai jamais été si peu d'accord avec moi-même, si contrarié, si malheureux; reviens pour me gronder, me fortifier, et pour guérir mon esprit malade.

Je t'écris sans aucune réserve, comptant parfaitement sur notre ancienne convention de brûler à mesure, réciproquement, toutes nos lettres.

LETTRE L.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

Paris, 13 novembre.

Je vais vous conter l'événement le plus imprévu et la chose la plus surprenante : je vous ai mandé, dans ma dernière lettre, tous les détails si intéressans de la prêmière entrevue de Nelmur avec madame et mademoiselle de Saint-Cernin. En sortant de cette maison de deuil, Nelmur se hâta de rentrer chez lui ; il avoit la fièvre, il se mit au lit, et il y resta plusieurs jours, au bout desquels l'évêque de ***, frère de madame de Saint-Cernin, vint le chercher pour le conduire chez sa sœur qui se mouroit et qui le demandoit. Nelmur, quoiqu'il fût encore malade, se rendit avec l'évêque chez la malheureuse mère. Cette scène fut

véritablement tragique ; madame de Saint-Cernin étoit à l'agonie, mais avec toute sa tête ; elle et son mari proclamèrent à haute voix l'union de Nelmur et de la jeune Anastasie. La mère, défaillante, joignit ensemble les mains de ce couple désolé ; ensuite, se laissant aller dans les bras de Nelmur, elle expira sur le sein de celui qui avait reçu le dernier soupir de l'infortuné Saint-Cernin !... On dit que la douleur de Nelmur alloit jusqu'à l'égarement ; il se reprochoit avec véhémence la mort de son ami. S'étant chargé de veiller sur lui, il se croit réellement responsable de l'événement : sa tête est frappée de cette idée, et d'une manière étrange et cruelle, comme vous l'allez voir !... Imaginez qu'il a solennellement déclaré qu'il n'étoit pas digne de recevoir la main de mademoiselle de Saint-Cernin, puisqu'il n'avoit pas *justifié* la marque de confiance de sa famille !... On a regardé d'abord ce renoncement à un bonheur auquel il aspire

depuis si long-temps, comme l'une de ces exagérations de sentiment, si communes dans les premiers momens d'une vive douleur; on n'a rien épargné pour vaincre cet excès de délicatesse; M. de Saint-Cernin et l'évêque de *** lui ont parlé avec affection, avec force, et même avec colère, ajoute-t-on; on a fait valoir les dernières volontés de madame de Saint-Cernin; Anastasie, de l'aveu de son père, a écrit les lettres les plus tendres et les plus touchantes; Nelmur a été inébranlable, et, en versant des torrens de larmes, il répète constamment qu'il n'épousera jamais *la sœur et l'héritière de l'infortuné Saint-Cernin!*... J'avoue que je conçois que la fatale cause de la grande fortune de mademoiselle de Saint-Cernin fasse horreur à Nelmur; d'ailleurs, il se dit sûrement que les âmes grossières et viles pourroient penser, s'il recevoit la main d'Anastasie, qu'il n'a pas fait tous les efforts possibles pour empêcher un duel dont l'événement,

tel qu'il vient d'arriver, lui assuroit une fortune immense. Mais, d'un autre côté, sacrifier à cette délicatesse l'amour le plus tendre et tout le bonheur de sa vie, voilà ce qu'il est difficile de comprendre. Cette action est diversement jugée dans le monde ; les uns l'admirent, les autres la trouvent extravagante, et d'autres enfin y supposent un motif caché, et prétendent que Nelmur n'est plus amoureux de mademoiselle de Saint-Cernin, et qu'il en aime une autre ; on imagine que la comtesse Charles est l'objet de cette passion mystérieuse. Toutes ces conjectures n'ont pas le sens commun ; comment se persuader qu'un jeune homme aussi sage, aussi vertueux que Nelmur, puisse renoncer ainsi à un sentiment si légitime, si pur, dont il est occupé depuis son enfance ; qu'enfin, il se décide à bouleverser la destinée d'une jeune personne charmante, et à rejeter une grande fortune pour se livrer à une passion adultère ? Ce qu'il y a de singulier,

c'est que madame de Nantel, par vanité pour sa fille, s'arrête avec complaisance à cette supposition, et, d'après elle, Palmyre n'est pas fort éloignée d'y croire.

La santé de M. Dubreuil s'altère sensiblement, rien ne seroit plus facile que de la rétablir par un bon régime; mais l'homme qui a supporté avec gloire pendant douze ans les fatigues de la guerre, et des voyages les plus périlleux, n'a pas le courage de se priver volontairement de vins de liqueurs, de ragoûts, de truffes, et de champignons! Telles sont les jouissances *délicieuses* auxquelles tant de personnes sacrifient la santé et la vie! Écrivez, je vous en prie, à M. Dubreuil, un bon sermon sur la sobriété; vous nous rendriez un grand service si vous pouviez le convertir à cet égard.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES LETTRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES LETTRES.

